

Telangès, de Mnésarque, de Myia et d'Arignoté; mais les versions à son sujet différent beaucoup.

Thēbæ (-ārum), quelquefois **Thēbē (-es)**, dans les poètes, plus tard **DIOSPOLIS MAGNA**, c.-à-d. *la grande cité de Jupiter*, dans l'Écriture **NO** ou **NO AMMON**, Thèbes, capitale de la Thébaïde, ou haute Égypte, et pendant longtemps de toute la contrée. Elle passait pour la plus antique cité du monde entier. Elle était située à peu près au centre de la Thébaïde, sur les deux rives du Nil, au-dessus de Coptos, et dans le nome Coptites. Elle paraît avoir été à son plus haut degré de splendeur comme capitale de l'Égypte et comme siège principal du culte d'Ammon vers 1600 av. J.-C. Le bruit de sa grandeur était parvenu jusqu'aux Grecs dès le temps d'Homère, qui la représente, avec l'exagération familière aux poètes, comme ayant cent portes, par chacune desquelles on pouvait expédier deux cents chariots de guerre complètement armés. Son étendue réelle était, selon les calculs des écrivains grecs, de cent quarante stades (quatorze milles géogr.) de tour. Et cette estimation ne semble point exagérée, si l'on considère les ruines encore existantes qui s'étendent d'un côté à l'autre de la vallée du Nil, dont la largeur en cet endroit est d'environ six milles; et les rochers qui bornent la vallée sont partout creusés en tombeaux. Ces ruines, qui sont peut-être les plus magnifiques qu'il y ait au monde, enferment dans leur enceinte les quatre villages modernes de *Carnac, Luxor, Medinet Abou, et Gournou*.

Thēbæ (-ārum), en Europe, 1) (*Theba*, en turc *Stiva*), Thèbes, capitale de la Béotie. Elle était située dans une plaine au S.-E du lac Hylicé, et au N.-E. de Platées. Son acropole, qui était une éminence ovale médiocrement haute, s'appelait **CADMEA**, parce qu'elle avait été, disait-on, fondée par Cadmus, chef d'une colonie phénicienne. On rapporte que les fortifications de la place furent bâties par Amphion et par son frère Zéthus; et que, quand Amphion jouait de la lyre, les pierres venaient d'elles-mêmes s'arranger et former les murail-

les. Le territoire de Thèbes s'appelait **THÉBAIS** et s'étendait du côté de l'E. jusqu'à la mer Eubéenne. Aucune cité n'est plus célébrée que Thèbes dans les âges mythiques de la Grèce. Ce fut par là que l'usage des lettres fut d'abord introduit par les Phéniciens dans l'Europe occidentale. C'était le lieu présumé de la naissance des deux grandes divinités Dionysus (Bacchus) et Hercule. C'était aussi la ville natale du devin Tirésias et du grand musicien Amphion. Elle fut le théâtre des tragiques destinées d'Œdipe et de la guerre des « Sept devant Thèbes ». Peu d'années après, les « Épigones » ou descendants des sept héros marchèrent contre Thèbes pour venger la mort de leurs pères; ils prirent la ville, et la rasèrent. Elle nous apparaît dès les temps les plus reculés de la période historique comme une vaste et florissante cité, et on la représente comme ayant sept portes, nombre que lui assignent les plus anciennes légendes. Les Thébains sont, dès les premiers temps, les ennemis acharnés des Athéniens. Dans la guerre du Péloponnèse ils épousent la cause de Sparte, et contribuent puissamment à la chute d'Athènes. Mais, comme les autres États de la Grèce, ils ne tardent pas à se fatiguer de la suprématie de Sparte, et ils se joignent à la ligue formée contre elle en 394 av. J.-C. La paix d'Antalcidas, en 387, met un terme aux hostilités en Grèce. Mais la prise par trahison de la Cadmée par le général lacédémonien Phœbidas en 382 et sa délivrance en 379 par les exilés thébains, amènent entre Thèbes et Sparte une guerre dans laquelle la première non-seulement reconquiert son indépendance, mais encore détruit à jamais la suprématie lacédémonienne. Ce fut la période la plus glorieuse des annales thébaines, et la défaite décisive des Spartiates à la bataille de Leuctres, en 371, fit de Thèbes la première puissance de la Grèce. Sa grandeur fut due toutefois aux talents de ses citoyens, Épaminondas et Pélopidas; et par la mort du premier à la bataille de Mantinée, en 362, elle perdit la suprématie si récemment acquise. Les Thébains furent amenés par l'éloquence de Démosthènes à oublier leur vieille animo-

sité contre Athènes et à s'unir à eux pour protéger les libertés de la Grèce contre les entreprises de Philippe de Macédoine; mais les forces réunies de ces deux États furent défaits par Philippe à la bataille de Chéronée, en 338. Bientôt après la mort de Philippe et l'avènement d'Alexandre, les Thébains firent un dernier effort pour recouvrer leur liberté, mais ils furent cruellement punis par le jeune roi. Leur ville fut prise en 336 par Alexandre et entièrement détruite, à l'exception des temples et de la maison du poète Pindare; six mille habitants furent massacrés et trente mille vendus comme esclaves. En 316 la ville fut rebâtie par Cassandre, avec l'aide des Athéniens. En 290, elle fut prise par Démétrius Poliorcète, et souffrit encore beaucoup. Après la période macédonienne, Thèbes vit rapidement décliner son importance; elle reçut le dernier coup par les mains de Sylla, qui donna la moitié de son territoire aux Delphiens. — 2)



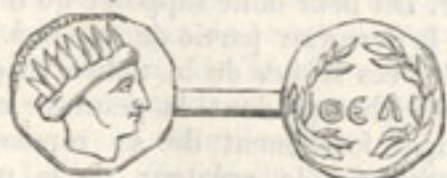
Thèbes en Béotie.

THEBÆ surnommé **OHTHIOTHICÆ**, importante ville de Thessalie, dans le district Phthiotis.

Thēbāis (voy. *Ægyptus*).

Thēbē (-ēs), ville de Mysie, sur la pente boisée du mont Placus; elle fut détruite par Achille. Elle avait été le lieu de naissance d'Andromaque et de Chryseïs.

Thelpūsa ou **Telphūsa** (-æ : *Varena, Ru.*), ville d'Arcadie sur le fleuve Ladon.



Thelpusa.

Thēmis (īdis), fille d'Uranus et de Gé, épousa Zeus (Jupiter), de qui elle eut les

Heures, Eunomia, Dicé (Astræa), Iréné, et les Mères (Destinées). Dans les poèmes d'Homère, Thémis est la personnification de l'ordre établi par les lois, les mœurs et l'équité; aussi la dépeint-on comme régnant dans les assemblées des hommes, et comme convoquant, sur l'ordre de Jupiter, le conseil des dieux. Elle habite l'Olympe et vit en bonne intelligence avec Héra (Junon). Elle est aussi représentée comme une divinité prophétique, et fut, dit-on, en possession de l'Oracle de Delphes comme successeur de Gé, et prédécesseur d'Apollon. Des nymphes, présumées filles de Zeus et de Thémis, vivaient dans une grotte sur le fleuve Éridan, et les Hespérides sont aussi appelées filles de Zeus et de Thémis. Sur les médailles elle a souvent quelque ressemblance de traits avec Athena (Minerve), et elle porte une corne d'abondance et des balances.

Thēmiscyra, plaine sur la côte du Pont, s'étendant à l'E. de la rivière Iris, au delà du Thermodon, et célèbre dès l'antiquité comme pays des Amazones.

Thēmistiūs (-i), célèbre philosophe et rhéteur, était né en Paphlagonie; il florissait d'abord à Constantinople, puis à Rome, sous les règnes de Constance, de Julien, de Jovien, de Valens, de Gracien et de Théodose.

Thēmistōcles (-is), célèbre Athénien, était fils de Néoclès et d'Abrotonon, femme thrace, et naquit en 514 av. J.-C. Dans sa jeunesse, il avait un caractère plein de fougue; il déploya une grande intelligence jointe à une ambition élevée, à un vif désir de se distinguer comme homme politique. Il débuta dans la carrière en se mettant en opposition avec ceux qui avaient le plus de pouvoir et spécialement avec Aristide, qu'il contribua à faire frapper d'ostracisme (en 485). De ce moment il fut à la tête de la politique athénienne. En 480 il fut archonte éponyme; ce fut à cette époque qu'il persuada aux Athéniens de consacrer le produit des mines d'argent de Laurium à construire une flotte, au lieu de le distribuer aux citoyens d'Athènes. Lors de l'invasion de Xerxès en Grèce, il fut investi du commandement de la flotte athénienne, et ce fut principalement à son

énergie, à sa prudence, à sa prévoyance et à son courage que les Athéniens durent d'échapper à la domination des Perses. A l'approche de Xerxès, les Athéniens, d'après l'avis de Thémistocle, désertèrent leur ville et envoyèrent leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards, enfin toute la partie invalide de la population, à Salamine, à Égine et à Trézène. Une terreur panique s'étant emparée des Spartiates et des autres Grecs, Thémistocle expédia un esclave fidèle aux commandants des forces perses, pour les informer que les Grecs songeaient à leur échapper, et qu'une excellente occasion s'offrait aux Perses pour accomplir leurs nobles desseins, s'ils avisaient seulement à couper la retraite aux fuyards. Les Perses crurent ce qu'on leur disait, et dans la nuit leur flotte alla occuper tout le détroit qui s'étend entre Salamine et le continent. Les Grecs furent alors forcés de combattre, et le résultat de la bataille fut la grande et glorieuse victoire où la plus grande partie de la flotte de Xerxès fut détruite. Cette victoire, due à Thémistocle, établit sa réputation parmi les Grecs. Mais son influence ne parait pas s'être maintenue au delà de l'expulsion des Perses et de la fortification des ports d'Athènes, exécutée d'après ses conseils. Il fut probablement accusé de péculat et peut-être avec raison; car il n'était pas fort scrupuleux. Quoi qu'il en soit, il fut banni en 471 et se retira à Argos. Après la découverte de la correspondance coupable de Pausanias avec le roi de Perse, les Lacédémoniens envoyèrent des agents à Athènes pour accuser Thémistocle de complicité dans les desseins de Pausanias. Sur cet avis les Athéniens envoyèrent avec les Lacédémoniens des émissaires chargés d'arrêter Thémistocle (466). Mais celui-ci, instruit de ce qui se tramait contre sa personne, s'enfuit d'abord d'Argos à Corcyre, puis delà en Épire, où il trouva un asile dans le palais d'Admète, roi des Molosses; puis il atteignit sain et sauf la côte d'Asie. Xerxès alors était mort (465) et Artaxerxès était sur le trône. Thémistocle se rendit à la résidence royale pour voir le roi; arrivé là, il envoya à ce monarque une lettre par laquelle il promet-

tait de lui rendre un grand service, et le pria de vouloir bien attendre une année, au bout de laquelle il viendrait lui exposer personnellement le plan qu'il aurait conçu. Pendant cette année il apprit la langue des Perses, se mit au courant de leurs usages, et, présenté au roi, il obtint sur son esprit la plus grande influence, et reçut de lui, selon l'usage en Perse, de très-jolis présents. Magnésie dut lui fournir le pain, Lampsaque le vin, et Myonte les autres provisions. Mais avant d'avoir pu rien accomplir, il mourut, probablement empoisonné de sa propre main, désespéré d'avoir à agir contre sa patrie. Thémistocle avait de grands talents, mais peu de moralité. Il termina ainsi sa carrière dans le malheur et la honte. Il mourut en 449, à l'âge de 65 ans.

Thëoclÿmënus (-i), devin, fils de Polyphides d'Hyperasia, et l'un des descendants de Mëlampus.

Thëocrÿtus (-i : 1), de Chios, orateur, sophiste, et peut-être historien, vivait du temps d'Alexandre le Grand. Aucun de ses ouvrages ne nous est parvenu, à l'exception de deux ou trois épigrammes, dont une très-piquante contre Aristote. — 2) célèbre poëte bucolique, né à Syracuse, et fils de Praxagoras et de Philinna. Il visita Alexandrie pendant la seconde moitié du règne de Ptolémée Soter; là il reçut les leçons de Philetas et d'Asclépiade, et commença à se distinguer comme poëte. Ses premiers essais lui valurent le patronage de Ptolémée Philadelphie, qui partageait le trône avec son frère Ptolémée Soter, en 285 av. J.-C., et en l'honneur duquel il écrivit trois de ses idylles (14^e, 15^e et 17^e). Théocrite retourna ensuite à Syracuse, où il vécut sous Hiéron II, doublement mécontent, d'après sa 16^e idylle, et du peu de libéralité d'Hiéron à récompenser ses poésies, et de l'état politique de sa patrie. On peut donc supposer qu'il consacra la dernière partie de sa vie à contempler ces scènes de la nature et de la vie des champs dont la peinture est le principal fondement de sa réputation. Théocrite fut le créateur de la poésie bucolique, comme branche de la littérature grecque, et, par ses imitateurs, comme Virgile, de la littérature romaine.

Les idylles pastorales de Théocrite sont d'un caractère dramatique et mimique; elles nous dépeignent la vie ordinaire du bas peuple de la Sicile.

Thëodectes (-æ), de Phasélis, en Pamphylie, rhéteur et poète tragique fort distingué du temps de Philippe de Macédoine. Il passa la plus grande partie de sa vie à Athènes, où il mourut à l'âge de 41 ans.

Thëodōricus ou **Thëodēricus** (-i), 1) roi des Wisigoths de 418 à 450 apr. J.-C., mourut en combattant à côté d'Aëtius et des Romains à la grande bataille de Châlons, où Attila fut défait en 451. — 2) roi des Wisigoths (452-466) et fils de Théodoric 1^{er}, fut assassiné en 466 par son frère Euric, qui lui succéda sur le trône. Théodoric II était le protecteur des lettres et des savants. — 3) surnommé le Grand, roi des Ostrogoths, succéda à son père Théodemir, en 475. Il entra en Italie en 489, et après avoir défait Odoacre dans trois grandes batailles, et mis le siège devant Ravenne, il obligea Odoacre à capituler, à la condition que lui et Théodoric se partageraient le gouvernement de l'Italie; mais Odoacre ne tarda pas à être tué par son rival, plus fortuné (493). Théodoric devint ainsi seul maître de l'Italie, qu'il gouverna trente-trois ans, jusqu'à sa mort, en 526. Ce long règne fut prospère et bienfaisant. Il protégea les lettres, et parmi ses ministres figurent Cassiodore et Boethius (Boèce), les deux derniers écrivains qui puissent réclamer une place dans la littérature de l'ancienne Rome.

Thëodōrus (-i), 1) de Byzance, rhéteur, contemporain de Platon. — 2) philosophe de la secte cyrénaïque, ordinairement désigné par les anciens écrivains par le surnom d'Athée. Il résida quelque temps à Athènes; banni de cette ville, il se rendit à Alexandrie, où il entra au service de Ptolémée, fils de Lagus. — 3) rhéteur éminent du temps d'Auguste, était né à Gadara. Il s'établit à Rhodes, où Tibère, plus tard empereur, pendant sa retraite dans cette île (6 av. J.-C. — 2 apr. J.-C.), fut un de ses auditeurs. Il enseigna aussi à Rome. Il fut le fondateur d'une école de rhéteurs appelés de son nom *Theodorei*,

Thëodōsius (-i), Théodose, surnommé le Grand, empereur romain d'Orient, ap. J.-C. 378-395, était fils du général Théodose, et né en Espagne, en 346. Il acquit une réputation militaire considérable du vivant de son père, sous qui il servait; et après la mort de Valens, il fut proclamé empereur d'Orient par Gratien. L'empire romain d'Orient était alors dans une situation critique, due aux incursions des Goths; mais Théodose remporta deux victoires signalées sur ces barbares, et conclut la paix avec eux en 382. En 387 il défit et mit à mort Maxime, qu'il avait auparavant reconnu empereur d'Espagne, de Gaule et de Bretagne. En 390 Théodose donna un terrible exemple de son caractère sauvage. Une révolte sérieuse avait éclaté à Thessalonique; plusieurs officiers et un grand nombre de soldats y furent massacrés. Théodose résolut de tirer une vengeance exemplaire de toute cette cité. Les habitants furent invités aux jeux du cirque; et dès que les places furent occupées les soldats furent employés pendant trois heures à massacrer les spectateurs. Ce fut en cette occasion que saint Ambroise, archevêque de Milan, après avoir reproché son crime à Théodose, refusa de le recevoir dans l'église et l'obligea finalement à demander pardon devant toute l'assemblée. Théodose mourut à Milan, le 17 janvier 395. — 2) empereur romain



Théodose I.

d'Orient (408-450 apr. J.-C.), était né en 401, et n'avait que sept ans à la mort de son père Arcadius, à qui il succéda. C'était un prince faible, et sa sœur Pul-



Théodose II.

chérie posséda le gouvernement effectif de l'empire durant son long règne. La compilation connue sous le titre de code Théodosien fut commencée sous son règne.

Thëognis (-ïdis), de Mégare, ancien poète élégiaque et guomique, florissait, à ce qu'on croit, en 548 ou 544 av. J.-C. Il était de naissance noble, et la noblesse avait toutes ses sympathies. Il fut banni avec tous les chefs du parti oligarchique, après avoir été d'abord dépossédé de tous ses biens; et la plupart de ses poèmes furent composés pendant son exil. Les fragments authentiques de Théognis respirent la plus haute poésie dans la pensée, et l'expression y réunit la force à l'élégance.

Thëōn (-ōnis) 1), nom de deux mathématiciens, savoir, Théon l'ancien, de Smyrne, arithméticien, qui vivait du temps d'Adrien, et Théon le jeune, d'Alexandrie, père d'*Hypatie*, connu surtout comme astronome et géomètre, qui vivait du temps de Théodose l'ancien. — 2) **ÆLIUS THEON**, d'Alexandrie, sophiste et rhéteur de date incertaine, a écrit plusieurs ouvrages, dont un, intitulé *Progymnasmata*, existe encore. — 3) de Samos, peintre qui fleurit depuis le temps de Philippe jusqu'à celui des successeurs d'Alexandre.

Thëōnōē (-es), fille de Protée et de Psammathé, appelée aussi Idothea. Voy. *Idothea*.

Thëōphānes (-is), CN. POMPEIUS, de Mytilène dans l'île de Lesbos, savant grec, un des plus intimes amis de Pompée, avait écrit l'histoire de ses campagnes.

Thëōphrastus (-i), philosophe grec, né à Érésus dans l'île de Lesbos, étudia la philosophie à Athènes, d'abord sous Platon, puis sous Aristote. Il devint l'élève favori d'Aristote, qui le nomma son successeur à la présidence du Lycée et, par son testament, lui légua sa bibliothèque et les manuscrits originaux de ses propres écrits. Théophraste fut un digne successeur de ce grand maître, et il soutint noblement le caractère de l'école. Il eut, dit-on, deux mille disciples et parmi eux des hommes tels que le poète comique Ménandre. Il fut en très-haute estime

auprès des rois Philippe, Cassandre et Ptolémée, et n'était pas moins l'objet des regards du peuple athénien, comme on le vit quand une accusation d'impiété fut portée contre lui; non-seulement il fut acquitté, mais encore son accusateur aurait été victime de sa calomnie, si Théophraste lui-même n'était généreusement intervenu pour le sauver. Il mourut en 285 av. J.-C., après avoir dirigé trente-cinq ans l'Académie. On n'est pas d'accord sur son âge. Il vécut selon quelques-uns quatre-vingt-cinq ans, et selon d'autres cent sept. Il mourut, dit-on, en déplorant la brièveté de la vie humaine, qui finissait pour lui juste au moment où il commençait à pénétrer les problèmes de l'existence. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, dont le principal objet était le développement de la philosophie aristotélicienne. Nous n'avons que ses *Caractères* et son ouvrage *Sur les plantes*.

Thëōpompus (-i), 1) roi de Sparte, régna de 770 à 720 av. J.-C. Il passe pour avoir institué la dignité d'éphore, et pour avoir puissamment contribué à mener à bonne fin la première guerre de Messénie. — 2) de Chios, célèbre historien grec, fils de Damiasstrate et frère de Caucalus le rhéteur. Il était né en 378 av. J.-C., et il dirigea l'école fondée à Chios par Isocrate. Il accompagna son père en exil, lorsqu'il fut banni pour avoir épousé la cause des Lacédémoniens; mais il fut réintégré dans sa patrie à l'âge de quarante-cinq ans (333), en conséquence de la lettre d'Alexandre le Grand, qui engageait les habitants de Chios à rappeler leurs exilés. A son retour Théopompe, qui était un personnage fort riche et très-savant, prit naturellement une haute position dans l'État; mais son caractère violent et sa prédilection pour le parti de l'aristocratie lui suscitèrent bientôt une foule d'ennemis. Le plus redoutable de tous était le sophiste Théocrite. Tant que vécut Alexandre, les ennemis de Théopompe n'osèrent agir ouvertement contre lui, et même, après la mort du roi de Macédoine, il paraît avoir joui pendant quelque temps de la protection de la maison royale; mais il fut chassé de Chios comme perturbateur de la paix publique, et se réfugia en Égypte

auprès de Ptolémée, en 305; il avait alors soixante-quinze ans. Nous savons que le roi Ptolémée non-seulement refusa de recevoir Théopompe, mais qu'il l'aurait fait mettre à mort comme un brouillon fort dangereux, sans l'intercession de quelques-uns de ses amis. Sur le reste de sa vie nous n'avons aucune particularité. Aucune des œuvres de Théopompe ne nous est parvenue. Outre ses histoires, il avait composé plusieurs discours. Son style avait du rapport avec celui de son maître Isocrate, et il est loué par les anciens pour son exactitude et le soin de ses recherches, mais blâmé pour la sévérité et l'acrimonie de ses jugements.

Thēra (-æ : *Santorin*), île de la mer Égée, et la plus importante des Cyclades, située à sept cents stades de la Crète, et à 25 milles romains de l'île d'Ios.

Thērāmēnes (-is), Athénien, fils d'Hagnon, était un des membres les plus influents du gouvernement oligarchique des 400 à Athènes, en 411 av. J.-C. Il n'en prit pas moins dans la suite une part très-importante à la déposition des 400; et il alla même jusqu'à se porter accusateur d'Antiphon et d'Archéptolème, qui avaient été ses amis intimes et dont il poursuivait maintenant lâchement la mort. Après la prise d'Athènes par Lysandre, Thérāmēnes fut un des Trente tyrans (404). Mais comme par politique il osa s'opposer aux mesures tyranniques de ses collègues, Critias l'accusa de trahison et, à l'aide de la violence, le fit condamner. Lorsqu'il eut bu la ciguë, il jeta les dernières gouttes de la coupe, en s'écriant : « A la santé de l'aimable Critias! »

Thērapnæ (-ārum), ville de Laconie, sur la rive gauche de l'Eurotas, et un peu au-dessus de Sparte; elle est célèbre dans la mythologie comme lieu de naissance de Castor et de Pollux. Selon la tradition, Ménélas et Hélène y furent enterrés.

Thēras, Spartiate qui colonisa l'île de Théra et lui donna son nom.

Thērāsia (-æ), petite île à l'O. de Théra.

Therma, ville de Macédoine, appelée plus tard **Thessalonica** (voy. *Thessa-*

lonica), située à l'extrémité N.-E. du grand golfe de la mer Égée, nommé *Thermaicus* ou *Thermæus sinus*, du nom de la ville. Ce golfe s'appela aussi *Macedonicus sinus*. Son nom moderne est *golfe de Saloniki*.

Thermæ (-ārum), ville de Sicile, bâtie par les habitants d'Himère, après la destruction de cette dernière ville par les Carthaginois (voy. *Himera*).

Thermaicus sinus (voy. *Thermæ*).

Thermōdon (-ontis) : *Thermeh*, rivière du Pont, dans le district de Thémiscyre, pays supposé des Amazones. Elle a sa source dans la montagne appelée Amazonius Mons (et encore Mason-Dagh), près de Phanarœa, et se jette dans la mer à 30 milles à l'E. de l'embouchure de l'Iris. A son embouchure était la ville de Thémiscyre; et il y a encore, sur le côté O. de l'embouchure du Termeh, un endroit du même nom, Thermeh.

Thermopylæ (-ārum), et souvent simplement **PYLÆ**, c.-à-d. *Portes chaudes* ou *Portes*, passage célèbre conduisant de Thessalie en Locride. Il est situé entre le Mont OËta et un marais inaccessible formant la pointe du golfe Maliaque. A une des extrémités du passage, tout près d'Anthela, la montagne se rapprochait tellement du marais qu'il n'y avait d'espace que pour un seul char; cette étroite entrée formait la porte O. des Thermopyles. A un mille à l'E. la montagne se rapprochait encore de la mer, près de la ville Locrienne d'Alpeni, et formait ainsi la porte E. des Thermopyles. L'espace qui s'étendait entre ces deux portes était plus large et plus ouvert, et remarquable par ses abondantes sources d'eaux chaudes, consacrées à Hercule. De là le nom de l'endroit. Le passage des Thermopyles est particulièrement célèbre par l'héroïque défense de Léonidas et des trois cents Spartiates contre la puissante armée de Xerxès.

Thermum (-i) ou **Therma** (-ātis), ville des Étoliens près de Stratus, avec des eaux minérales; elle fut pendant quelque temps regardée comme la capitale du pays.

Théron (-ōnis), tyran d'Agrigente en Sicile, régna de 488 av. J.-C. jus-

qu'en 472, date de sa mort. Il participa avec Gélon à la grande victoire remportée en 480 sur les Carthaginois.

Thersander (-dri), fils de Polynice et d'Argia, et l'un des Épigones, se rendit à Troie avec Agamemnon et périt dans cette expédition, de la main de Téléphe.

Thersites (-æ), fils d'Agrius, était l'homme le plus difforme et le plus impudent bavard de tous les Grecs réunis devant Troie. Suivant les poètes des derniers temps, il fut tué par Achille pour s'être moqué des regrets qu'il donnait à la mort de Penthésilée, reine des Amazones.

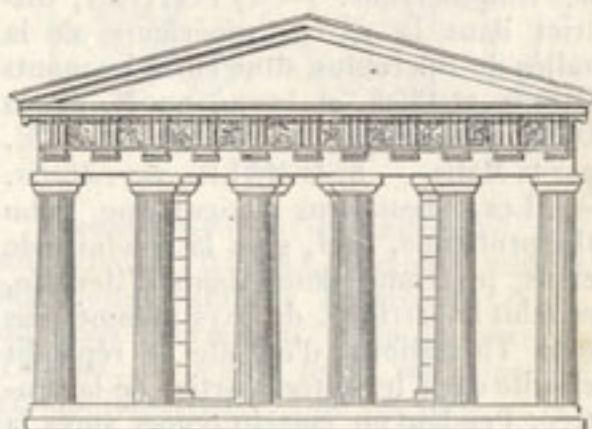
Théséus (čös-čī ou-eī), Thésée, le grand héros légendaire de l'Attique, était fils d'Égée, roi d'Athènes, et d'Æthra, fille de Pitthée, roi de Trœzène. Il fut élevé à Trœzène; et quand il eut atteint l'âge viril, il prit, sous la direction de sa mère, l'épée et les sandales, signes de reconnaissance laissés par Égée, et se rendit à Athènes. Jaloux de marcher sur les traces d'Hercule, il parcourut le pays, en signalant sa bravoure par la destruction des brigands et des monstres qui l'infestaient. Au moyen de l'épée qu'il portait, Thésée fut reconnu par Égée, qui le proclama son fils et le déclara son successeur, à l'exclusion des fils de Pallas. La capture du taureau de Marathon, qui avait longtemps dévasté le pays, fut le premier exploit de Thésée. Après cela il voulut, de son plein gré, faire partie des sept jeunes gens que les Athéniens étaient obligés d'envoyer chaque année en Crète, avec sept jeunes filles, pour être donnés

en pâture au minotaure. Quand ils arrivèrent en Crète, Ariadné, fille de Minos, s'éprit d'amour pour Thésée; elle lui donna une épée pour tuer le minotaure et un peloton de fil au moyen duquel il retrouva son chemin pour sortir du Labyrinthe. Ce nouvel exploit accompli, Thésée s'embarqua et partit, emmenant Ariadné. Il y a plusieurs récits concernant Ariadné. Mais, suivant la tradition la plus généralement admise, Thésée l'abandonna dans l'île de Naxos, et retourna seul à Athènes (voy. *Ariadne*). On pense généralement qu'il en eut deux fils, OËnopion et Staphylus. Lorsque le vaisseau qui portait Thésée approcha de l'Attique, il oublia de hisser une voile blanche, signal convenu pour marquer le succès de l'entreprise; Égée, pensant que son fils avait péri, se précipita dans la mer (voy. *Ægeus*). Thésée devint ainsi roi d'Athènes. Une des plus célèbres aventures de Thésée fut son expédition contre les Amazones. On dit qu'il les assaillit avant qu'elles eussent eu le temps de se remettre des attaques d'Hercule, et qu'il emmena leur reine Antiope. Les Amazones à leur tour envahirent l'Attique, et pénétrèrent jusque dans Athènes; et la bataille décisive où Thésée finit par les vaincre fut livrée au milieu même de la ville. D'Antiope Thésée avait eu un fils nommé Hippolyte ou Démophon, et, après sa mort, il épousa Phèdre (voy. *Hippolytus*, *Phædra*). Thésée figure dans presque toutes les grandes expéditions héroïques. Il fut un des Argonautes; il se rendit à la chasse de Calydon, et aida Adraste à recouvrer les corps des héros morts devant Thèbes. Il se lia d'une étroite amitié avec Pirithoüs; et il l'aida, lui et les Lapithes, contre les Centaures. Assisté de Pirithoüs, il enleva de Sparte Hélène, encore toute jeune fille, et la plaça à Aphidnæ, la confiant aux soins d'Æthra. En retour de ce service, il seconda Pirithoüs dans sa tentative pour enlever Perséphoné des enfers. Pirithoüs périt dans l'entreprise, et Thésée fut retenu dans une dure captivité jusqu'au jour où Hercule vint enfin le délivrer. Cependant Castor et Pollux envahissaient l'Attique et enlevaient Hélène et Æthra, Academus ayant indiqué



Thésée et le Minotaure
(tiré d'un vase peint).

aux deux frères le lieu de leur retraite (voy. *Academus*). Ménésthée essayait aussi de soulever le peuple contre Thésée, qui, à son retour, ne put plus rétablir son autorité et se retira à Scyros, où il fut tué traîtreusement par Lycomèdes. On prétend que le héros mort apparut pour aider les Athéniens à la bataille de Marathon. On ne saurait douter que Thésée ne soit un héros purement légendaire, bien que les Athéniens dans les derniers temps le regardassent comme un personnage historique, auteur de plusieurs de leurs institutions politiques.



Theseum, temple de Thésée à Athènes.



Statue de Thésée.

Thespiæ (-ārum) ou **Thespia** (-æ : *Tremo* ou *Rimocastro*), ancienne ville de Béotie sur la pente S. E. du mont Hélicon, à une faible distance du golfe Crisséen. Elle fut entièrement brûlée par les Perses, mais rebâtie dans la suite. A Thespiæ on conservait la célèbre statue en marbre d'Éros, œuvre de Praxitèle, donnée par lui-même à Phryné, qui en fit présent à sa ville natale (voy. *Praxiteles*). Le voisinage de Thespiæ a fait donner aux Muses le nom

de *Thespiades* et à l'Hélicon lui-même celui de *Thespia rupes*.



Thespiæ.

Thespis (-is), poète célèbre, père de la tragédie grecque, était contemporain de Pisistrate, et né à Icarus, un des dèmes de l'Attique, où le culte de Dionysus (Bacchus) fut longtemps en grand honneur. Les modifications faites par Thespis et qui donnèrent à la vieille tragédie un caractère nouveau et dramatique furent très-simples, mais très-importantes. Il introduisit un acteur, en vue de donner un peu de répit au chœur. C'est lui-même, selon toute apparence, qui se chargea de ce rôle, jouant divers personnages dans la pièce, sous divers déguisements, qu'il lui était possible de prendre, grâce aux masques de toile dont l'invention lui est attribuée. La première représentation de Thespis eut lieu en 535 av. J.-C. Pour de plus amples détails, voy. le *Dict. d'Antiquités*, article *Tragœdia*.

Thespius (-i), fils d'Érechthée, qui, selon quelques-uns, fonda la ville de Thespiæ en Béotie. Ses descendants s'appellent *Thespiadæ*.

Thesprōti (-ōrum), peuple d'Épire, habitant le district appelé de son nom **THESPROTIA** ou **THESPROTIS**, qui s'étendait le long de la côte depuis le golfe d'Ambracie du côté du N. jusqu'à la rivière Thyamis, et dans l'intérieur jusqu'au territoire des Molosses. Les Thesprotes étaient les plus anciens habitants de l'Épire, et ils devaient, dit-on, leur nom à Thesprotus, fils de Lycaon. C'étaient des Pélasges et dans leur pays se trouvait l'oracle de Dodone, le grand centre du culte Pélasgique. C'est de la Thesprotie que sortirent les Thessaliens qui prirent possession du territoire appelé plus tard d'après eux Thessalie.

Thessālīa (-æ), Thessalie, la plus

grande division de la Grèce, bornée au N. par les monts Cambuniens, qui la séparaient de la Macédoine; à l'O. par le mont Pindus, qui la séparaient de l'Épire; à l'E. par la mer Égée; et au S. par le golfe Maliaque et le mont Ossa, qui la séparaient de la Locride, de la Phocide et de l'Étolie. La Thessalie proprement dite est une vaste plaine close de tous côtés par des barrières de montagnes, et ouverte seulement à la pointe N.-E. par la vallée et le défilé de Tempé, qui sépare l'Ossa de l'Olympe. Cette plaine est arrosée par le fleuve Pénée et ses affluents, et elle n'était, dit-on, dans l'origine qu'un vaste lac dont les eaux s'écoulèrent plus tard à travers la vallée de Tempé par l'effet de quelque soudaine convulsion qui sépara violemment les rochers de cette vallée. Outre la plaine que nous venons de décrire, il y avait encore deux autres districts compris sous le nom général de Thessalie: l'un s'appelait Magnésia, longue et étroite bande de terre qui s'étendait le long de la mer Égée depuis Tempé jusqu'au golfe Pagaséen et bornée à l'O. par les monts Ossa et Olympe; et l'autre, longue et étroite vallée à l'extrémité S. du pays, située entre les monts Othrys et OËta, et arrosée par le Sperchius. La Thessalie propre se divisait, dès les temps les plus reculés, en quatre districts ou tétrarchies, division que nous retrouvons encore existante dans la guerre du Péloponnèse. Ces districts étaient, 1) l'HESTIÆOTIS, partie N.-O. de la Thessalie, bornée au N. par la Macédoine, à l'O. par l'Épire, à l'E. par la Pélasgiotis et au S. par la Thessaliotis; on peut dire que le Pénée formait en général sa limite S. — 2) la PÉLASGIOTIS, partie E. de la plaine thessalienne, bornée au N. par la Macédoine, à l'O. par l'Hestiaotis, à l'E. par la Magnésie, et au S. par le golfe Pagaséen et la Phthiotis. — 3) la THESSALIOTIS, partie S.-O. de la plaine thessalienne, bornée au N. par l'Hestiaotis, à l'O. par l'Épire, à l'E. par la Pélasgiotis, et au S. par la Dolopie et la Phthiotis. — 4) la PHTHIOTIS, partie S.-E. de la Thessalie, bornée au N. par la Thessaliotis, à l'O. par la Dolopie,

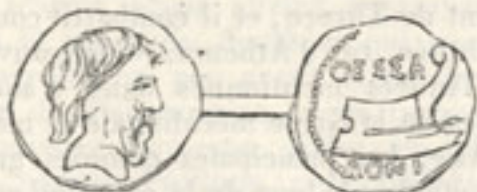
au S. par le golfe Maliaque, et à l'E. par le golfe Pagaséen. C'est dans ce district qu'Homère place la Phthie et la Hellade propre et les États d'Achille. Outre cela il y avait encore quatre autres districts, savoir: — 5) la MAGNÉSIE (voy. *Magnesia*. — 6) la DOLOPIE, petit district borné à l'E. par la Phthiotis, au N. par la Thessaliotis, à l'O. par l'ATHAMANIE, et au S. par l'OËTÆA. Les Dolopes étaient un ancien peuple; car ils ne sont pas seulement mentionnés par Homère comme combattant devant Troie; ils envoyaient aussi des députés à l'assemblée des Amphictyons. — 7) l'OËTÆA, district dans la partie supérieure de la vallée du Sperchius, situé entre les monts Othrys et OËta, et borné au N. par la Dolopie, au S. par la Phocide, et à l'E. par la Malis. — 8) la MALIS, voy. *Malis*. — Les Thessaliens étaient une tribu thesprotienne, qui, sous la conduite de chefs prétendus descendants d'Hercule, envahit la partie O. du pays nommé plus tard Thessaliotis, d'où elle se répandit ensuite dans les autres parties de la contrée. Pendant un certain temps après la conquête, la Thessalie fut gouvernée par des rois de la race d'Hercule; mais le pouvoir royal paraît y avoir été aboli de bonne heure, et le gouvernement dans chacun des États séparés devint oligarchique, l'autorité étant concentrée principalement dans les mains d'un petit nombre de grandes familles descendues des anciens rois. Parmi ces familles deux furent puissantes, celle des Alevades, et celle des Scopades; la première gouvernait Larisse, la seconde Cranon ou Crannon. Dès les temps les plus anciens les Thessaliens s'étaient unis en confédération. Chacun des quatre districts dans lesquels le pays était divisé administrait probablement ses affaires au moyen d'un conseil provincial; et en cas de guerre on élevait un magistrat suprême désigné sous le nom de Tagus (Ταγός, c.-à-d. ordonnateur), dont les ordres étaient exécutoires pour les quatre districts. Néanmoins cette confédération ne fut pas d'une grande utilité pratique pour le peuple thessalien, et elle paraît n'avoir guère été profitable qu'aux nobles thessaliens, qui y trouvaient un moyen de

cimenter et de maintenir leur pouvoir. Les Thessaliens n'eurent jamais beaucoup d'importance dans l'histoire de la Grèce. En 344 av. J.-C. Philippe soumit complètement la Thessalie à la Macédoine, en plaçant à la tête des districts des gouverneurs dévoués à ses intérêts. La victoire de T. Flaminus à Cynoscéphales, en 197, restitua aux Thessaliens une ombre d'indépendance sous le protectorat de Rome.



Thessalia.

Thessalonīca (-æ : *Saloniki*), primitivement THERMA, ancienne ville de Macédoine, située à l'extrémité N.-E. du sinus Thermaicus. Sous le nom de Therma, ce n'était point une place de grande importance. Elle fut prise et occupée par les Athéniens quelque temps avant la guerre du Péloponnèse (432 av. J.-C.) ; mais cette guerre la rendit bientôt à Perdicas. Cassandre en fit une cité importante, en y réunissant les habitants de plusieurs villes adjacentes (315 av. J.-C.) ; ce fut lui qui la nomma Thessalonique, en l'honneur de sa femme, fille de Philippe et sœur d'Alexandre le Grand. Depuis lors elle devint une grande et florissante cité. Elle fut visitée par l'apôtre saint Paul en 53 apr. J.-C., et, deux ans après, il adressa de Corinthe deux lettres aux convertis de cette ville.



Thessalonica.

Thestius (-i), fils d'Arès (Mars) et de Démonicé ou Androicé, et, selon d'autres, fils d'Agénor et petit-fils de Pleuron, roi d'Étolie. Il fut le père d'Iphiclus, d'Euippus, de Plexippus, d'Eurypylus, de Léda, d'Althæa, et d'Hyper-

mnestre. On donne le nom patronymique de THESTIADES à son petit-fils Méléagre, ainsi qu'à ses fils, et celui de THESTIAS à sa fille Althée, mère de Méléagre.

Thestor (-ōris), fils d'Idmon et de Laothoé, et père de Calchas, de Théoclyménus, de Leucippé et de Théonoé. Le nom patronymique THESTORIDES est souvent donné à Calchas.

Thētis (-īdis), une des filles de Nérée et de Doris, était une divinité marine, et habitait, comme ses sœurs, les Néréides, dans les profondeurs de la mer, avec son père Nérée. Ce fut là qu'elle reçut Dionysus (Bacchus), lorsqu'il fuyait Lycurgue, et le dieu, dans sa reconnaissance, lui fit présent d'une urne d'or. Lorsque Héphestus (Vulcain) fut précipité du ciel, il fut également reçu par Thētis. Elle avait été élevée par Héra (Junon), et, quand elle fut devenue grande, Zeus (Jupiter) et Héra la donnèrent, contre son gré, en mariage à Pélée. Poséidon (Neptune) et Zeus lui-même recherchèrent, dit-on, sa main ; mais quand Thémis déclara que le fils de Thētis serait plus illustre que son père, tous deux se désistèrent de leur poursuite. D'autres prétendent que Thētis rejeta les offres de Jupiter, parce qu'elle avait été élevée par Héra ; et le dieu, pour se venger, décréta qu'elle épouserait un mortel. Chiron alors informa son ami Pélée de la manière dont il devait se rendre maître de Thētis, lors même qu'elle se métamorphoserait. Car Thētis, comme Protée, avait le pouvoir de prendre à son gré toutes les formes. Pélée, instruit par Chiron, tint la déesse d'une main ferme, jusqu'à ce qu'elle eût repris sa forme propre et promis de l'épouser. La noce fut honorée de la présence de tous les dieux, à l'exception d'Éris ou la Discorde, qui n'avait pas été invitée et qui se vengea en jetant au milieu de l'assemblée une pomme qui fut la source de beaucoup de maux (voy. *Paris*). De Pélée Thētis eut Achille, pour qui elle eut le plus tendre amour et qu'elle entourait des soins les plus touchants (voy. *Achilles*).

Thīa (-æ), fille d'Uranus et de Gé, une des géantes, eut d'Hyperion plu-

sieurs enfants, à savoir Hélios (Sol), Éos (Aurora) et Séléné (Luna), c.-à-d. qu'on la regardait comme la divinité d'où procède toute lumière.

This, grande ville de la haute Égypte, capitale du nome Thinite, et résidence de quelques-unes des anciennes dynasties.

Thisbē (-ēs), belle jeune fille babylonienne, aimée de Pyrame. Les deux amants, qui habitaient deux maisons contiguës, se parlaient souvent en secret par une ouverture pratiquée dans le mur, parce que leurs parents refusaient de consentir à leur union. Une fois ils se donnèrent rendez-vous au tombeau de Ninus. Thisbé arriva la première, et, tandis qu'elle attendait Pyrame, elle aperçut une lionne qui venait de mettre un bœuf en pièces, et elle prit la fuite. Dans sa course elle perdit son vêtement, que la lionne souilla de sang. En même temps arriva Pyrame, et, trouvant ce vêtement ensanglanté, il crut qu'elle avait péri, et se donna la mort sous un mûrier, arbre dont les fruits furent depuis aussi rouges que du sang. Thisbé, qui trouva ensuite le corps inanimé de son amant, se tua aussi.

Thisbe (-ēs), plus tard **Thisbæ (-ārum : Kakosia)**, ville de Béotie, sur la frontière de la Phocide, et entre le mont Hélicon et le golfe de Corinthe.

Thōantēa (-æ), surnom de l'Artémis Taurique (Diane), dérivé de Thoas, roi de la Tauride.

Thōas (-antis), 1) fils d'Andraemon et de Gorgé, était roi de Calydon et de Pleuron, en Étolie, et se rendit avec quarante vaisseaux devant Troie. — 2) fils de Dionysus (Bacchus) et d'Ariadné, était roi de Lemnos; il épousa Myrina, dont il eut Hypsipyle et Sicinus. Lorsque les femmes lemniennes tuèrent tous les hommes de l'île, Hypsipyle sauva et cacha son père, Thoas. Comme fille de Thoas, Hypsipyle est souvent désignée sous le nom patronymique de Thoantias. — 3) fils de Borysthène, et roi de Tauride, dans les États duquel Artémis emmena Iphigénie, au moment où elle allait être immolée.

Thōricus (-i : Theriko), une des douze anciennes villes de l'Attique, et

plus tard dème appartenant à la tribu Acamantis; elle était située sur la côte S.-E., un peu au-dessus de Sunium.

Thracīa (-æ), la Thrace, nom donné dès les premiers temps au vaste espace de pays borné au N. par le Danube, au S. par la Propontide et la mer Égée, à l'E. par le Pont-Euxin, et à l'O. par le fleuve Strymon et les plus orientales des tribus illyriennes. Elle était divisée en deux parties par le mont Hæmus (le *Balkan*), qui court de l'O. à l'E. et sépare la plaine du bas Danube des fleuves qui se jettent dans la mer Égée. Deux longues chaînes de montagnes se partagent à partir du côté S. de l'Hæmus: l'une se dirigeant au S.-E. vers Constantinople, l'autre, nommée Rhodope, à l'O. de la précédente, et courant dans la direction S.-E. près de la rivière Nestus. Entre ces deux chaînes se trouvent plusieurs plaines, arrosées par l'Hèbre, le plus grand fleuve de Thrace. A une époque plus récente le nom de Thrace fut appliqué à une étendue de pays beaucoup plus bornée. La Thrace, dans sa plus vaste étendue, était peuplée, du temps d'Hérodote et de Thucydide, par un grand nombre de tribus diverses; mais leurs mœurs et leur caractère étaient marqués d'une grande uniformité. Elles étaient sauvages, cruelles, rapaces, sanguinaires, mais braves et guerrières. Dans les premiers temps néanmoins quelques tribus thraces se distinguèrent par un plus haut degré de civilisation que celui des tribus de la dernière période. Les plus anciens poètes grecs, Orphée, Linus, Musée et autres, sont représentés comme venant de Thrace. Eumolpe, le fondateur des mystères d'Éleusis en Attique, était également de Thrace, et il combattit contre Érechthée, roi d'Athènes. Nous trouvons les Thraces mentionnés dans d'autres parties de la Grèce méridionale et même en Asie. Les principales colonies grecques établies le long de la côte, qui commence au Strymon et se dirige à l'E., furent AMPHIPOLIS, ABDÈRE, DICÆA ou DICÆPOLIS, MARONEA, STRYME, MESEMBRIA et ÆNOS. La Chersonèse de Thrace fut probablement colonisée par les Grecs à une époque fort ancienne, mais elle ne renferme aucun

établissement grec de quelque importance jusqu'à la migration du premier Miltiade dans ce pays, durant le règne de Pisistrate à Athènes (voy. *Chersonesus*). Sur la Propontide les deux principaux établissements grecs furent ceux de PÉRINTHE et de SELYMBRIA; et sur le Bosphore de Thrace était l'importante ville de BYZANCE. Il n'y eut qu'un très-petit nombre d'établissements grecs sur la côte S.-O. de l'Euxin; les plus importants furent APOLLONIE, ODESSUS, CALLATIS, TOMI (lieu d'exil d'Ovide) et ISTRIA, près de l'embouchure S. du Danube. Les Thraces furent, dit-on, soumis par Sésostris, roi d'Égypte, puis par les Teucriens et les Mysiens; mais le premier fait réellement historique relativement aux Thraces est leur soumission par Mégabaze, général de Darius. Après que les Perses eurent été chassés d'Europe par les Grecs, les Thraces recouvrèrent leur indépendance, et, au commencement de la guerre du Péloponnèse, presque toutes les tribus thraces furent réunies sous la domination de Sitalcès, roi des Odryses, dont les États s'étendaient d'Abdère à l'Euxin et à l'embouchure du Danube. Dans la troisième année de la guerre du Péloponnèse (429 av. J.-C.), Sitalcès, qui avait fait un traité d'alliance avec les Athéniens, envahit la Macédoine avec une armée de 150,000 hommes; mais le manque de vivres l'obligea de retourner dans son pays, après être resté trente jours en Macédoine. Sitalcès périt dans une bataille contre les Triballes en 424, et eut pour successeur son neveu Seuthès qui, durant un long règne, éleva son royaume à un degré de puissance et de prospérité qu'il n'avait jamais atteint auparavant. Après la mort de Seuthès, qui paraît être arrivée un peu avant la fin de la guerre du Péloponnèse, nous trouvons son puissant royaume divisé en plusieurs parties. Philippe, père d'Alexandre le Grand, réduisit la plus grande partie de la Thrace; et, après la mort d'Alexandre, cette contrée échut en partage à Lysimaque. Elle fit ensuite partie des États de Macédoine. Nous ignorons à quelle époque elle devint province romaine.

Thrasea P., Pætus, sénateur romain distingué et philosophe stoïcien, du temps de Néron, était né à Padoue, probablement peu de temps après la mort d'Auguste. Il prit pour modèle Caton le jeune, dont il écrivit la vie. Il épousa Arria, fille de cette héroïque Arria, qui montra à son époux Cæcina comment on meurt; et sa femme fut digne à la fois de sa mère et de son mari. Plus tard il donna sa propre fille en mariage à Helvidius Priscus, qui marcha fidèlement sur les traces de son beau-père. Après avoir encouru la haine de Néron par l'indépendance de son caractère et par la liberté avec laquelle il exprimait ses opinions, il fut condamné à mort par le sénat, sur l'ordre de l'empereur, en 66 apr. J.-C.

Thrāsībūlus ((-i), 1) tyran de Milet, fut contemporain de Fériandre et d'Alyatte, roi de Lydie. — 2) célèbre Athénien, fils de Lycus. Il fut un zélé partisan de la démocratie athénienne et prit une part active au renversement du gouvernement oligarchique des 400 en 411 av. J.-C. Lors de l'établissement des trente tyrans à Athènes, il fut banni; mais avec l'aide des Thébains il réussit à renverser les dix, qui avaient pris les rênes du gouvernement, s'empara du pouvoir à Athènes et rétablit la démocratie (403). En 390 il commanda la flotte athénienne dans la mer Égée et fut tué par les habitants d'Aspendus. — 3) frère de Gélou et d'Hiéron, tyrans de Syracuse; il succéda à ce dernier en 467 av. J.-C., mais il ne tarda pas à être chassé par les Syracusains, révoltés de sa rapacité et de sa cruauté.

Thrāsŷmāchus (-i), né à Chalcédoine, sophiste et un de ceux qui cultivèrent des premiers l'art de la rhétorique. Il était contemporain de Gorgias.

Thrāsŷmēnus (voy. *Trasimēnus*).

Thrōnīum (-i : *Romani*), ville principale des Locriens Épiconémidiens, sur la rivière Boagrius, à une faible distance de la mer, avec un port sur la côte.

Thūcŷdīdes (-is 1), homme d'État athénien, chef du parti aristocratique en opposition avec Périclès. Il fut frappé d'ostracisme en 444 av. J.-C. — 2) cé-

lèbre historien athénien, du dème Halimus, était fils d'Olorus ou Orolus et d'Hégésipyle, et naquit en 471 av. J.-C. Thucydide étudia, dit-on, l'art oratoire sous Antiphon et la philosophie sous Anaxagore. Soit par héritage, soit par mariage, il possédait des mines d'or dans cette partie de la Thrace qui fait face à l'île de Thasos, où il était un personnage de haute importance. Il commandait une escadre athénienne de sept vaisseaux, à Thasos, en 424, quand Euclès, qui commandait à Amphipolis, envoya demander assistance contre Brasidas; mais, ayant échoué dans cette entreprise, il s'exila, sans doute pour éviter un châtiment plus sévère. Il dit lui-même qu'il vécut vingt ans en exil (V, 26), et, comme cet exil datait du commencement de 423, il peut avoir été de retour à Athènes au commencement de 403, à l'époque où Thrasybule délivra Athènes. Il fut, dit-on, assassiné à Athènes peu de temps après son retour; en tout cas, sa mort ne peut pas être placée plus loin que 401. Quant à son œuvre, nous pouvons hardiment avancer que Thucydide nous a laissé d'une période longue et pleine d'événements une histoire plus exacte qu'aucun historien moderne ne l'a su faire pour une période aussi longue et aussi remplie.

Thylē (-es), île dans la partie N. de l'Océan germanique; elle était regardée par les anciens comme le point le plus septentrional de toute la terre; et quelques-uns supposent qu'elle répond à l'Islande; d'autres y voient une île du groupe des Shetland.

Thūrii (-ōrum), plus rarement **Thūrium (-ī : Terra Nuova)**, ville grecque de Lucanie, fondée en 443 av. J.-C., près de l'emplacement de l'ancienne Sybaris, détruite plus de soixante ans auparavant (voy. *Sybaris*). Elle fut bâtie par les débris de la population de Sybaris, aidés par des colons venus de toutes les parties de la Grèce et spécialement d'Athènes. Parmi ces colons étaient l'historien Hérodote et l'orateur Lysias. Cette nouvelle ville, d'où l'élément sybarite ne tarda pas à être rejeté, atteignit rapidement un haut degré de puissance et de prospérité et devint une

des plus importantes cités grecques du S. de l'Italie.



Thurii.

Thyāmis (-is : Kalama), rivière d'Épire, formant la limite entre la Thesprotie et le district de Cestryna.

Thyādes (voy. *Thyia*).

Thyatīra (-ōrum), ville dans le N. de la Lydie, sur le fleuve Lycus, célèbre comme une des sept églises mentionnées dans l'Apocalypse (2, 18).



Thyatira.

Thyestes (-æ), fils de Pélops et d'Hippodamie, était frère d'Atrée et père d'Égisthe (voy. *Atreus* et *Ægisthus*).

Thyia (-æ), fille de Castalius ou Cephisseus, devint par Apollon mère de Delphus. Elle fut, dit-on, la première qui sacrifia à Dionysus (Bacchus) et célébra des orgies en son honneur. C'est d'elle que les femmes de l'Attique, qui venaient chaque année au mont Parnasse célébrer les orgies dionysiaques avec les Thyiades Delphiennes, reçurent elles-mêmes le nom de *Thyiades* ou *Thyades*. Ce mot vient de θυώ, et signifie proprement femmes furieuses ou frénétiques, qui s'agitent avec transport.

Thymbra (-æ), 1) ville de la Troade, au N. d'Ilium Vetus, avec un célèbre temple d'Apollon, qui dut à cette ville le surnom de Thymbraeus. — 2) district boisé en Phrygie, qui sans doute se rattachait à Thymbrium.

Thymbrium (-i), petite ville de Phrygie, à dix parasanges à l'O. de Ty-

riæum, avec une fontaine appelée fontaine de Midas.

Thymbrius (-i : *Thimbrek*), rivière de la Troade, qui se jette dans le Scamandre.

Thymēlē (-ēs), célèbre mime ou actrice du temps de Domitien, dont elle fut la principale favorite.

Thymœtēs (-æ), un des Troyens les plus âgés, dont le fils fut tué par ordre de Priam, parce qu'un devin avait prédit que Troie serait détruite par un enfant né le jour où naquit celui-ci.

Thyni (-ōrum), peuple thrace, qui habitait originairement près de Salmydessus, mais qui, plus tard, passa en Bithynie.

Thynia (-æ), 1) pays des Thuni, en Thrace. — 2) autre nom synonyme de BITHYNIA.

Thyōne (-es), nom sous lequel Sémélé fut retirée des enfers par Dionysus (Bacchus) et introduite parmi les immortels. De là le nom de THYONEUS donné à Bacchus.

Thyrēa (-æ), la ville principale de la Cynuria, district situé sur les confins de la Laconie et de l'Argolide, sur une éminence qui domine le golfe nommé de son nom SINUS THYREATES. Le territoire de Thyrea s'appelait THYREATIS.

Thyssagētæ (-ārum), peuple de la Sarmatie asiatique, sur la rive E. du Palus Mæotis.

Tibārēni ou **Tibāri** (-ōrum), peuple agriculteur et paisible sur la côte N. du Pont, à l'E. de la rivière Iris.

Tibēriās, 1) ville de Galilée, sur la rive S.-O. du lac de Tibériās, bâtie par Hérode Antipas en l'honneur de l'empereur Tibère. — 2) ou GENNESARET, ou MER DE GALILÉE, dans l'Anc. Test. CHINNERETH (Bahr Tubariyeh), le deuxième des trois lacs de la Palestine, formé par le cours du Jourdain (voy. *Jordanes*). Il a 11 ou 12 milles géographiques de long et de 5 à 6 milles de large. Il est situé dans un fond parmi de fertiles collines; ses eaux sont claires et douces, et peuplées d'excellent poisson.

Tibērīnus (-i), un des rois fabuleux d'Albe, fils de Capetus et père d'Agrippa; il se noya dans l'Albula qui prit alors le nom de Tiberis (Tibre).

Tibēris et **Tibris**, **Tybris**, **Thybris** (-is ou *īdis*), **Amnis Tiberinus** ou simplement **Tiberinus** (-i : *Tevere*, le Tibre), fleuve principal de l'Italie centrale, sur lequel était située la ville de Rome. Selon la tradition, il s'appelait primitivement ALBULA et dut son nom de *Tiberis* au roi d'Albe Tiberinus qui s'y noya. Le Tibre sort de deux sources d'eau limpide dans les Apennins, près de Tifernum, et coule dans la direction du S.-O., séparant l'Étrurie de l'Ombrie, du pays des Sabins et du Latium. Après avoir parcouru cent dix milles, il reçoit le Nar (*Nera*), et à partir de sa jonction avec cet affluent il devient régulièrement navigable. A 3 milles au-dessus de Rome, à la distance d'environ 70 milles du Nar, il reçoit l'Anio (*Teverone*), et à partir de ce point devient un fleuve d'une importance considérable. Arrivé aux murs de Rome, le Tibre a 300 pieds de large, et de 12 à 18 de profondeur. Après les grandes pluies, le Tibre, autrefois comme aujourd'hui, débordait souvent et causait de grands dégâts dans les parties basses de la ville (*Hor.*, *Od.*, I, 2). Ses eaux sont boueuses et jaunâtres, d'où l'épithète de *Flavus* que lui donnent souvent les poètes romains. Les poètes lui donnent aussi celle de *Tyrrhenus*, parce qu'il longeait l'Étrurie dans toute l'étendue de son cours, et de *Lydius*, parce que les Étrusques passaient pour être d'origine lydienne.

Tibērīus (-i), Tibère, empereur romain, 14-37 ap. J.C. Son non complet était TIBERIUS CLAUDIUS NERO CÆSAR. Il était fils de T. Claudius Nero et de Livie, et était né le 16 nov. 42 (av. J.-C.), avant que sa mère n'épousât Auguste. Il fut élevé avec soin et fit de sérieuses études littéraires, grecques et latines. En l'an 20 il fut envoyé par Auguste pour rétablir Tigrane sur le trône d'Arménie. En 13, il fut consul avec P. Quintilius Varus. En 11, pendant que son frère Drusus combattait contre les Germains, Tibère conduisait la guerre contre les Dalmates et les Pannoniens. En 6, il obtint pour six ans la puissance tribunitienne; mais cette année-là il se retira, avec la permission

de l'empereur, à Rhodes, où il passa les sept années qui suivirent. Son principal motif pour se livrer à cette retraite était de se séparer de sa femme Julie, fille d'Auguste, que l'empereur l'avait forcé d'épouser. Il retourna à Rome en l'an 2 apr. J.-C. A partir de son adoption par Auguste (4 apr. J.-C.) jusqu'à la mort de ce prince, Tibère commanda les armées romaines; néanmoins il visita Rome plusieurs fois. Quand Auguste mourut à Nole, le 19 août de l'an 14 apr. J.-C., Tibère, qui était en route pour l'Illyricum, fut immédiatement rappelé à Rome par sa mère Livie, et il prit possession du pouvoir impérial sans aucune opposition. Il commença son règne en mettant à mort Postumus Agrippa, le petit-fils survivant d'Auguste. Quand il se sentit sûrement établi sur le trône, il commença à exercer son astuce. Il retira à l'assemblée du peuple l'élection des magistrats et la transféra au sénat. Malgré son caractère soupçonneux et méfiant, Tibère donna toute sa confiance à Séjan, qui, pendant plusieurs années, posséda réellement le gouvernement de l'État. En 26, Tibère quitta Rome et se retira en Campanie. Il ne retourna plus dans la capitale. Il partit sous le prétexte de dédier des temples en Campanie, mais ses véritables motifs étaient son dégoût pour Rome, où il entendait une foule de propos désagréables à son oreille, et le désir qu'il avait de se livrer, dans la liberté de la vie privée, à ses penchants sensuels. Afin de s'assurer une retraite plus sûre, il choisit pour résidence l'île de Caprée, située à peu de distance de la côte de Campanie (27). En 31, Séjan, qui n'aspirait à rien moins qu'au trône, fut saisi, condamné et mis à mort ignominieusement, ainsi que ses amis; et, pendant tout le reste du règne de Tibère, Rome fut le théâtre de sanglantes tragédies. Tibère mourut le 16 mars 37,

dans la villa de Lucullus, à Misène, étouffé par ordre de Macro, commandant des prétoriens.

Tibiscus ou **Tibissus** (-i), probablement la même que **Parthiscus** ou **Parthissus** (*Theiss*), rivière de Dacie, formant la limite O. de cette contrée.

Tibullus (-i), **ALBIUS**, Tibulle, poète romain, d'une famille équestre. On place, par conjecture, sa naissance en 54, et sa mort en 18 av. J.-C. Sur sa jeunesse et son éducation nous ne savons absolument rien. Les propriétés appartenant aux ancêtres équestres de Tibulle étaient situées à Pedum, entre Tibur et Præneste, et le poète y passa la plus grande partie de sa courte mais paisible et heureuse existence. Son grand protecteur était Messala, qu'il accompagna en 31 en Aquitaine et, l'année suivante, en Orient. Mais il tomba malade en route et dut rester à Corcyre, d'où il retourna à Rome. Ainsi se termina la vie active de Tibulle; le reste n'est plus que la chronique de sa poésie et des passions tendres où elle puisait ses inspirations. Ses *Élégies* sont adressées à deux maîtresses, sous les noms, probablement fictifs, de Délia et de Némésis; outre ces deux beautés, il en célébra encore une autre, nommée Glycère, comme nous l'apprend Horace (*Od.*, 33). Les poésies de ses contemporains nous représentent Tibulle comme un noble et singulièrement aimable homme. Horace particulièrement lui était fort attaché, et son épître à Tibulle nous donne un complet et agréable aperçu de sa retraite poétique et de son caractère.

Tibŭr (-ŭris: *Tivoli*), une des plus anciennes villes du Latium, à 16 milles au N.-E. de Rome, située sur le penchant d'une colline (d'où l'expression d'Horace: *supinum Tibur*), sur la rive gauche de l'Anio, qui forme là une magnifique cascade. Elle devint sujette de Rome avec toutes les autres cités latines lors de la soumission définitive du Latium, en 338 av. J.-C. Sous les Romains Tibur continua d'être une grande et florissante cité, puisque la salubrité et la beauté pittoresque du pays engagea une foule de nobles Romains à y bâtir de magnifiques villas. La plus splendide de toutes était



Tibère.

la villa de l'empereur Adrien, dans les ruines considérables de laquelle on a découvert nombre de précieux spécimens de l'art des anciens. Ce fut aussi là que vécut la célèbre Zénobie après avoir orné le triomphe de son vainqueur Aurélien. Horace avait également aux environs de Tibur une maison de campagne qu'il préférerait à toutes les autres.

Ticīnum (-i : *Pavia*), ville des Lævi, ou, selon d'autres, des Insubres, dans la Gaule Cisalpine, sur la rive gauche du Ticinus.

Ticīnus (-i : *Tessino*, le *Tésin*), rivière importante de la Gaule Cisalpine; elle a sa source dans le mont Adule, et, après avoir traversé le Lacus Verbanus (*Lago Maggiore*), elle se jette dans le Pô, près de Ticinum. Ce fut sur la rive gauche de cette rivière qu'Hannibal gagna sa première victoire sur les Romains par la défaite de P. Scipion, en 218 av. J.-C.

Tifāta, montagne de Campanie, à l'E. de Capoue.

Tifernum (-i), 1) **Tiberinum** (*Città di Castello*), ville d'Ombrie, près des sources du Tibre (d'où son surnom), et sur les confins de l'Étrurie. — 2) **METAURENSE** (*S. Angelo in Vado*), ville d'Ombrie, à l'E. de la précédente, sur le fleuve Métaure. — 3) ville du Samnium, sur la rivière Tifernus.

Tifernus (-i : *Biferno*), rivière du Samnium, qui sort des Apennins, traverse le pays des Frentani et va se jeter dans l'Adriatique.

Tigellīnus, **Sophonius** (-i), fils d'un Agrigentain, fut le ministre complaisant des mauvaises passions de Néron et celui de tous ses favoris qui fut le plus funeste au peuple romain. A l'avènement d'Othon il fut obligé de mettre lui-même fin à ses jours.

Tigellius Hermögēnes (voy. *Hermogenes*).

Tigrānes (-is), nom de deux rois d'Arménie, 1) régna de 96 à 56 ou 55 av. J.-C. En 83, il se rendit maître de toute la monarchie syrienne, depuis l'Euphrate jusqu'à la mer. En 69, Tigrane ayant refusé de livrer son beau-fils, Mithridate, aux Romains, Lucullus envahit l'Arménie, battit la puissante armée que Ti-

grane conduisit contre lui, et couronna sa victoire par la prise de Tigranocerta. Tigrane, dans la suite, recouvra ses États; mais à l'approche de Pompée, en 66, il se hâta de faire des ouvertures de soumission et mit aux pieds du général romain sa tiare avec six mille talents. Pompée le laissa en possession de l'Arménie propre avec le titre de roi. Tigrane mourut en 56 ou 55.



Tigrane.

— 11) fils d'Artavasde et petit-fils du précédent.

Tigranocerta (-ōrum, c'est-à-dire en arménien, la ville de Tigrane, *Sert*, Ru.), la dernière capitale de l'Arménie, bâtie par Tigrane sur une hauteur, près de la rivière Nicephorius, dans la vallée qui s'étend entre les monts Masius et Niphates.

Tigris (-īdis et -is), le Tigre, le plus grand fleuve de l'Asie Occidentale, a ses sources dans le côté S. de cette partie de la chaîne du Taurus qu'on appelle Niphate, en Arménie; il coule au S.-E., d'abord à travers l'étroite vallée qui s'étend entre le mont Masius et le prolongement du mont Niphate, puis à travers la grande plaine qui est bornée à l'E. par la chaîne nommée en dernier lieu, jusqu'à ce qu'il se jette au fond du golfe Persique, après avoir reçu l'Euphrate de l'O.

Tigurīni (-ōrum), tribu d'Helvetii, qui se réunit aux Cimbres pour envahir le pays des Allobroges en Gaule, où ils défirent le consul L. Cassius Longinus, 107 av. J.-C. Ils formaient du temps de César le plus important des quatre cantons (*pagi*) dans lesquels se divisaient les Helvètes.

Tilphūsium (-i), ville de Béotie, située sur une montagne du même nom, au S. du lac Copais et entre Coronée et Haliarte. Elle tire son nom de la fontaine Tilphusa, qui était consacrée à

Apollon et où Tirésias fut, dit-on, enterré.

Timæus (-i), Timée, 1) l'historien, fils d'Andromachus, tyran de Tauromenium, en Sicile; il naquit en 352 av. J.-C. Banni de Sicile par Agathocle, il passa son exil à Athènes, où il avait vécu cinquante ans, lorsqu'il écrivit le trente-quatrième livre de son Histoire. Il mourut probablement en 256. Le grand ouvrage de Timée était une Histoire de la Sicile depuis les temps les plus anciens jusqu'en 264. — 2) de Locres, en Italie, philosophe pythagoricien, qui fut, dit-on, le maître de Platon.

Timægènes (-i), rhéteur et historien, né à Alexandrie, d'où il fut emmené comme prisonnier à Rome, où il ouvrit une école de rhétorique et enseigna avec le plus grand succès.

Timanthes (-is), célèbre peintre grec à Sicyone, contemporain de Zeuxis et de Parrhasius, vers 400 av. J.-C. Le chef-d'œuvre de Timanthe était son célèbre tableau du sacrifice d'Iphigénie, où Agamemnon était représenté se cachant le visage dans son manteau.

Timāvus (-i), petite rivière dans le N. de l'Italie, qui formait la limite entre l'Istrie et la Vénétie, et se jetait dans le golfe Tergestinus (dans l'Adriatique), entre Tergeste et Aquilée.

Timœcrœon (-ontis), de Rhodes, poète lyrique, fameux par l'esprit mordant et agressif de ses œuvres, et spécialement par ses attaques contre Thémistocle et Simonide.

Timolœon (-ontis), fils de Timodème ou Timænète et de Démaristé, appartenait à une des plus nobles familles de Corinthe. Les débuts de sa vie furent souillés par un acte épouvantable. On rapporte que son amour de la liberté était si ardent que, quand son frère Timophane essaya de se faire tyran de sa ville natale, Timolœon le tua plutôt que de laisser détruire la liberté de l'État. A la requête des cités grecques de Sicile, les Corinthiens envoyèrent Timolœon avec une petite armée (344 av. J.-C.) pour repousser les Carthaginois de cette île. Il s'empara de Syracuse, puis se mit en devoir de chasser de Sicile les tyrans

des autres villes grecques; mais il fut arrêté dans l'exécution de cette entreprise par une formidable invasion des Carthaginois qui débarquèrent à Lilybée en 339, avec une immense armée, placée sous le commandement d'Hasdrubal et d'Hamilcar, et composée de 70,000 fantassins et de 10,000 cavaliers. Timolœon ne pouvait mettre en ligne contre ces forces redoutables que 12,000 hommes; mais, avec cette petite armée, il remporta une brillante victoire sur les Carthaginois sur la rivière Crimissus (339). Les Carthaginois s'estimèrent heureux de conclure avec Timolœon (en 338) un traité par lequel la rivière Halycus était désignée comme ligne de démarcation entre le domaine des Carthaginois et celui des Grecs en Sicile. Il expulsa ensuite presque tous les tyrans des cités grecques de Sicile, et établit à leur place autant de démocraties. Timolœon n'en était pas moins en réalité le maître de la Sicile; tous les États le consultaient dans toutes les affaires importantes, et la sagesse de son gouvernement est attestée par l'état florissant de cette île pendant plusieurs années même après sa mort. Il mourut en 337.

Timon (-ōnis), 1) fils de Timarque de Phlionte, philosophe de la secte des Sceptiques, florissait sous le règne de Ptolémée Philadelphe, en 279 av. J.-C. et au delà. Il enseigna à Chalcédoine comme sophiste avec un tel succès qu'il y réalisa une fortune. Il se retira alors à Athènes, où il passa le reste de ses jours, sauf une courte résidence qu'il fit à Thèbes. Il mourut à l'âge de quarante-deux ans. — 2) le Misanthrope, Athénien, qui vivait à l'époque de la guerre du Péloponnèse. Par suite de l'ingratitude qu'il éprouva et des contrariétés qu'il eut à essuyer de la part de ses anciens amis et compagnons, il se séquestra entièrement du monde, n'admettant personne dans sa société, si ce n'est Alcibiade. Il mourut, dit-on, pour avoir refusé de se laisser remettre un membre cassé.

Timothœus (-i), Timothée, 1) célèbre musicien et poète dithyrambique athénien, né à Milet, et fils de Thersandre. Il naquit en 446 av. J.-C. et

mourut en 357, dans la quatre-vingt-dixième année de son âge. Il ne fut pas d'abord très-heureux dans ses efforts. Les Athéniens eux-mêmes, malgré leur amour des nouveautés, furent choqués des innovations audacieuses de Timothée et sifflèrent ses œuvres. On dit qu'en cette occasion Euripide encouragea Timothée en lui prédisant qu'il verrait bientôt tous les théâtres à ses pieds. Cette prédiction paraît s'être accomplie, tant fut grande la popularité dont Timothée jouit par la suite. Il se complaisait à donner à l'expression musicale les formes les plus artificielles et les plus compliquées, et il employait les instruments sans accompagnement de voix avec une liberté dont n'avait encore usé aucun compositeur. Peut-être la plus importante de ses innovations, comme moyen d'introduire toutes les autres, était-elle l'addition qu'il fit au nombre des cordes de la cithare, qu'il paraît avoir portée à onze. — 2) fameux joueur de flûte thébain, qui florissait du temps d'Alexandre le Grand.

Tingis (-is : *Tanger*), ville de Mauritanie, sur la côte S. du Fretum Gaditanum (*détroit de Gibraltar*), était une place d'une très-grande antiquité. Auguste en fit une ville libre, Claude une colonie et la capitale de la Mauritanie Tingitana.

Tinia (-æ), petite rivière de l'Ombrie, dont la source est près de Spolète et qui se jette dans le Tibre.

Tirésias (-æ), Thébain, un des devins les plus fameux de toute l'antiquité. Il était aveugle depuis l'âge de sept ans, mais vécut très-vieux. On raconte diversement l'origine de sa cécité et de sa puissance prophétique. Dans la guerre des Sept contre Thèbes il déclara que Thèbes aurait la victoire, si Ménéocée voulait se sacrifier; et durant la guerre des Épigones, quand les Thébains eurent été défaits, il les engagea à entamer des négociations de paix et de profiter de l'occasion qui leur serait offerte par ce moyen de prendre la fuite. Il s'enfuit lui-même avec eux (ou, selon d'autres, il fut emmené à Delphes comme captif), mais, en chemin, il but à la fontaine Tilphusa et mourut. Même aux

enfers Tirésias conserva, dit-on, sa faculté de perception, tandis que les âmes des autres mortels n'étaient que de pures ombres, et là il continua à user de ce précieux don. L'aveugle devin Tirésias joue un rôle si important dans l'histoire mythique de la Grèce, qu'on y rencontre à peine un événement auquel il ne se rattache d'une façon ou d'une autre; et son intervention dans un si grand nombre de circonstances séparées par un long intervalle de temps était facilitée par la croyance à sa longue existence.

Tiridātēs ou **Tēridātēs** (-is), 1) le second roi des Parthes (voy. *Arsaces II*). — 2) roi d'Arménie et frère de Vologèse I^{er} (voy. *Arsaces XXII*), roi des Parthes. Il fut fait roi d'Arménie par son frère, mais il fut expulsé du trône par Corbulon, général romain, et ne reçut définitivement la couronne que des mains de Néron à Rome en 63 apr. J.-C.

Tiron (-ōnis), **M. Tullius**, Tiron, affranchi de Cicéron, qui l'aimait d'une tendre affection. C'était, paraît-il, un homme d'un caractère fort aimable et d'une intelligence très-cultivée. Il n'était pas seulement le secrétaire (*amanuensis*) de l'orateur, et son aide dans ses travaux littéraires, mais il était lui-même un écrivain de haute réputation, et les auteurs anciens nous ont conservé des notices sur plusieurs ouvrages sortis de sa plume. Après la mort de Cicéron, il acheta une ferme aux environs de Puteoli (*Pouzzoles*), où il vécut jusqu'à l'âge de cent ans. On pense en général que Tiron fut l'inventeur de notes abrégées, sorte de sténographie, appelée de son nom *Notæ Tironianæ*.

Tiryus (-this), Tirynthe, ancienne ville de l'Argolide, au S.-E. d'Argos, et une des plus anciennes de la Grèce. Selon la tradition, elle fut fondée par Proetus, frère d'Acrisius, qui en bâtit les massives murailles avec l'aide des Cyclopes. Proetus eut pour successeur Persée, et ce fut à Tirynthe qu'Hercule fut élevé. De là nous trouvons sa mère Alcmène appelée *Tirynthia* et le héros lui-même désigné sous le nom de *Tirynthius*. Les ruines de

cette cité sont comptées parmi les plus intéressantes de toute la Grèce, et elles nous offrent, avec celles de Mycènes, les plus anciens spécimens de ce qu'on appelle l'architecture cyclopéenne.

Tisāmēnus (-i), 1) fils d'Oreste et d'Hermione, fut roi d'Argos, mais il fut dépouillé de ses États quand les Héraclides envahirent le Péloponnèse. Il fut tué dans une bataille contre ces envahisseurs.

Tisīphōne (-es) (voy. *Eumenides*).

Tissāphernes (-is), Perse fameux, qui fut nommé satrape de l'Asie Mineure en 414 av. J.-C. Il embrassa le parti des Spartiates dans la guerre du Péloponnèse, mais ne leur prêta pas d'assistance effective, sa politique étant de laisser les deux partis épuiser leurs forces par la continuation de la guerre. Ses plans furent contrariés par l'arrivée de Cyrus dans l'Asie Mineure en 407. Ce prince secourut les Lacédémoniens de la façon la plus cordiale et la plus efficace. A la bataille de Cunaxa, en 401, Tissapherne fut un des quatre généraux qui commandaient l'armée d'Artaxerxès, et ses troupes furent la seule portion de l'aile gauche qui ne fut pas mise en fuite par les Grecs. Quand les dix mille eurent commencé leur retraite, Tissapherne promit de les conduire chez eux en sûreté; mais pendant la marche il arrêta traîtreusement Cléarque et quatre des autres généraux. En récompense de ses services, il reçut du roi, en sus de sa propre satrapie, l'investiture de toute l'autorité que Cyrus avait exercée dans l'Asie Occidentale. Cela amena une guerre avec Sparte, dans laquelle Tissapherne n'eut aucun succès. A la suite de cet échec, et par l'influence de Parysatis, mère de Cyrus, il fut mis à mort en 395 par ordre du roi.

Titānes (-um), 1) les Titans. Les fils et les filles d'Uranus (le Ciel) et de Gæa (la Terre) habitaient originairement le Ciel, d'où leur nom d'Uranidæ. Ils étaient douze, six fils et six filles, savoir Océanus, Cæus, Crius, Hypérion, Iapétus, Cronus, Thia, Rhéa, Thémis, Mnémosyné, Phœbé et Téthys; mais leurs noms sont différents dans d'autres récits. On raconte qu'Uranus, le pre-

mier maître de l'Univers, précipita dans le Tartare ses fils, les Hécatonchires (à cent bras) : Briarée, Cottys, Gyès; — et les Cyclopes : Argès, Stéropès et Brontès. Gæa, indignée de cette cruauté, conseilla aux Titans de se révolter contre leur père et donna à Cronus (Saturne) une faucille de diamant. Ils suivirent tous le conseil de leur mère, à l'exception d'Océanus. Cronus, avec sa faucille, mutila son père, et jeta l'organe retranché dans les flots. Les gouttes de sang qui jaillirent donnèrent naissance aux Erinnyes (Furies) : Alecto, Tisiphone et Mégère. Les Titans alors détrônèrent Uranus, délivrèrent leurs frères précipités dans le Tartare et mirent Cronus sur le trône. Mais Cronus à son tour précipita de nouveau les Cyclopes dans le Tartare et épousa sa sœur Rhéa. Gæa et Uranus lui ayant prédit qu'il serait détrôné par un de ses propres enfants, il avala successivement Hestia (Vesta), Déméter (Cérès), Héra (Junon), Pluton et Poséidon (Neptune), ses enfants. Mais Rhéa, quand elle fut enceinte de Zeus (Jupiter), se rendit en Crète et donna le jour à l'enfant dans la caverne Dictéenne, où il fut élevé par les Curètes. Quand Jupiter fut devenu grand, il profita de l'assistance que lui offrit Thétis, fille d'Océanus, qui donna à Cronus un breuvage qui lui fit rendre les pierres et les enfants qu'il avait avalés. De concert avec ses frères et sœurs, Zeus entra en lutte avec Cronus et les Titans qui régnaient avec lui. Cette lutte, qu'on appelle ordinairement Titanomachie (combat des Titans), eut pour théâtre la Thessalie, Cronus et les Titans occupant le mont Othrys, et les fils de Cronus le mont Olympe. Elle dura dix ans, jusqu'à ce qu'enfin Gæa promit la victoire à Zeus, s'il délivrait les Cyclopes et les Hécatonchires enfermés dans le Tartare. Zeus, en conséquence, tua Campé, qui gardait les Cyclopes, et ces derniers lui fournirent le tonnerre et les éclairs. Les Titans furent alors vaincus et précipités dans une caverne au-dessous du Tartare; les Hécatonchires furent chargés de les garder. Il faut remarquer que la lutte des Titans est quelquefois confondue par les écrivains anciens avec

celle des Géants. — 2) Le nom de Titans est aussi donné à ces êtres divins ou semi-divins qui étaient descendus des Titans, comme Prométhée, Hécate, Latone, Pyrrha, et spécialement Hélios (le Soleil) et Séléné (la Lune), comme nés d'Hyperion et de Thia, et même aux descendants de Hélios, comme, par exemple, Circé.

Titārēsīus (-i : *Elassonitiko* ou *Xeraghi*), rivière de Thessalie, nommée aussi Europus; elle prend sa source dans le mont Titarus, coule à travers le pays des Perrhæbi, et se jette dans le Pénée, au S.-E. de Phalanna.

Tithōnus (-i), fils de Laomédon et de Strymo, et frère de Priam. Par les prières d'Eos (l'Aurore) qui l'aimait, il obtint des dieux l'immortalité, mais non une éternelle jeunesse, de sorte que dans sa vieillesse il devint tout racorni et ramassé sur lui-même. De là vient qu'on dit souvent d'un vieillard décrépît : C'est un Tithon. Eos le changea en cigale.

Tithorea (voy. *Neon*).

Tithraustes, Perse qui succéda à Tissapherne dans sa satrapie et le mit à mort par ordre d'Artaxerxès Mnémon, en 395 av. J.-C.

Titus Flāvius Sābīnus Vespāsīanus (-i), empereur romain (79-81 ap. J.-C.), qu'on désigne communément par son prénom TITUS, était fils de l'empereur Vespasien et de sa femme Flavia Domitilla. Il était né le 30 décembre 40 ap. J.-C. Devenu un jeune homme, il servit comme tribun militaire en Bretagne et en Germanie, avec beaucoup d'éclat. Après avoir été questeur, il eut le commandement d'une légion et servit sous son père dans les guerres contre les Juifs. Vespasien retourna en Italie, après avoir été proclamé empereur le 1^{er} juillet 69; mais Titus resta en Palestine pour continuer le siège de Jérusalem, pendant lequel il montra les talents d'un général et la bravoure d'un soldat. Le siège de Jérusalem se termina par la prise de cette place le 8 septembre 70. Titus retourna en Italie l'année suivante (71) et triompha à Rome avec son père. Il reçut aussi le titre de César et fut associé par Vespasien au gouverne-

ment de l'Empire. Sa conduite à cette époque ne promettait rien de bon et son attachement pour Bérénice, sœur d'Agrippa II, le rendit impopulaire; mais il l'éloigna de Rome, quand il fut devenu empereur. Titus succéda à son père en 79, et son gouvernement causa une agréable surprise à ceux qui avaient auguré le retour des temps de Néron. Pendant tout son règne Titus montra un sincère désir de rendre le peuple heureux et il fit tout ce qu'il put pour le soulager dans les temps de détresse. Il revêtit la dignité de grand pontife après la mort de son père, avec l'intention, comme il le déclara, de garder ses mains pures de sang, résolution qu'il tint religieusement. La première année de son règne fut mémorable par la grande éruption du Vésuve qui désola une grande partie du pays environnant et ensevelit sous la cendre les villes d'Herculanum et de Pompéi. Titus essaya de réparer les ravages de cette terrible éruption; il déploya aussi une grande sollicitude et n'épargna aucune dépense pour réparer les dommages causés à Rome par un incendie qui dura trois jours et trois nuits. Il acheva le Colosseum et construisit les bains qui portent son nom. Il mourut le 13 septembre 81, après un règne de deux ans, deux mois et vingt jours. Il était dans la quarante-unième année de son âge, et on soupçonna qu'il avait été empoisonné par son frère Domitien.



Titus.

Titŷus (-i), fils de Gæa, ou de Zeus et d'Elara, fille d'Orchoménus, était un géant, né en Eubée. A l'instigation de Héra (Junon), il tenta de faire violence à Artémis (Diane), quand elle passa par Panopé pour se rendre à Pytho, mais il fut tué par les flèches soit d'Artémis, soit d'Apollon; selon d'autres, Zeus le foudroya. Il fut alors précipité dans le Tartare, et là il git étendu, couvrant de son corps neuf ar-

pènts, tandis que deux vautours lui dévoraient le foie.

Tlēpōlēmus (-i), fils d'Hercule par Astyoiché, fille de Phylas, ou par Astydamié, fille d'Amyntor. Il était roi d'Argos, mais, ayant tué son oncle Licymnius, il se retira à Rhodes. Il alla rejoindre les Grecs devant Troie avec neuf vaisseaux, et fut tué par Sarpédon.

Tios, cité considérable dans l'intérieur de la Lycie, à deux milles et demi à l'E. du fleuve Xanthus.

Tmōlus (-i). 1) dieu du mont Tmolus en Lydie, était le mari de Pluto (ou Omphale) et père de Tantale. Ce fut lui qui prononça dans la lutte musicale entre Apollon et Pan. — 2) (*Dagh*), célèbre montagne de l'Asie Mineure, qui court à l'E. et à l'O. à travers le centre de la Lydie et sépare la plaine de l'Hermus, au N., de celle du Caystre, au S.

Tolēnus ou **Telōnius (-i : Turano)**, rivière dans le pays des Sabips, qui a sa source dans le pays des Marses et des Éques, et se jette dans le Vélinus.

Tōlētum (-i : Toledo), capitale des Carpetani dans l'Espagne Tarracquoise, située sur le Tage, qui l'entoure presque de ses eaux.

Tolistobogi, Tolistoboi (voy. *Galatia*).

Tōlōsa (-æ : Toulouse), ville de la Gaule Narbonnaise, et capitale des Tectosages, était située sur la Garonne, près des frontières de l'Aquitaine. Elle devint plus tard colonie romaine et fut surnommée *Palladia*. C'était une grande et opulente cité; et elle renfermait un temple célèbre où fut, dit-on, conservé une grande partie du butin fait par Brennus dans le temple de Delphes. La ville et le temple furent pillés par le consul Q. Servilius Cæpio, en 106 av. J.-C.

Tōlumnīus (-i) Lar (-tis), roi des Véiens, en faveur de qui Fidènes se révolta en 438 av. J.-C. et à l'instigation de qui les Fidénates tuèrent les quatre ambassadeurs romains envoyés pour leur demander compte des motifs de leur conduite. Dans la guerre qui en

résulta Tolumnius fut tué dans un combat singulier avec Cornélius Cossus.

Tōmi (-ōrum), ou **Tōmis (-is : Tomiswar** ou *Jegni Pangola*), ville de Thrace (plus tard Mœsie), située sur la rive O. de l'Euxin, et, dans les derniers temps, capitale de la Scythia Minor. Elle est fameuse comme lieu d'exil d'Ovide.



Tomis.

Tōmŷris (-is), reine des Massagètes, par qui Cyrus fut tué dans une bataille en 529 av. J.-C.

Tōrōne (-es), ville de Macédoine, dans le district de la Chalcidicé, et dans le côté S.-O. de la péninsule Sithonia; elle a donné son nom au golfe Toronaïque situé entre les péninsules Sithonia et Pallène.

Torquātus (-i), nom d'une famille patricienne de la Gens Manlia. 1) T. MANLIUS IMPERIOSUS TORQUATUS, fils de L. Manlius Capitolinus Imperiosus, dictateur en 363, av. J. C., était le héros favori de l'histoire romaine. Manlius avait, dit-on, l'esprit obtus dans sa jeunesse, et son père le fit élever à la campagne dans la plus profonde retraite. En 361 il servit sous le dictateur T. Quintius Pœnus dans la guerre contre les Gaulois, et dans cette expédition il s'acquittait une gloire immortelle en tuant dans un combat singulier un Gaulois de taille gigantesque. Il enleva au barbare mort la chaîne ou le collier (*torques*) qui le parait, et se le passa autour du cou; de là son surnom de *Torquatus* (orné d'un collier). Il fut dictateur d'abord en 353, puis en 349. Il fut aussi trois fois consul en 347, 344 et 340. Dans cette dernière année Torquatus et son collègue, P. Decius Mus, gagnèrent sur les Latins, au pied du Vésuve, la grande victoire qui établit pour toujours la suprématie de Rome sur le Latium.

Peu de temps avant la bataille, alors que les deux armées campaient en face l'une de l'autre, les consuls publièrent une proclamation portant qu'aucun Romain ne devait s'engager dans un combat singulier avec un Latin sous peine de mort. Cette défense fut transgressée par le jeune Manlius, fils du consul. Pour le punir de cette infraction à la discipline, son père le fit exécuter par le licteur sous les yeux de l'armée assemblée. Cette sentence impitoyable attira au dictateur la haine de toute la jeunesse romaine, qui le détesta jusqu'à sa mort; et dans les âges qui suivirent on employa l'expression de *Manliana imperia* pour signifier des ordres cruels. — 2) T. MANLIUS TORQUATUS, fut consul en 235 av. J.-C., année où il conquiert la Sardaigne; censeur en 231; et consul pour la deuxième fois en 224. Il avait la sévérité héréditaire dans sa famille, et nous le voyons s'opposer dans le sénat au rachat des Romains faits prisonniers à la fatale bataille de Cannes. Il fut dictateur en 210. — 3) L. MANLIUS TORQUATUS, consul en 65 avec L. Aurélius Cotta. Il prit une part active aux mesures destinées à étouffer la conspiration de Catilina en 63; et il soutint également Cicéron lorsqu'il fut banni en 58. — 4) L. MANLIUS TORQUATUS, fils du n° 3, appartenait au parti de l'aristocratie et en conséquence fut opposé à César quand éclata la guerre civile en 49. Il était préteur cette année-là, et stationnait à Albe avec six cohortes. Il alla ensuite rejoindre Pompée en Grèce, et, l'année suivante (48), le commandement d'Oricum lui fut confié; mais il fut obligé de rendre à la fois la ville et sa personne à César, qui le renvoya sain et sauf. Après la bataille de Pharsale, Torquatus passa en Afrique, et, lors de la défaite de son parti dans cette contrée en 46, il essaya de se réfugier en Espagne avec Scipion et d'autres, mais il fut pris par P. Sittius à Hippo Regius et tué avec ses compagnons. Torquatus était versé dans la littérature grecque, et Cicéron, avec qui, dans sa jeunesse, il avait été intimement lié, le vante comme un homme possédant l'instruction la plus variée. — 5) A.

MANLIUS TORQUATUS, préteur en 52, lorsqu'il présida dans l'affaire intentée à Milon pour fait de corruption. Lors de la guerre civile il épousa la cause de Pompée, et, après la défaite de ce dernier, il se retira à Athènes, où il vivait dans l'exil en 45. C'était un ami intime de Cicéron.

Trābēa (-æ), Q., poète comique romain qui occupe le huitième rang dans le canon de Volcatius Sedigitus. On ne saurait préciser l'époque où il florissait, mais on l'a placé vers l'an 130 av. J.-C.

Trāchis ou **Trāchin** (-īnis), 1) appelée aussi HERACLEA TRACHINĒ ou HERACLEA PHTHIOTIDIS, ou simplement HERACLEA, ville de Thessalie, dans le district de Malis, célèbre par le séjour qu'Hercule y fit quelque temps. — 2) ville de Phocide, sur les frontières de Béotie, et sur la pente du mont Hélicon dans le voisinage de Lebadea.

Trāchōnītis ou **Trachon**, district N. de la Palestine au-delà du Jourdain, était situé entre l'Antiliban et les montagnes d'Arabie, et borné au N. par le territoire de Damas, à l'E. par l'Auranitis, au S. par l'Ituræa, et à l'O. par la Gaulanitis.

Trājānus (-i) **M. Ulpīus**, empereur romain (98-117 ap. J.-C.), était né à Italica, près de Séville, le 18 septembre 52. Il fut destiné aux armes et servit avec distinction en Orient et en Germanie. Il fut consul en 91, et à la fin de 97 il fut adopté par l'empereur Nerva, à la mort duquel, l'année suivante, il lui succéda sur le trône avec le titre d'*Imperator Cæsar Nerva Trajanus Augustus*. Son avènement fut accueilli avec joie, et ce nouvel empereur ne trompa point l'attente du peuple. A l'époque où Nerva mourut, Trajan se trouvait à Cologne et ne retourna à Rome que quelques mois après; il y entra à pied, accompagné de sa femme, Pompeia Plotina. Trajan fut occupé pendant les deux ou trois années qui suivirent par la guerre contre Décébale, roi des Daces, qu'il défit et obligea à demander la paix. Trajan prit le nom de *Dacicus* et entra en triomphe à Rome (103). L'année suivante il commença sa seconde

guerre Dacique contre le même Décébale, qui avait, dit-on, violé le traité. Ce prince fut complètement battu et il mit fin à ses jours (106). Après la mort de Décébale, la Dacie fut réduite à la forme de province romaine; des forteresses redoutables furent construites sur plusieurs points du pays et des colonies romaines y furent envoyées. A son retour Trajan eut un triomphe et il donna des jeux au peuple pendant cent vingt-trois jours. Vers le même temps l'Arabie Pétrée fut soumise à l'empire par A. Cornelius Palma, gouverneur de la Syrie, et une ambassade indienne vint à Rome. En 114 Trajan quitta Rome pour aller faire la guerre aux Arméniens et aux Parthes. Il passa l'hiver de 114 à Antioche, et l'année suivante il envahit le territoire parthe. Le plus éclatant succès était réservé à ses armes. En deux campagnes (115-116) il conquiert la plus grande partie de l'empire parthique et s'empara de Ctésiphon, la capitale. En 116 il descendit le Tigre et entra dans la mer Érythrée (golfe Persique). Pendant qu'il était ainsi occupé, les Parthes se soulevèrent de nouveau, mais ils furent encore soumis par les généraux de Trajan. De retour à Ctésiphon, Trajan se détermina à donner un roi aux Parthes, et il plaça le diadème sur la tête de Parthamaspatès. En 117 Trajan tomba malade, et, comme le mal empirait, il partit pour l'Italie. Il put atteindre Sélinonte en Cilicie, appelée plus tard Trajanopolis, où il mourut, en août 117, après un règne de dix-neuf ans, six mois et quinze jours. Il ne laissa point d'enfants. Trajan était sévère et laborieux, d'un aspect majestueux, et simple dans son genre de vie. Bien que ce ne fût point un homme de lettres, il avait un jugement sain et désirait sincèrement le bonheur du peuple. Il construisit plusieurs grandes routes dans l'empire; bâtit plusieurs biblio-



Trajan.

thèques, dont une, appelée *Ulpia bibliotheca*, est souvent mentionnée, et un théâtre dans le Champ de Mars. Sa plus grande œuvre est le Forum Trajanum, au centre duquel s'élève la Colonne Trajane.

Trājectum (-i : *Utrecht*), ville des Bataves, sur le Rhin, appelée plus tard *Trajectus Rheni* ou *Ad Rhenum*.

Tralles (-ium) ou **Trāllis** (-is : *Ghiusel-Hisar*, Ru., près d'*Aidin*), ville de commerce très-florissante en Asie Mineure, et attribuée tantôt à l'Ionie, tantôt à la Carie. Elle était située sur une hauteur triangulaire au pied S. du mont Messogis (avec une citadelle sur un point plus élevé), sur les bords de la petite rivière Eudon, affluent N. du Méandre, dont la ville était éloignée de 80 stades (8 milles géogr.). Sous les Séleucides elle porta les noms de *Seleucia* et d'*Antiochia*.



Tralles.

Trāpēzuns (-untis), 1) près de *Mavria*, ville d'Arcadie, sur l'Alphée. — 2) *Tarabosan*, *Trabezun* ou *Trébizonde*, colonie de Sinope, à l'extrémité E. du rivage N. de l'Asie Mineure. Après que Sinope eut perdu son indépendance, Trébizonde appartient d'abord à l'Arménie Mineure, puis au royaume de Pont. Sous les Romains, elle fut faite ville libre, probablement par Pompée, et, par Trajan, capitale du Pontus Cappadocius. Hadrien y construisit un nouveau port, et la place acquit par là une importance commerciale de premier ordre. Elle fut prise par les Goths sous le règne de Valérien; mais elle fut reconquise, et était dans un état florissant au temps de Justinien, qui releva les fortifications. Au moyen âge elle fut pendant quelque temps le siège d'une fraction de l'empire grec appelée

empire de Trébizonde. Elle est aujourd'hui le second port de commerce de la mer Noire, et prend rang immédiatement après Odessa.

Trāsīmēnus Lacus (-i : *Lago di Perugia*), qu'on écrit quelquefois, mais incorrectement, THRASYMENUS, lac en Étrurie, entre Clusium et Perugia, mémorable par la victoire qu'y remporta Hannibal sur les Romains conduits par Flaminius, 217 av. J.-C.

Treba (-æ : *Trevi*), ville du Latium, près des sources de l'Anio, au N.-E. d'Anagnia.

Trebatius Testa (voy. *Testa*).

Trēbellius (-i) **Pollio** (-ōnis), un des six écrivains de l'Histoire Auguste, florissait sous Constantin.

Trēbia (-æ : *Trebbia*), la Trébie, petite rivière de la Gaule Cisalpine, qui se jette dans le Pô près de Plaisance. Elle est mémorable à cause de la victoire remportée par Hannibal sur les Romains en 218 av. J.-C.

Trēbōnius (-i), C., joua un rôle principal dans les derniers moments de la république. Il commença sa vie publique comme défenseur du parti de l'aristocratie, mais il changea de camp bientôt après, et pendant son tribunat (55) il proposa la *Lex Trebonia*, par laquelle Pompée obtint les deux Espagnes, Crassus la Syrie et César les Gaules et l'Illyricum pour une seconde période de cinq ans. En récompense de ce service il fut nommé un des lieutenants de César en Gaule. En 48, Trébonius fut préteur urbain, et vers la fin de 47 il succéda à Q. Cassius Longinus comme propréteur dans le gouvernement de l'Espagne ultérieure. César l'éleva au consulat en octobre 45, et lui promit la province d'Asie. En retour de tant d'honneurs et de faveurs, Trébonius fut un des premiers meneurs dans la conspiration qui avait pour but l'assassinat de César, et, après le meurtre de son protecteur (44), il passa comme consul dans la province d'Asie. L'année suivante (43), Dolabella surprit la ville de Smyrne où résidait Trébonius et le tua dans son lit.

Trēbūla (-æ), 1) (*Tregghia*), ville du Samnium située dans la partie S.-E. des montagnes de Cajazzo. — 2) MU-

TUSCA, ville des Sabins, de position incertaine. — 3) SUFFENA, ville également des Sabins et de position incertaine.

Trērus (-i : *Sacco*), rivière du Latium, tributaire du Liris.

Tres Tābernæ (-ārum), 1) station sur la Voie Appienne dans le Latium, entre Aricia et Forum Appii. Elle est mentionnée dans le récit du voyage de Saint-Paul à Rome. — 2) (*Borghetto*), station dans la Gaule Cisalpine, sur la route de Plaisance à Milan.

Trēvīri ou **Trēvēri** (-ōrum), puissant peuple de la Gaule Belgique; c'était un fidèle allié des Romains et sa cavalerie était la meilleure de toute la Gaule. La Moselle coulait à travers leur territoire, qui s'étendait vers l'O. depuis le Rhin jusqu'aux Remi. Leur ville principale fut érigée en colonie romaine par Auguste et nommée AUGUSTA TRIVIRORUM (Trèves). Elle était située sur la rive droite de la Moselle et devint sous le bas empire une des cités les plus florissantes au N. des Alpes. Elle était la capitale de la Gaule Belgique; et, après la division de l'empire romain par Dioclétien (292 apr. J.-C.) en quatre districts, elle devint la résidence du César qui avait le gouvernement de la Bretagne, de la Gaule et de l'Espagne. La ville moderne possède encore d'intéressants vestiges de la domination romaine.

Trīballi (-ōrum), puissant peuple de Thrace, branche des Gètes; il habitait le long du Danube, et fut défait par Alexandre le Grand en 335 av. J.-C.

Tribocci (-ōrum), peuple german, établi dans la Gaule Belgique, entre les Vosges et le Rhin, dans le voisinage de Strasbourg.

Trīcasses, Trīcasii ou **Trīcasīni** (-ōrum), peuplé de la Gaule Lyonnaise, à l'E. des Sénones; leur capitale était Augustobona, plus tard Tricassæ (*Troyes*).

Trīcastīni (-ōrum), peuple de la Gaule Narbonnaise, habitait une étroite bande de pays entre la Drôme et l'Isère. Leur capitale était Augusta Tricastinorum ou simplement Augusta (Aoste).

Tricca (-æ), plus tard **Tricāla** (*Trikkala*), ancienne ville de Thessalie

dans le district nommé Hestiaëotis, et située sur le Lethæus, au N. du Pénée. Homère nous la représente comme gouvernée par le fils d'Esculape; et elle possédait dans les derniers temps un célèbre temple de ce dieu.

Tricōrii (-*arum*), peuple ligurien de la Gaule Narbonnaise, branche des Sallyi, dans le voisinage de Marseille et d'Aquæ Sextiæ (Aix).

Tridentum (-*i* : *Trente*, en ital. *Trento*), ville capitale des TRIDENTINI et principale ville de la Rhétie, située sur le fleuve Athesis (l'Adige) et sur le passage des Alpes qui conduit à Vérone.

Trinacria (voy. *Sicilia*).

Trinōbantes (-*um*), un des plus puissants peuples de la Bretagne, qui habitait le moderne Essex.

Triōpas (-*æ*), fils de Poséidon (Neptune) et de Canacé, fille d'Æolus, ou d'Hélios (le Soleil) et de Rhodos, et père d'Iphimédie et d'Érysichthon. De là le nom de *Triopæus* donné à son fils Érysichthon, et celui de *Triopëis* donné à sa petite fille Mestra ou Metra.

Triōpium (-*i* : cap *Krio*), promontoire qui termine la péninsule de Cnide, formant la pointe S.-O. de la Carie et de l'Asie Mineure.

Triphylia (-*æ*), la partie S. de l'Élide, située entre l'Alphée et le Neda; elle tire, dit-on, son nom des trois différentes tribus qui formaient sa population. Sa capitale était PYLOS.

Tripōlis (-*is*), nom qui désigne proprement une confédération de trois villes, mais qui s'applique aussi à des villes isolées ayant avec d'autres des rapports de nature à justifier ce nom. 1) *Kash Yeniji*, ville sur le Méandre, à 12 milles à l'O. d'Hiéropolis, sur les confins de la Phrygie, de la Carie et de la Lydie, trois contrées à chacune desquelles elle est rapportée par différentes autorités. — 2) (*Tireboli*), forteresse sur la côte du Pont, sur une rivière du même nom (*Tireboli Su*), à 90 stades à l'E. du Promontorium Zephyrium (Cap *Zefreh*). — 3) (*Tripoli*, *Tarabulus*), sur la côte de Phénicie; c'étaient trois villes distinctes, à 1 stade (600 pieds) l'une de l'autre, ayant chacune son enceinte propre, mais réunies entre elles par

une constitution commune, ayant un seul lieu de réunion, et ne formant en réalité qu'une ville unique. C'étaient respectivement des colonies de Tyr, de Sidon et d'Aradus. C'est aujourd'hui une ville de quinze mille habitants et la capitale d'un pachalik de Syrie, le pachalik de Tripoli. — 4) district sur la côte N.



Tripolis en Phénicie.



Tripolis.

de l'Afrique, entre les deux Syrtes, comprenant trois villes : Sabrata (ou Abrotonum), OEa et Leptis Magna; on l'appelait aussi *Tripolitana Regio* (voy. *Syrtyca*).

Triptōlēmus (-*i*), fils de Céleus, roi d'Éleusis, et de Metanira ou Polymnia. D'autres le disent fils du roi d'Éleusis et de Cothonea ou d'Oceanus et de Gæa, ou de Trochilus et d'une femme d'Éleusis. Triptolème était le favori de Déméter (Cérès); il inventa la charrue, l'agriculture, et fut par conséquent le père de la civilisation qui en résulte. C'était le grand héros des mystères d'Éleusis. Suivant la légende commune, il reçut hospitalièrement Cérès à Éleusis, lorsqu'elle errait à la recherche de sa fille. La déesse, en retour de ce service, désira donner l'immortalité à son fils Démophon et le mit dans le feu pour qu'il y dépouillât les éléments de sa nature mortelle; mais Métanire, à ce spectacle, jeta des cris perçants, et l'enfant périt consumé par les flammes. Comme compensation à cette perte cruelle, la

déesse donna à Triptolème un char attelé de dragons ailés et des semences de blé. Monté sur ce char, Triptolème parcourut la terre, faisant connaître aux hommes les bienfaits de l'agriculture. A son retour dans l'Attique, Celeus tenta de le tuer, mais par ordre de Déméter il fut obligé de céder son territoire à Triptolème, qui y établit le culte de Déméter, et institua les Thesmophories. Triptolème est représenté dans les œuvres d'art comme un jeune héros, quelquefois coiffé du pétasus, sur un char trainé par des dragons, et tenant à la main un sceptre et des épis de blé.

Tritæa (-æ), 1) ville de Phocide, au N.-O. de Cléones, sur la rive gauche du Céphise, et sur les frontières de la Locride. — 2) une des douze villes d'Achaïe, à 120 stades à l'E. de Pharaë au près des frontières d'Arcadie.

Tritō (-ūs) ou **Tritōgēnīa** (-æ), surnom d'Athéna (Minerve), dérivé, selon quelques-uns, du lac Tritonis en Libye, selon d'autres, du torrent Triton près d'Alalcomènes en Béotie; et, suivant les grammairiens, de τριτώ qui, dans le dialecte des Athamaniens, signifierait tête.

Triton (-ōnis), fils de Poséidon (Neptune) et d'Amphitrite (ou Célæno); il habitait avec son père et sa mère un palais d'or au fond de la mer, ou, suivant Homère, à Ægæ. Des écrivains des derniers temps le représentent chevauchant sur la mer monté sur des chevaux marins ou sur d'autres monstres. Quelquefois il est fait mention de Tritons au pluriel. Leur forme est diversement décrite, bien qu'ils soient toujours conçus comme ayant la figure humaine dans la partie supérieure du

corps, et celle d'un poisson dans la partie inférieure. Le trait caractéristique des Tritons chez les poètes comme dans les œuvres d'art, c'est une trompette faite d'une conque dans laquelle ils soufflent au commandement de Poséidon (Neptune), pour apaiser les vagues agitées de la mer.

Tritōn (-ōnis) **Fluvius**, **Tritonis** (-is) ou **Tritōnītis Pālus**, rivière et lac sur la côte méditerranéenne de Libye, mentionnés dans plusieurs anciennes légendes grecques, notamment dans la mythologie d'Athéna (Minerve), qu'une tradition représentait comme née sur le lac Tritonis. Ce lac est sans doute le grand lac salé situé dans le sud de Tunis et appelé El-Sibkah. Quelques-uns des écrivains anciens donnent à la légende une localité toute différente, et identifient le Triton à la rivière communément appelée LATHON dans la Cyrénaïque.

Trivīcum (-i : *Trivico*), petite ville du Samnium, située au milieu des montagnes qui séparent le Latium de l'Apulie.

Trōās (-ādis : *Chan*), le territoire d'Ilium ou Troie, formant la partie N.-O. de la Mysie. Il était borné à l'O. par la mer Égée, à partir du cap Lectium au cap Sigeum, à l'entrée de l'Hellespont; au N.-O. par l'Hellespont, jusqu'à la rivière Rhodius, au-dessous d'Abydos; au N.-E. et à l'E. par les montagnes qui bordent la vallée du Rhodius, et au S. par la côte N. du golfe d'Adramytte, le long du pied S. de l'Ida; mais au N.-E. et à l'E. la limite s'étend quelquefois assez loin pour renfermer la totalité de la côte de l'Hellespont et d'une portion de la Propontide, et le pays jusqu'au fleuve Granicus, embrassant ainsi le district de Dardanie et un peu plus encore. La Troade est en grande partie montagneuse, coupée par le mont Ida et ses branches: la plus vaste plaine est celle où Troie était située. Les principales rivières étaient le SATNOIS au S., le RHODIUS au N., et le SCAMANDRE et le SIMOIS au centre. Ces deux dernières, si fameuses dans les légendes de la guerre de Troie, coulent de deux points dif-



Triton.

férents de la chaîne du mont Ida, et se réunissent dans la plaine de Troie, à travers laquelle leurs flots unis se dirigent au N.-O. et vont se jeter dans l'Hellespont, à l'E. du cap Sigée. L'emplacement précis de la ville de Troie, ou, suivant son véritable nom grec, d'Ilium, a donné lieu à beaucoup de discussions. L'opinion la plus probable paraît être celle qui place la ville originaire dans la partie supérieure de la plaine, sur une élévation modérée au pied du mont Ida, et sa citadelle (nommée *Pergäma*, Πέργαμα), sur une éminence plus élevée, séparée en grande partie de la ville par un ravin et presque entourée par le Scamandre. Cette ville paraît n'avoir jamais été restaurée depuis sa destruction par les Grecs. Les colons éoliens bâtirent une nouvelle ville sur l'emplacement de l'ancienne, à ce qu'ils crurent indubitablement, mais en réalité beaucoup plus bas dans la plaine, et cette ville est, si l'on en croit leur opinion, la TROJA ou ILIUM VETUS de la plupart des écrivains anciens. Après l'époque d'Alexandre, cette cité déclina, et on en construisit une nouvelle, encore plus bas dans la plaine, au-dessous du confluent du Scamandre et du Simoïs, et près de l'Hellespont; on l'appela ILIUM NOVUM. Voici brièvement ce que les légendes racontent de l'origine du royaume de Troie : — Teucer, le premier roi de la Troade, avait une fille, qui épousa Dardanus (voy. *Dardania*). Du nom de ce Teucer le peuple s'appela Teucris. Dardanus eut deux fils, Ilus et Erichthonius; et le second fut le père de Tros, à qui le pays dut le nom de TROAS et le peuple celui de TROES. Tros fut le père d'Ilus, qui fonda la ville, nommée de son nom ILIUM, et aussi, du nom de son père, TROJA. Le roi suivant fut LAOMEDON, et, après lui, Priam (voy. *Priamus*). Sous le règne de ce dernier Troie fut prise et détruite par les Grecs confédérés, après un siège de dix ans. Les chronologistes assignent différentes dates à la prise de Troie; le calcul le plus généralement admis la plaçait en l'an 1184 av. J.-C.

Trocmi ou **Trocii** (voy. *Gallia*).

Trōēs (voy. *Troas*).

Træzen (-ēnis : *Dhamala*), capitale de la TROEZENIA, district situé dans le S.-E. de l'Argolide, sur le golfe Saronique, et vis-à-vis de l'île d'Égine. La ville était située à quelque distance de la côte, sur laquelle elle possédait un port appelé POGON, en face de l'île de Calaurie. Træzène était une ville très-ancienne; elle s'appelait, dit-on, Posédonia dans l'origine, à cause du culte qu'y recevait Poséidon (Neptune). Elle dut son nom de Træzène à Træzen, un des fils de Pélops; et elle est célèbre dans la mythologie comme résidence de Pitthée, aïeul maternel de Thésée, et comme lieu de naissance de Thésée lui-même. Dans la période historique ce fut une place de quelque importance.

Trōgīliæ (-ārum), trois petites îles, situées devant le promontoire de Trogium.

Trōglōdýtæ (-ārum : c'est-à-dire habitants de cavernes), Troglodytes, nom appliqué par les géographes grecs à différents peuples non civilisés qui ne vivaient point dans des constructions, mais dans des cavernes, et spécialement aux habitants de la côte O. de la mer Rouge, le long du littoral de la haute Égypte et de l'Éthiopie. Il y avait aussi des Troglodytes en Mœsie, sur les bords du Danube.

Trogus Pompeius (voy. *Pompeius*).

Troilium (voy. *Trossulum*).

Trōilus (-i), fils de Priam et d'Hécube, ou, selon d'autres, d'Apollon. Il périt de la main d'Achille.

Trōja (-æ), nom de la ville de Troie ou Ilium, et aussi du pays lui-même, c'est-à-dire de la Troade. Voy. *Troas*.



Troie.

Trōphōnius (-ii), fils d'Érigonus, roi d'Orchomène et frère d'Agamède.

Lui et son frère bâtirent le temple de Delphes et le Trésor du roi Hyriée en Béotie (voy. *Agamedes*). Trophonius, après sa mort, fut honoré comme un demi-dieu et eut un oracle fameux près de Lébadée, en Béotie (voy. le *Dict. d'Antiquités* à l'article *Oraculum*).

Trōs (-ōis), fils d'Érichthonius et d'Astyoché, et petit-fils de Dardanus. Il épousa Callirrhœé, dont il eut Ilus, Asaracus et Ganymède. Il fut roi de Phrygie. Il a donné son nom à Troie et aux Troyens. Il donna son fils Ganymède à Zeus (Jupiter), pour un présent de chevaux (voy. *Ganymedes*).

Trossulum (-i : Trosso), ville d'Étrurie, à 9 milles de Volsinii; elle fut prise, dit-on, par quelques chevaliers romains, sans le secours d'aucun fantassin; d'où le nom de *Trossuli* donné aux chevaliers romains.

Truentum (-i), v. du Picenum, sur la rivière Truentus ou Truentinus (*Tronto*).

Trutulensis Portus, port sur la côte N.-E. de la Bretagne, près de l'estuaire Taus (Tay).

Tryphon (-ōnis), Diodotus, usurpateur du trône de Syrie sous le règne de Démétrius II Nicator. Après la mort d'Alexandre Balas en 146 av. J.-C., Tryphon produisit d'abord Antiochus, jeune fils de Balas, comme prétendant contre Démétrius; mais en 142 il assassina Antiochus et régna à sa place. Il fut défait et mis à mort par Antiochus Sidétès, frère de Démétrius, en 139, après un règne de 3 ans.



Tryphon.

Tübēro (-ōnis) Ælius. 1) Q., beau-fils de L. Æmilius Paulus, servit sous ce dernier dans la guerre contre Persée, roi de Macédoine. — 2) Q., fils du précédent, disciple de Panætius et surnommé le Stoïcien. Il était renommé par son talent et ses connaissances en jurisprudence. Il fut préteur en 123 et consul suffectus en 118. Il était opposé à Tib. Gracchus,

ainsi qu'à son frère Caius Gracchus, et prononça quelques discours contre ce dernier en 123. Tubéron est un des interlocuteurs dans le dialogue de Cicéron intitulé : *De republica*. — 3) L., ami intime de Cicéron. Dans la guerre civile, il se rangea du côté de Pompée, sous qui il servit en Grèce. Il fut plus tard gracié par César et rentra à Rome avec son fils Quintus. Il cultiva la littérature et la philosophie. — 4) Q., fils du précédent, obtint une haute réputation comme juriste, et il est souvent cité dans le Digeste.

Tucca (-æ) Plotius, ami d'Horace et de Virgile, à qui ce dernier légua, ainsi qu'à Varius, ses œuvres inachevées.

Tūder (-ēris : Todi), ancienne v. d'Ombrie, située sur une colline près du Tibre, et sur la route de Mevania à Rome.

Tullia (-æ), nom des deux filles de Servius Tullius, 6^e roi de Rome.

Tullia (-æ), souvent désignée par le diminutif TULLIOLA, fille de M. Cicéron et de Terentia, née probablement en 79 ou 78 av. J.-C. Elle fut fiancée en 67 à C. Calpurnius Piso Frugi, qu'elle épousa en 63, pendant le consulat de son père. Durant l'exil de Cicéron, Tullie perdit son premier mari. Elle se remaria en 56 à Furius Crassipes, jeune homme de haut rang, fort riche, mais elle ne vécut pas longtemps avec lui, bien qu'on ignore également la date et la cause de leur divorce. En 50 elle épousa son 3^e mari, P. Cornélius Dolabella, un parfait débauché. Ce mariage eut lieu pendant le séjour de Cicéron en Cilicie, et, comme on pouvait le présumer, il ne fut pas heureux. En 46, ils divorcèrent d'un commun accord. Au commencement de 45, Tullia accoucha d'un fils, qui était son second enfant de Dolabella. Dès qu'elle fut assez bien rétablie pour supporter les fatigues d'un voyage elle accompagna son père à Tusculum, où elle mourut en février.

Tullianum (-i), cachot doublement souterrain, ajouté par Servius Tullius à la prison Mamertine (*Carcer Mamertinus*). Il sert aujourd'hui de chapelle à une petite église bâtie en ce lieu et nommée S. Pietro in Carcere.

Tullius Cicero, voy. *Cicero*.

Tullius Servius (-i), 6^e roi de Rome. Ce qu'on raconte des premières années et de la mort de Tullius Servius est rempli de merveilleux et ne saurait être considéré comme digne d'entrer dans un récit vraiment historique. Sa mère Ocrisia était une des captives emmenées de Corniculum, et devint une des esclaves de Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien. Il naquit dans le palais, et, malgré son origine servile, fut élevé comme le fils du roi, attendu que Tanaquil, en vertu de sa faculté divinatoire, avait prévu la grandeur future de l'enfant; et Tarquin avait tant de confiance en lui qu'il lui donna sa fille en mariage et l'appela à exercer le gouvernement. Les fils d'Ancus Marcius, craignant qu'il ne les frustrât du trône qu'ils réclamaient comme leur héritage légitime, firent assassiner Tarquin (voy. *Tarquinius*). Mais Tanaquil, au moyen d'un stratagème, sut conserver le pouvoir royal à Servius. Trois événements importants sont assignés à son règne par la tradition universelle. Premièrement il donna une nouvelle constitution à Rome. Les deux principaux objets de cette constitution étaient d'assurer au peuple l'indépendance politique, et d'assigner à la propriété l'influence qui, dans l'État, avait appartenu jusque-là à la naissance exclusivement. Secondement il étendit le *Pomœrium*, ou consacra les limites de la cité, qu'il compléta en y incorporant les collines du Quirinal, du Viminal et de l'Esquilin (voy. *Roma*.) Troisièmement, il contracta avec les Latins une importante alliance, aux termes de laquelle Rome et les villes du Latium devinrent membres d'une grande ligue. Par sa nouvelle constitution Servius encourut l'hostilité des patriciens, qui conspirèrent avec L. Tarquin pour le priver de la vie et du trône. Suivant la légende, Tullia, une des filles de Servius, femme ambitieuse, qui avait préparé les voies pour son mariage avec L. Tarquin par le meurtre de son premier mari, Aruns, et de sa sœur, la première femme de Tarquin, fut un des premiers moteurs de la conspiration. A son instigation Tarquin entra au Forum revêtu des habits royaux, s'assit sur le siège du roi dans le palais du sénat, et ordonna aux sénateurs de lui obéir comme à leur roi. A la pre-

mière nouvelle de ce mouvement, Servius arriva en hâte au sénat, et, debout sur le seuil, enjoignit à Tarquin de descendre du trône. Tarquin s'élança de sa place, saisit le vieillard et le précipita du haut des degrés. Couvert de sang, le roi s'enfuit vers sa demeure, mais, avant qu'il y arrivât, il fut pris et tué par les serviteurs de Tarquin. Tullia courut au sénat et salua son époux du titre de roi; mais ses transports de joie lui firent horreur à lui-même. Il la pria de rentrer chez elle, et, comme elle s'en retournait, le conducteur arrêta le char et lui montra le corps de son père étendu tout sanglant en travers du chemin. Elle lui ordonna de passer dessus: le sang de son père jaillit sur le char et sur ses vêtements; et, depuis ce jour, la voie porta le nom de *Vicus Sceleratus*, ou Voie du crime. Servius avait régné 44 ans. Sa mémoire fut longtemps chère aux plébéiens.

Tullus Tiro (voy. *Tiro*).

Tullus Hostilius (-i); 3^e roi de Rome. Il était, dit-on, petit-fils d'Hostus Hostilius, qui périt dans une bataille contre les Sabins sous le règne de Romulus. Voici la légende qui le concerne: Tullus Hostilius s'écarta de la voie pacifique tracée par Numa et aspira à la renommée guerrière de Romulus. Il força Albe à reconnaître la suprématie de Rome dans la guerre où les trois frères romains, les Horaces, combattirent avec les trois frères albains, les Curiaces, près de la Fossa Cluilia. Il fit ensuite la guerre à Fidènes et à Véies, et, serré de près par ses deux ennemis réunis, il voua des temples à la *Paleur* et à la *Peur* (*Pallor*, *Pavor*), et, après avoir remporté la victoire, il fit écarteler avec des chars Mettius Fuffetius, roi ou dictateur d'Albe, pour avoir voulu livrer Rome; puis il détruisit Albe de fond en comble, ne respectant que les temples des dieux, et transporta les habitants à Rome, où il leur assigna pour demeure la colline du Cælius. Il tourna ensuite ses armes contre les Sabins, et, se voyant de nouveau menacé d'une défaite dans un bois nommé le Bois Scélérat, il voua une fête annuelle à Saturne et à Ops et doubla le nombre des Saliens ou prêtres de Mamers; et, quand, par leur assistance, il eut vaincu les Sabins,

il accomplit son vœu, et institua les fêtes nommées *Saturnalia* et *Opalia*. Dans sa vieillesse, Tullus se sentit las de guerroyer, et quand une peste vint le frapper, lui et son peuple, qu'une pluie de pierres brûlantes tomba du ciel sur le mont Alba, et qu'une voix comme celle des dieux albains, partie du temple solitaire de Jupiter, se fit entendre à son sommet, il se rappela les jours paisibles et heureux de Numa, et songea à gagner la faveur des dieux, comme l'avait fait Numa, par la prière et la divination. Mais les dieux ne se soucièrent ni de ses prières ni de ses enchantements, et, quand il voulut invoquer Jupiter Elicius, Jupiter courroucé consuma par le feu et Tullus et toute sa maison. Peut-être n'y a-t-il qu'un seul fait historique contenu dans la légende de Tullus, la ruine d'Albe.

Tūnes ou **Tūnis** (-is : *Tunis*), v. forte du N. de l'Afrique, située au fond du golfe de Carthage, à 10 milles au S.-O. de Carthage, à l'embouchure de la petite rivière Catada.

Tungri (-ōrum), peuple german qui passa le Rhin et s'établit en Gaule dans le pays occupé auparavant par les Aduatici et les Eburones. Leur capitale s'appelait TUNGRI ou ADUACA TUNGROURUM (Tongern).

Turdētāni (-ōrum), le peuple le plus considérable de l'Hispania Bætica ; il habitait dans le S. de la province, sur les deux rives du Bætis, jusqu'à la Lusitanie.

Turdūli (-ōrum), peuple de l'Hispania Bætica, établi à l'E. et au S. des Turdetani, avec qui ils avaient d'étroits rapports.

Tūria (-æ) ou **Tūrium** (-i : *Guadalquivir*), fleuve sur la côte E. de l'Espagne, se jette dans la mer à Valence ; il est mémorable par la bataille livrée sur ses bords entre Pompée et Sertorius.

Turnus (-i), 1) fils de Daunus et de Venilia, et roi des Rutules, à l'époque de l'arrivée d'Énée en Italie. C'était un frère de Juturne, et un parent d'Amata, femme du roi Latinus. Il combattit contre Énée, parce que Latinus avait donné à Énée sa fille Lavinie, qui avait été auparavant promise à Turnus. Il est représenté dans l'Énéide comme un vaillant guerrier ; mais à la fin il tomba sous les coups

d'Énée. — 2) Poète satirique romain, né à Aurunca, vécut sous Vespasien et Domitien.

Turnus Herdonius, voy. *Herdonius*.

Tūrōnes (-um), **Turonī** ou **Tūrōnii** (-ōrum), peuple dans l'intérieur de la Gallia Lugdunensis, entre les Auleri, les Andes et les Pictones. Leur capitale était CÆSARODUNUM, plus tard TURONI (Tours), sur le Liger (la Loire).

Turris Hannibalis (-is *Bourj-Salek-tah*, Ru.) château sur la côte de la Byzacène, entre Thapsus et Acholla ; il appartenait à Hannibal, qui s'y embarqua, lorsqu'il alla chercher un asile auprès d'Antiochus le Grand.

Turris Strātōnis (voy. *Cæsarea*, n° 3).

Tusci, **Tuscia** (voy. *Etruria*).

Tuscūlum (-i : *Frascati*, Ru.) ancienne v. du Latium, située à 10 milles au S.-E. de Rome, sur un des sommets élevés des montagnes qui, du nom de la ville, s'appelaient TUSCULANI MONTES. Elle avait été fondée, selon la tradition, par Télégonus, fils d'Ulysse ; c'était, en tout cas, une des plus importantes villes latines. Caton le Censeur y était né. Sa proximité de Rome, sa salubrité et la beauté du site en faisaient la résidence favorite des nobles Romains durant l'été. Cicéron, entre autres, y avait sa villa de prédilection, qu'il mentionne fréquemment sous le nom de TUSCULANUM.

Tūtīcānus (-i), poète romain, ami d'Ovide.

Tŷāna (-ōrum, *Kis Hisar*, Ru.), v. de l'Asie Mineure, située dans le S. de la Cappadoce au pied N. du mont Taurus. Tyane était le lieu de naissance d'Apolonius, le prétendu faiseur de miracles. Le district S. de la Cappadoce, où cette ville était située, s'appelait TYANITIS.

Tŷchē, 1) voy. *Fortuna* ; — 2) voy. *Syracusæ*.

Tŷdeus (-ēos, -ēī ou eī), Tydée, fils d'Énée, roi de Calydon, et de Peribœa. Il fut obligé de quitter Calydon, à cause d'un meurtre qu'il avait commis, mais qui est diversement raconté par les différents auteurs. Il se réfugia à Argos auprès d'Adraste, qui le purifia de ce meurtre et lui donna sa fille Déiopylé en mariage. Il en

eut un fils, Diomède, appelé souvent TYDIDES. Il accompagna Adraste dans l'expédition contre Thèbes, et il y fut blessé par Mélanippe, lequel néanmoins périt de sa main. Lorsque Tydée gisait blessé sur le sol, Athéna (Minerve) lui apparut avec un remède qu'elle avait reçu de Zeus (Jupiter) et qui devait le rendre immortel. Mais la bienveillance de la déesse fut paralysée par un stratagème d'Amphiaraus, qui détestait Tydée; il coupa la tête de Mélanippe et la présenta à Tydée, qui l'ouvrit et mangea la cervelle ou dévora une portion de chair. Athéna, voyant cela, frémit d'horreur, et abandonna Tydée à son destin. Il mourut et fut enseveli par Macon.

Tymphæi (-ōrum), peuple d'Épire, sur les frontières de Thessalie, ainsi nommé du mont TYMPHÆ. Leur pays s'appelait TYMPHÆA.

Tymphrestus (-i: Elladha), montagne de Thessalie, dans le pays des Dryopes; le Sperchius y avait sa source.

Tyndāreus (-ēi) et non **Tyndārus**, fils de Périérés et de Gorgophoné, ou, selon d'autres, fils d'Œbalus, et de la nymphe Batta, ou de Gorgophoné. Tyndare et son frère Icarius furent chassés par leur beau-frère Hippocoon et ses fils. Tyndare se réfugia auprès de Thestius en Étolie, et lui prêta son concours dans les guerres contre ses voisins. En Étolie Tyndarée épousa Léda, la fille de Thestius, et fut plus tard rétabli à Sparte par Hercule. De Léda Tyndare eut Timandra, Clytemnestre et Philopœ. Une nuit Léda eut commerce avec Jupiter et avec Tyndare. De là une quadruple naissance: celle de Pollux et d'Hélène, due à Jupiter; celle de Castor et de Clytemnestre, due à Tyndare. Le nom patronymique de TYNDARIDÆ est souvent donné à Castor et Pollux, et celui de TYNDARIS à Hélène et à Clytemnestre. Lorsque Castor et Pollux eurent été reçus parmi les immortels, Tyndare invita Ménélas à venir à Sparte, et lui céda son royaume.

Tyndāris (-idis) ou **Tyndārīum (-ii: Tindare)**, v. sur la côte N. de la Sicile, un peu à l'O. de Messine, fondée par Denys l'Ancien, en 396 av. J.-C.

Týphon (-ōnis) ou **Typhōeus (-ōēōs, -ōēī-ou ōēī)**, Typhée, monstre du

monde primitif, que l'on représente quelquefois comme un ouragan destructeur, et quelquefois comme un géant vomissant des flammes, c.-à-d. comme la personification des tempêtes ou des phénomènes volcaniques. Suivant Homère, il était caché sous terre dans le pays des Arimes, sans cesse foudroyé par Zeus (Jupiter). Dans Hésiode, Typhaon et Typhoeus sont deux êtres distincts. Typhaon est représenté comme fils de Typhoeus, et comme un ouragan de feu, qui eut d'Echidna le chien Orthus, Cerbère, l'hydre de Lerne, la Chimère et le Sphinx. Typhoeus, de son côté, est appelé le plus jeune fils de Tartarus et de Gæa, ou de Héra (Junon) seule, parce qu'elle avait été indignée de ce que Jupiter eût donné seul le jour à Minerve. Il est représenté comme un monstre à 100 têtes, avec des yeux terribles et des voix épouvantables; il avait la prétention de commander aux dieux et aux hommes; mais, après une effroyable lutte, Jupiter le foudroya. Il engendra les Vents; de là on l'appelle aussi père des Harpyies; mais les vents bienfaisants, tels que Notus, Borée, Argestès et Zéphyre, n'étaient pas ses fils. Il fut enseveli dans le Tartare, sous le mont Etna, où se trouvent les forges d'Héphaestus (Vulcain); d'où l'épithète *Typhois* donnée par les poètes à l'Etna.

Týrannion (-ōnis), 1) grammairien grec, né à Amisus dans le Pont, fut fait prisonnier par Lucullus et conduit à Rome, en 72 av. J.-C. Lucullus le donna à Muréna, qui l'affranchit. A Rome Tyrannion s'occupa d'enseignement. Il fut aussi employé à mettre en ordre la bibliothèque d'Apellicon, que Sylla transporta à Rome, et qui contenait les œuvres d'Aristote. Cicéron parle dans les termes les plus flatteurs de son savoir et de son habileté. — 2) né en Phénicie, fils d'Artémidore, et disciple du précédent.

Týras (-æ: Dniester), appelé plus tard DANASTRIS, fl. de la Sarmatie d'Europe; il forme dans la partie inférieure de son cours la limite entre la Dacie et la Sarmatie, et se jette dans le Pont-Euxin, au N. du Danube.

Tyriæum (-i: Ilghun), v. de Lycanie, à 20 parasanges à l'O. d'Iconium.

Týro (-ūs), fille de Salmonée et d'Alcidicé. Elle était femme de Créthée, et aimée du dieu fluvial Enipeus en Thessalie, sous la forme duquel Poséidon (Neptune) lui apparut, et eut d'elle Pélias et Nélée. Créthée la rendit mère d'Æson, de Phérès et d'Amythaon.

Tyrrhēni, **Tyrrhenia** (voy. *Etruria*).

Tyrrhēnum mare (voy. *Etruria*).

Tyrrhēnus (i), fils du roi lydien Atys et de Callithea, et frère de Lydus. Il passe pour avoir conduit une colonie pélasgique de Lydie en Italie, dans le pays des Ombriens et avoir donné son nom aux colons. D'autres appellent Tyrrhēnus fils d'Hercule et d'Omphale, ou de Télèphe et d'Hiéra, et frère de Tarchon. Le nom de Tarchon paraît n'être qu'une autre forme de Tyrrhēnus.

Tyrrheus (-ei) père du roi Latinus.

Tyrtæus (-i), Tyrtée, fils d'Archembrotus, d'Aphidnæ en Attique. Suivant la plus ancienne tradition, les Spartiates, durant la 2^e guerre du Péloponnèse, recurent d'un oracle l'ordre de prendre leur chef parmi les Athéniens, s'ils voulaient triompher de leurs ennemis. Ils choisirent Tyrtée. Les écrivains postérieurs embellissent cette histoire, et représentent Tyrtée comme un maître d'école boiteux, de basse extraction et de très-faible réputation, envoyé aux Lacédémoniens sur leur demande, comme le plus mauvais chef qu'ils pussent choisir, n'ayant nulle envie d'aider les Lacédémoniens à étendre leur domination dans le Péloponnèse, et ne se doutant guère que la poésie de Tyrtée accomplirait cette victoire à laquelle sa constitution physique semblait lui défendre d'aspirer. Les poèmes de Tyrtée exercèrent une influence considérable sur les Spartiates; ils calmèrent leurs dissensions intérieures, et, sur le champ de bataille, dans leur lutte avec les Messéniens, ils enflammèrent leur courage. Il paraît avoir fleuri jusqu'en 668 av. J.-C., dernière année de la 2^e guerre de Messénie.

Týrus (i : en araméen : *Tura*; Anc. Test. : TSOR, *Sur*, Ru.), Tyr, une des plus vastes et des plus fameuses cités de l'ancien monde; elle était située sur la côte de Phénicie, à 20 milles au S. de

Sidon. C'était une colonie des Sidoniens; c'est pourquoi, dans l'Écriture sainte, elle est appelée « la fille de Sidon. » Du temps de Salomon nous trouvons son roi, Hiram, qui était aussi roi de Sidon, en étroite alliance avec le monarque hébreu. Le roi assyrien Shalmanésér assiégea Tyr pendant cinq ans, mais sans succès. Elle fut de nouveau assiégée pendant treize ans par Nébuchadnezzar. A l'époque où les Grecs commencèrent à avoir des relations importantes avec Tyr, l'ancien emplacement fut abandonné, et une cité nouvelle fut construite sur une petite île à un demi-mille du rivage. En 322 av. J.-C., les Tyriens refusèrent d'ouvrir leurs portes à Alexandre, qui mit le siège devant leur ville pendant sept mois, et réunit l'île sur laquelle elle était bâtie au continent au moyen d'un môle construit principalement avec les ruines de la vieille cité. Ce môle a toujours formé depuis une communication permanente entre l'île et le continent. Après avoir été saccagée par Alexandre, Tyr ne recouvra jamais sa première importance, et son commerce fut en grande partie transporté à Alexandrie. C'était toutefois une place de grande importance dans l'histoire du moyen âge, particulièrement comme un des derniers points occupés par le christianisme sur la côte de Syrie.



Tyr.

U.

Ubii (-ōrum), peuple german, qui habitait dans l'origine sur la rive droite du Rhin, mais qui, sur sa demande, fut transporté par Agrippa, en 37 av. J.-C., sur l'autre rive du fleuve, parce qu'ils désiraient se soustraire aux hostilités des Suèves. Ils prirent le nom d'Agrippenses, d'après celui de leur ville COLONIA AGRIPPINA.

Ūcālĕgon (-ontis), un des anciens de Troie, dont la maison fut brûlée dans l'incendie de cette ville.

Ūfens (-entis: Uffente), rivière du Latium, qui coule de Setia et se jette dans l'Amanus.

Uffugum (-i), v. du Bruttium, entre Scyllacium et Rhegium.

Ulia (-æ: Montemayor), municipe romain dans l'Hispania Bætica, situé sur une colline et sur la route de Gades (*Cádiz*) à Corduba (Cordoue).



Ulia en Espagne.

Ulpianus (-i) Dōmītius, célèbre jurisconsulte romain, originaire de Tyr. Sous Alexandre Sévère, il devint le premier conseiller de l'empereur, et occupa l'office de *Scriniarum magister*, de *Præfectus annonæ*, et de *Præfectus Prætorio*. Il périt sous le règne de ce prince par la main des soldats, qui se frayèrent par la force un chemin dans le palais et le tuèrent sous les yeux de l'empereur et de sa mère, en 228 apr. J.-C. Les vastes connaissances légales, le bon sens et l'habileté d'Ulpian le placent parmi les premiers juristes de Rome.

Uitor (-ōris), « le Vengeur ». Surnom de Mars, à qui Auguste éleva un temple à Rome dans le Forum, après s'être vengé des assassins de son grand oncle Jules César.

Ūlūbræ (-ārum), petite v. du Latium, de position incertaine, mais dans le voisinage des Marais Pontins.

Ūlysses, Ūlyxes ou Ūlixes (-is ou -ēī, -ēī), appelé **Odyseus** par les Grecs. Ulysse, un des principaux héros grecs dans la guerre de Troie, était fils de Laërte et d'Anticlée, ou, suivant une tradition plus récente, de Sisyphe et d'Anticlée; et il avait épousé Pénélope, fille d'Icarius, de qui il eut Télémaque. Au siège de Troie il se distingua par sa valeur, sa prudence et son éloquence, et,

après la mort d'Achille, il disputa les armes de ce héros à Ajax, fils de Télémon, sur qui il l'emporta. Ce fut lui, dit-on, qui imagina le stratagème du cheval de bois et fut un des guerriers qui se cachèrent dans ses flancs. Il passe aussi pour avoir pris part à l'enlèvement du Palladium. Mais la partie la plus fameuse de son histoire consiste dans ses aventures après la destruction de Troie; elles forment le sujet de l'*Odyssée* d'Homère. Après avoir visité les Cicones et les Lotophages, il fit voile pour la côte occidentale de la Sicile, où, avec douze compagnons, il pénétra dans la caverne du cyclope Polyphème. Le géant dévora six de ses compagnons et enferma les six autres avec Ulysse lui-même dans son antre. Mais Ulysse parvint à enivrer le monstre, et, après lui avoir crevé avec une poutre aiguisée et durcie au feu par un bout, le seul œil qu'il possédât, il réussit à s'échapper avec ses camarades, en se cachant sous les brebis que le géant faisait sortir de son antre. Ulysse arriva ensuite à l'île habitée par Éole; et ce dieu, lorsqu'Ulysse partit, lui donna une outre dans laquelle étaient enfermés les vents qui pouvaient lui être contraires, ne laissant souffler sur les vaisseaux que le vent d'ouest qui devait le conduire chez lui. Mais ses compagnons ayant eu l'imprudence d'ouvrir l'outre, les vents s'échappèrent et Ulysse fut ramené à l'île d'Éole, qui, indigné, lui refusa toute assistance. Après une visite à Télépylos, la ville de Lamus, sa destinée le conduisit à *Ææa*, île habitée par la magicienne Circé. Ulysse envoya une partie de son monde pour explorer l'île, mais Circé les métamorphosa en pourceaux. Seul, Eurylochus s'échappa et porta la triste nouvelle à Ulysse, qui, au moment où il se hâtait de porter secours à ses amis, reçut d'Hermès (Mercure) des instructions pour résister au pouvoir magique de Circé. Il réussit à délivrer ses compagnons, qui reprirent la forme humaine et furent traités avec la plus aimable hospitalité par l'enchanteresse. Sur son conseil, il traversa sur ses vaisseaux le fleuve Océanus, et, après avoir débarqué dans le pays des Cimmériens, il entra dans l'Hadès (l'Enfer), et consulta Tirésias sur la

marche à suivre pour retourner dans son île natale. Ulysse alors retournait avec



Ulysse et Tirésias.
(Winckelmann, Mon. Méd. n° 157.)

ses compagnons à *Ææa*, quand *Circé* leur envoya un vent qui les poussa sur l'île des *Sirènes*. Ulysse, pour échapper à leurs chants ravissants, mais dangereux, boucha les oreilles de ses compagnons avec de la cire et s'attacha lui-même au mât de son vaisseau, jusqu'à ce qu'il fût hors de la portée de leurs voix. Comme



Ulysse et les Sirènes.
(Tiré d'un vase du Mus. Brit.)

il naviguait entre *Scylla* et *Charybde*, le premier de ces monstres entraîna et dévora six de ses compagnons. Il alla ensuite débarquer à *Thrinacia*, où ses compagnons, contrairement aux recommandations de *Tirésias*, tuèrent quelques-uns des bœufs d'*Hélios*; en punition de cette désobéissance, lorsqu'ils se furent rembarqués, *Zeus* détruisit leurs vaisseaux par la foudre et tous périrent à l'exception d'*Ulysse*, qui se sauva au moyen du mât et des planches, et, après

dix jours, aborda dans l'île d'*Ogygie*, habitée par la nymphe *Calypso*. Elle le reçut avec bonté, et lui proposa de l'épouser, lui promettant l'immortalité et une jeunesse éternelle. Mais *Ulysse*, qui avait passé huit ans avec *Calypso*, soupirait après son foyer; et, par l'intercession d'*Athéna* (*Minerve*), *Hermès* (*Mercure*) porta à *Calypso* l'ordre de congédier *Ulysse*. La nymphe obéit, et lui apprit à construire un radeau sur lequel il quitta l'île. En dix-huit jours il était arrivé en vue de *Scheria*, l'île des *Phéaciens*, quand *Poseidon* (*Neptune*) suscita une tempête qui brisa son radeau. Mais avec l'assistance de *Leucothéa* et d'*Athéna* il put nager jusqu'au rivage. Le héros épuisé dormit sur la rive jusqu'à ce qu'il fut réveillé par des voix de jeunes filles. Il trouva *Nausicaa*, la fille du roi *Alcinoüs*, qui le conduisit au palais de son père. Là le chanteur *Démodocus* chanta la chute de *Troie*; *Ulysse* fut ému jusqu'aux larmes; interrogé sur la cause de son émotion, il raconta toute son histoire. Un navire fut équipé pour le ramener à *Ithaque*, après une absence de vingt ans. Pendant cette absence son père *Laërte*, accablé de chagrin et de vieillesse, s'était retiré à la campagne; sa mère *Anticlée* était morte de douleur; son fils *Télémaque* était devenu homme, et sa femme *Pénélope* avait rejeté toutes les offres qui lui avaient été faites par les importuns prétendants des îles voisines. Afin qu'à son retour il ne pût être reconnu, *Athéna* métamorphosa *Ulysse* en un mendiant invisible. Il fut reçu avec bonté par *Eumée*, le porcher, fidèle serviteur de la maison; et, pendant qu'il était avec *Eumée*, *Télémaque* revint de *Sparte* et de *Pylos*, où il s'était rendu pour chercher des renseignements sur son père. *Ulysse* se fit reconnaître et un plan de vengeance fut concerté. *Pénélope*, après une vive résistance, avait été forcée de promettre sa main à celui des prétendants qui aurait vaincu les autres en tirant avec l'arc d'*Ulysse*. Comme aucun des prétendants n'était capable de le tendre, *Ulysse* s'en saisit, et, dirigeant ses traits contre les prétendants, les tua tous. *Ulysse* alors se révéla à *Pénélope* et alla voir son vieux père. Cependant la mort des prétendants se répandit, et

leurs parents prirent les armes contre Ulysse; mais Athéna, sous les traits de Mentor, amena la réconciliation entre le peuple et le roi.

Umbria (-æ), appelée par les Grecs **Ombrica**, district d'Italie, borné au N. par la Gaule Cisalpine, dont il était séparé par le Rubicon; à l'E. par la mer Adriatique; au S. par les rivières *Æsis* et *Nar*; et à l'O. par le Tibre. Ses habitants, **UMBRI** (sing. *Umbri*), appelés par les Grecs **OMBRICI**, étaient un des plus anciens et des plus puissants peuples de l'Italie centrale, et ils s'étendaient dans l'origine à travers la péninsule depuis l'Adriatique jusqu'à la mer Tyrrhénienne. Ils occupaient ainsi le pays nommé dans la suite Étrurie; et l'histoire nous dit formellement que *Crotone*, *Pérouse*, *Clusium* et autres villes étrusques furent construites par les Ombriens. Ils furent plus tard dépouillés de leurs possessions à l'O. du Tibre par les Étrusques, et leurs territoires furent encore diminués par les *Sénonés*, peuple gaulois, qui s'empara de tout le pays situé sur la côte, depuis *Ariminum* jusqu'à l'*Æsis*. Les Ombriens furent soumis par les Romains en 307 av. J.-C.; et, après la défaite des *Sénonés* par les Romains en 283, ils reprirent possession du pays situé le long de l'Adriatique. Les villes principales de l'Ombrie étaient **ARIMINUM**, **FANUM FORTUNÆ**, **MEVANIA**, **TUDER**, **NARMIA** et **SPOLETIUM**.

Umbro (-ōnis : *Ombrone*), une des plus grandes rivières d'Étrurie; elle se jette dans la mer Tyrrhénienne près d'une ville de même nom.

Unelli (-ōrum), peuple sur la côte N. de la Gaule, sur un promontoire opposé à la Bretagne; il appartenait aux *Armorici*, et occupait le Cotentin moderne.

Ūpis, 1) surnom d'Artémis (*Diane*), comme déesse présidant aux accouchements. — 2) nom d'un être fabuleux qui passe pour avoir nourri Artémis, et qui est mentionné par Virgile comme une des nymphes de sa suite. *Ūpis*, au masculin, est mentionné par Cicéron comme père d'Artémis.

Ur, voy. *Edessa*.

Ūrānia (-æ), 1) une des Muses, fille

de Zeus (*Jupiter*) et de *Mnémosyne*. Elle passe pour avoir eu d'Apollon le chanteur *Linus*, et pour la mère d'*Hyménée*. Elle passait, comme son nom l'indique, pour la muse de l'astronomie et on la représentait avec un globe céleste qu'elle montre avec une petite baguette. — 2) fille d'*Océanus* et de *Téthys*, qu'on trouve aussi mentionnée comme nymphe de la suite de *Proserphoné* (*Proserpine*). — 3) surnom d'*Aphrodité* (*Vénus*), proprement « la Céleste » pour la distinguer de l'*Aphrodité Pandémós* (ou *Vénus banale*). Platon la représente comme fille d'*Uranus*, engendrée sans mère. On n'employait pas le vin dans les libations qu'on lui offrait.

Ūrānus (-i), *Uranus* ou le Ciel, appelé quelquefois fils, quelquefois époux de *Gæa* (la Terre). De *Gæa* *Uranus* eut *Océanus*, *Cæus*, *Crius*, *Hypérion*, *Iapétus*, *Thia*, *Rhèa*, *Thémis*, *Mnémosyne*, *Phœbé*, *Téthys*, *Cronos*; les Cyclopes (*Brontès*, *Stéropès*, *Argès*); les Hécatonchires (*Cottus*, *Briarée* et *Gyès*). Suivant Cicéron, *Uranus* fut aussi le père de *Mercure*, qu'il eut de *Dia*, et de *Vénus*, qu'il eut de *Héméra* (le Jour). *Uranus* détestait ses enfants, et, dès qu'ils étaient nés, il les confinait dans le Tartare. Aussi, à l'instigation de *Gæa*, fut-il mutilé et détroné par *Cronos*. Des gouttes de son sang naquirent les géants, les nymphes *Mélie*s, et, selon quelques-uns, *Silène*, et de l'écume accumulée autour de ses membres dans la mer sortit *Aphrodité*.

Ūrbīnum (-i), 1) **HORTENSE** (*Urbino*), v. d'Ombrie et municipale. — 2) **METAURENSE** (*Urbania*), v. d'Ombrie sur le Métaure et non loin de sa source.

Ūria (-æ : *Oria*), appelée **Hyria** par Hérodote, v. de Calabre, sur la route de *Brindes* à *Tarente*, était l'ancienne capitale de l'*Iapygie*; elle fut fondée, dit-on, par les Crétois sous le règne de *Minos*.

Ūriūm (-i), petite v. d'Apulie, d'où tirait son nom le sinus *Urius*, golfe situé sur le côté N. du mont *Garganus*, vis-à-vis des îles de *Diomède*.

Ūsipētes (-um) ou **Usipit** (-ōrum), peuple germain qui, du temps de César, s'établit sur la Lippe. Dans les derniers temps il perdit son nom et fut compris dans la dénomination générale d'*Alemanni*.

Ustīca (-æ), vallée près de la villa sabine d'Horace.

Ūtica (-æ: *Rou-Shater*; Ru.), Utique, la plus grande ville de l'ancienne Afrique, après Carthage, était une colonie phénicienne, plus ancienne que Carthage et plutôt son alliée que sa sujette. Elle était située sur le rivage de la partie N. du golfe de Carthage, un peu à l'O. de l'embouchure du Bagradas, et à vingt-sept milles romains au N.-O. de Carthage. Dans la troisième guerre punique, *Utique* prit parti pour les Romains contre Carthage et reçut pour récompense la plus grande partie du territoire carthaginois. Elle devint plus tard à jamais célèbre comme théâtre de la dernière résistance faite par le parti de Pompée contre César, et par le suicide malentendu, mais glorieux, de Caton le Jeune. Voy. *Cato*.

Uxellodūnum (-i), v. des Cadurci dans la Gaule Aquitaine, probabl. Capdenac sur le Lot.

Uxentum (-i: *Ugento*), v. de Calabre, au N.-O. du promontoire Iapygien.



Uxentum.

Uxīi (-ōrum), peuple belliqueux et pillard, qui avait ses places fortes dans le mont Parachoatras, sur la frontière N. de la Perse, dans le district nommé Uxia, mais qui occupait aussi une étendue considérable de territoire en Médie.

V.

Vacca, **Vaga** ou **Vaba** (*Beja*), v. de la Zeugitane, dans l'Afrique septentrionale, à une bonne journée au S. d'Utique. Elle fut détruite par Métellus dans la guerre de Jugurtha, mais restaurée et colonisée par les Romains. Justinien la nomma Théodorias en l'honneur de sa femme Théodora.

Vaccæi (-ōrum), peuple dans l'intérieur de l'Hispania Tarraconensis, occupait l'emplacement où s'élèvent les villes

modernes de Toro, Palencia, Burgos et Valladolid. Leurs principales v. étaient PALANTIA et INTERCATIA.

Vādīmōnis lācus (*Lago di Basano*), petit lac d'Étrurie, de forme circulaire, dont les eaux étaient sulfureuses, et célèbre par ses îles flottantes. Il est fameux dans l'histoire par la défaite des Étrusques dans deux grandes batailles, d'abord par le dictateur Papirius Cursor en 309 av. J. C.; puis, en 283, où les forces réunies des Étrusques et des Gaulois furent mises en déroute par le consul Cornélius Dolabella.

Vāgienni (-ōrum), petit peuple de Ligurie, dont la capitale était Augusta Vagiennorum.

Vahalis, voy. *Rhenus*.

Vālenis (-entis), empereur d'Orient (apr. J.-C. 364-378), était né en 328. Il fut défait par les Goths, près



Valens.

d'Andrinople, le 9 août 378, et ne reparut plus depuis cette bataille.

Vālentia (-æ), 1) (*Valencia*), capitale des Edetani, sur la rivière Turia, à



Valence en Espagne.

3 milles de la côte et sur la route de Carthago Nova à Castulo. — 2) (Valence), v. de la Gaule Narbonnaise, sur le Rhône, et colonie romaine. — 3) v. de Sardaigne dont on ignore la position exacte. — 4) ou VALENTIUM, v. d'Apulie, à 10 milles de Brindes. — 5) province dans le N. de la Bretagne, au-delà du mur romain. Elle n'exista que peu de temps. (Voy. BRITANNIA.)

Vālentiniānus (-i), 1) empereur romain (de 364 à 375 apr. J.-C.), fils de

Gratien, était né en 321, à Cibalis en Panonie. Il mourut subitement à Bre-



Valentinien I.

getio, en donnant audience aux députés des Quades, le 17 nov. 375. — II) empereur romain (de 375 à 392), fils cadet du précédent, fut proclamé Auguste par l'armée après la mort de son père, bien qu'il ne fût âgé que de quatre ou cinq



Valentinien II.

ans. En 392 Valentinien fut assassiné par le général Arbogaste, qui éleva Eugénius sur le trône. — III) empereur romain (425-455), était né en 419; il était



Valentinien III.

fils de Constance III. Il fut tué en 455 par Petronius Maximus, dont il avait déshonoré la femme.

Valeria (Galeria), fille de Dioclétien et de Prisca. Après la reconstitu-



Galeria Valeria.

tion de l'empire en 292 ap. J.-C., elle épousa Galerius, un des nouveaux Césars. Après la mort de son mari en 311, elle rejeta les propositions de son successeur

Maximien, qui, pour la punir de ce refus, la dépouilla de ses biens et la bannit avec sa mère. Après la mort de Maximien, la mère et la fille furent mises à mort par ordre de Licinius (315).

Valeria gens, une des plus anciennes maisons patriciennes de Rome, était d'origine sabine, et son premier ancêtre Volesus ou Volusus s'établit, dit-on, à Rome avec Titus Tatius. Un des descendants de ce Volesus, P. Valerius, surnommé plus tard Publicola, joue un rôle distingué dans l'histoire de l'expulsion des rois, et il fut élu consul dans la première année de la république (509 av. J.-C.). Depuis cette époque jusqu'à la dernière période de l'empire, pendant près de mille ans, ce nom se rencontre plus ou moins souvent dans les Fastes, et il fut porté par plusieurs empereurs. La famille Valeria jouissait à Rome d'honneurs et de privilèges extraordinaires. Dans les premiers temps ils étaient toujours les premiers à défendre les droits des plébéiens, et les lois qu'ils proposèrent furent les grandes chartes des libertés du second ordre (voy. le Dict. d'Antiq. au mot *Leges Valeriae*). La gens Valeria se divisait en plusieurs familles, dont les plus importantes portaient les noms de CORVUS, FLACCUS, MESSALA et PUBLICOLA.

Vālērīānus (-i), 1) empereur romain (253-260 av. J.-C.). Il fut attiré par piège dans une conférence avec les Perses, fait prisonnier (260), et passa le



Valérien.

reste de ses jours en captivité, en butte à tous les outrages que pouvait imaginer la cruauté orientale. — 2) fils du précédent, périt avec Gallien à Milan en 268. (Voy. *Gallienus*.)

Valerius, voy. *Valeria Gens*.

Vālērīus Vōlūsus Maximus (-i), M., frère de P. Valerius Publicola, fut dictateur en 494 av. J.-C., quand les

dissensions de *Nexis* entre les citoyens et la plèbe de Rome étaient le plus ardent. Valérius, qui jouissait d'une grande popularité, engagea le peuple à s'enrôler pour les guerres contre les Sabins et les Éques, en lui promettant que, lorsque l'ennemi aurait été repoussé, la condition des débiteurs (*Nexi*) serait allégée. Il défit les Sabins et en triompha; mais, voyant qu'il ne pouvait réussir à réaliser sa promesse, il résigna sa dictature.

Vālērīus Maximus (-i), Valère Maxime, auteur d'une vaste compilation d'anecdotes historiques, intitulée : *de Factis Dictisque memorabilibus libri IX*. Il vivait sous le règne de l'empereur Tibère, à qui il dédia son ouvrage. Au point de vue historique, cette œuvre n'est pas sans valeur, en ce qu'elle nous a conservé le souvenir d'un grand nombre d'événements curieux qu'on ne trouverait pas ailleurs; mais ses récits ne méritent pas toujours une entière confiance.

Vālērīus Flaccus, voy. *Flaccus*.

Valgius Rūfus (-i), C., poète romain, contemporain de Virgile et d'Horace.

Vandāli ou **Vandālīi** ou **Vindālīi (-ōrum)**, confédération de peuples germains qui habitaient originairement sur la côte N. de la Germanie, mais qui s'établirent dans la suite au N. des Marcomans dans les Riesengebirge, appelés de là *Vandicali montes*. Ils apparaissent plus tard pour peu de temps en Dacie et en Pannonie; mais, au commencement du cinquième siècle (409 apr. J.-C.), ils traversèrent la Germanie et la Gaule, et envahirent l'Espagne. Dans ce pays ils subjuguèrent les Alains et fondèrent un puissant royaume dont le nom se conserve encore dans celui de l'Andalousie (*Vandalusia*). En 429 apr. J.-C. ils passèrent en Afrique, sous leur roi Genséric, et soumièrent toutes les possessions romaines de cette contrée. Genséric envahit ensuite l'Italie, prit et pillà Rome en 455. Les Vandales restèrent maîtres de l'Afrique jusqu'en 535, où leur royaume fut détruit par Bélisaire et annexé à l'empire de Byzance.

Vangiōnes (-um), peuple german, qui habitait le long du Rhin dans le voi-

sinage de la ville moderne de Worms.

Varagri, voy. *Veragri*.

Vargunteius (-i), sénateur, complice de Catilina, tenta, de concert avec C. Cornelius, d'assassiner Cicéron en 63 av. J.-C.; mais leur plan échoua grâce aux avis envoyés à Cicéron par Fulvie.

Vārūs Rūfus (-i), L., un des poètes les plus distingués du siècle d'Auguste, compagnon et ami de Virgile et d'Horace. Ce dernier le place au premier rang parmi les poètes épiques, et Quintilien déclare que sa tragédie de Thyeste peut soutenir la comparaison avec n'importe quelle production du théâtre grec.

Varro (-ōnis) Terentius, 1) C., consul en 216 avec L. Æmilius Paulus. De basse origine et d'opinions ultra-démocratiques, Varron, malgré la vive opposition de l'aristocratie, fut élevé au consulat par le peuple, pour mener à fin la guerre contre Annibal. Son collègue était L. Æmilius Paulus, un des chefs du parti aristocratique. Les deux consuls furent battus par Annibal à la mémorable bataille de Cannes (voy. *Hannibal*), livrée par Varron malgré les avis de Paul Émile. L'armée romaine fut presque anéantie; Paul et la plupart des officiers y périrent. Varron fut du petit nombre de ceux qui échappèrent et atteignirent Venusia sains et saufs, avec environ soixante-dix cavaliers. Sa conduite après la bataille paraît avoir été digne de grands éloges. Il se rendit à Canusium, où s'étaient réfugiés les débris de l'armée, et là prit toutes les mesures de précaution exigées par la circonstance. Sa conduite fut appréciée par le sénat et par le peuple, et les services rendus en dernier lieu firent oublier sa défaite. — 2) M., célèbre écrivain, à qui son érudition vaste et variée dans presque toutes les branches de la littérature fit décerner le titre « du plus savant des Romains ». Il était né en 116 av. J.-C. Varron fut investi d'un commandement naval très-important dans les guerres contre les pirates et contre Mithridate; il servit ensuite comme lieutenant de Pompée en Espagne dans la guerre civile, mais fut obligé de rendre son armée à César. Il passa alors en Grèce, et partagea la for-

tune des Pompéiens jusqu'après la bataille de Pharsale. Il sollicita et obtint son pardon de César, qui le chargea de réunir et d'arranger la grande bibliothèque destinée à l'usage du public. Il mourut en 28 av. J.-C. à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Il n'avait pas composé moins de quatre cent quatre-vingt-dix livres; mais deux seulement de ces ouvrages sont parvenus jusqu'à nous; encore l'un d'eux est-il mutilé. Ce sont les traités de *Re rustica*, et de *Lingua latina*. — 3) P., poète latin célèbre, surnommé ATACINUS, d'*Atax*, rivière de la Gaule Narbonnaise, sa province natale. Il était né en 82 av. J.-C. On ne sait rien de plus sur son histoire personnelle.

Vārus, surnom dans plusieurs *gentes* romaines. Il signifiait : qui a les jambes tournées en dedans, c'est-à-dire *cagneux*.

Vārus (-i) Alfēnus. 1) jurisconsulte romain, l'*Alfenus vāfer* d'Horace, était né à Crémone, où il exerçait l'état de barbier ou de savetier. S'étant rendu à Rome, il y étudia sous Servius Sulpicius, fut élevé à la dignité de consul et fut honoré de funérailles publiques. — 2) général de Vitellius, dans la guerre civile en 69 ap. J.-C.

Vārus (-i) Quintīlius, était consul en l'an 13 av. J.-C.; il fut ensuite nommé au gouvernement de la Syrie où il acquit une immense fortune. Peu de temps après son retour de Syrie, il fut fait gouverneur de la Germanie (probablement en l'an 7 ap. J.-C.), et reçut d'Auguste la mission d'introduire la juridiction romaine dans ce pays nouvellement conquis. Mais les Germains n'étaient pas disposés à subir si facilement le joug de Rome; ils trouvèrent un général dans Arminius, noble chef des Chérusques, qui organisa une révolte générale de toutes les tribus germaniques établies entre le Weser et le Rhin. Quand il eut suffisamment mûri son plan, il attaqua soudainement Varus, à la tête d'une armée innombrable de barbares, au moment où le général romain traversait avec ses trois légions un passage du *saltus Teutoburgiensis*, chaîne de collines boisées qui s'étend au

N. de la Lippe depuis Osnabrück jusqu'à Paderborn, et qui est connue aujourd'hui sous le nom de Teutoburgerwald ou Lippische Wald. La bataille dura trois jours et se termina par l'entière destruction de l'armée romaine.

Varus se donna lui-même la mort. Sa défaite fut suivie de la perte de toutes les possessions romaines entre le Weser et le Rhin et ce dernier fleuve redevint la limite de la domination romaine. Quand la nouvelle de ce désastre parvint à Rome, toute la cité fut plongée dans la consternation, et Auguste, qui était vieux et souffrant, donna les marques du plus violent désespoir, déchirant ses vêtements et criant : « Varus, rends-moi mes légions! »

Vārus (-i : le Var ou Varo), rivière de la Gaule Narbonnaise, formant la limite entre cette province et l'Italie, a sa source dans le mont Cema dans les Alpes, et se jette dans la mer Méditerranée, entre Antipolis et Nicæa.

Vascōnes (-um), puissant peuple sur la côte N. de l'Hispania Tarracensis, entre l'Èbre et les Pyrénées, dans la moderne Navarre et le Guipuzcoa. Leurs villes principales étaient POMPELON et CALAGURRIS.

Vatīnius (-i), 1) P., aventurier politique dans les derniers jours de la république; il est représenté par Cicéron comme un des plus grands misérables qui aient jamais existé. Vatinius fut questeur en 63, tribun du peuple en 59, quand il vendit ses services à César, alors consul avec Bibulus. En 56 il paraît comme témoin contre Milon et Sestius, deux amis de Cicéron; et Cicéron à cette occasion dirige contre son caractère la plus véhémence des attaques. Ce discours nous est parvenu. Vatinius fut préteur en 55, et l'année suivante (54) il fut accusé par C. Licinius Calvus d'avoir obtenu la préture par corruption. Il fut défendu en cette circonstance par Cicéron, jaloux de plaire à César qu'il avait offensé par son attaque contre Vatinius. Pendant la guerre civile Vatinius s'attacha à la fortune de César. — 2) de Bénévent, une des plus viles et des plus haïssables créatures de la cour de Néron, aussi difforme de

corps que d'esprit, et qui, après avoir été apprenti cordonnier et bouffon, finit par devenir un délateur public.

Vectis ou **Vecta** (île de Wight), île située devant la côte S. de la Bretagne.

Vedius Pollio (voy. *Pollio*).

Vēgētius (-i) Flavius Renatus, Végèce, auteur d'un traité, *Rei militaris Instituta* ou *Epitome Rei militaris*, dédié à l'empereur Valentinien II.

Vēii (-ōrum : Isola Farnese), Véies, une des plus anciennes et plus puissantes cités d'Étrurie, située sur la rivière Cremera, à 12 milles de Rome. C'était une des douze villes de la confédération étrusque et, selon toute apparence, la plus grande de toutes. Autant que nous en pouvons juger par ses restes actuels, elle avait 7 milles de circuit, ce qui concorde avec ce que dit Denys d'Halicarnasse, qu'elle était aussi étendue qu'Athènes. Son territoire (*ager Veiens*) était considérable; il paraît s'être étendu dans l'origine au S. et à l'E. jusqu'au Tibre; au S.-O. jusqu'à la mer, comprenant les salines situées à l'embouchure du Tibre; et à l'O. jusqu'au territoire de Care. La forêt Ciminienne paraît avoir été sa limite N.-O. A l'E. il peut avoir embrassé tout le district S. du Soracte et du côté de l'E. s'être étendu jusqu'au Tibre. Les villes de Capena et de Fidènes étaient des colonies de Véies. Les Véiens furent engagés dans des hostilités presque continues avec Rome pendant plus de trois siècles et demi, et l'histoire mentionne quatorze guerres distinctes entre les deux peuples. Véies fut prise enfin par le dictateur Camille, après un siège qui dura, dit-on, dix ans. Depuis ce temps-là Véies fut abandonnée; mais, dans la suite des temps, elle fut colonisée de nouveau par Auguste et érigée en municipale. La nouvelle ville toutefois n'occupait guère que le tiers de l'emplacement de l'ancienne et elle déchut de nouveau sous le règne d'Adrien.

Vēiōvis (is), divinité romaine dont le nom, selon quelques-uns, signifierait « le petit Jupiter », tandis que, suivant d'autres, le sens serait : « le Jupiter destructeur », et serait un autre

nom de Pluton. Dans l'origine Vejovis était probablement une divinité étrusque, dont les terribles foudres produisaient la surdité, même avant d'avoir été lancées. Son temple à Rome était situé entre le Capitole et la roche Tarpeienne. Elle était représentée sous la figure d'un jeune dieu armé de flèches.

Vēlābrum (-i), district de Rome, qui dans l'origine était un marais, sur la pente O. du mont Palatin, entre le Vicus Tuscus et le Forum Boarium.

Velauni ou **Vellavi (-ōrum)**, peuple de la Gaule Aquitaine, dans le Velay moderne; il était dans l'origine soumis aux Arvernes, mais plus tard il apparaît comme peuple indépendant.

Vēlēda (-æ), jeune vierge prophétesse, qui, par sa naissance, appartenait aux Bructères, et, sous le règne de Vespasien, fut regardée comme un être divin par la plupart des nations de la Germanie centrale.

Velia ou **Ēlēa (-æ)**, appelée aussi **Hyēlē (-es : Castell' à Mare della Brucca)**, v. grecque de Lucanie, sur la côte O. entre Pæstum et Buxentum, fondée par les Phocéens, qui avaient abandonné leur ville natale pour échapper à la domination des Perses, en 543 av.



Velia en Lucanie.

J.-C. Elle était située à 3 milles à l'E. de la rivière Halès, et possédait un bon port. Elle est célèbre comme lieu de naissance des philosophes Parménide et Zénon, qui fondèrent une école de philosophie connue sous le nom d'école d'Élée ou éléatique.

Vēlinus (-i : Velino), rivière sur le territoire des Sabins; elle a sa source au centre des Apennins et se jette dans le Nar. Cette rivière, dans le voisinage de Reate, franchissait ses rives et formait plusieurs petits lacs, dont le plus grand s'appelait LACUS VELINUS (*Piè di Lago, Lago delle Marmore*).

Vēlitræ (-ārum : *Velletri*), ancienne v. des Volsques, dans le Latium, mais qui dans la suite appartient à la ligue latine. Elle est principalement célèbre comme lieu de naissance d'Auguste.

Vellaunodūnum (-i : *Beaune*), v. des Sénones, dans la Gaule Lyonnaise.

Vellavi, voy. *Velauni*.

Velleius Pātercūlus, voy. *Paterculus*.

Vellocasses, peuple de la Gaule lyonnaise, au N.-O. des Parisii, et s'étendant le long de la Seine jusqu'à l'Océan; leur ville principale était ROTOMAGUS (Rouen).

Venafrum (-i : *Venafri*), v. dans le N. du Samnium, près du fl. Vulturne, et sur les confins du Latium, célèbre pour l'excellence de ses olives.

Vēnēdi (-ōrum) ou **Vēnēdæ** (-ārum), peuple de la Sarmatie européenne, habitant sur la Baltique, à l'E. de la Vistule. Le SINUS VENEDICUS (golfe de Riga) et les VENEDICI MONTES, chaîne de montagnes entre la Pologne et la Prusse orientale, tiraient leur nom de ce peuple.

Vēnētia (-æ), la Vénétie, 1) district dans le N. de l'Italie, originairement compris sous le nom général de Gaule Cisalpine; mais Auguste en fit la dixième région de l'Italie. Elle était bornée à l'O. par la rivière Athesis (l'*Adige*), qui la séparait de la Gaule Cisalpine; au N. par les Alpes Carniques, à l'E. par le fl. Timave, qui la séparait de l'Istrie, et au S. par le golfe Adriatique. Ses habitants, les VENETI, fréquemment appelés HENETI ('Ενετοί) par les Grecs, n'étaient point une race italique; mais leur véritable origine est incertaine. Par suite de leur hostilité avec les tribus celtiques de leur voisinage, ils formèrent de bonne heure une alliance avec Rome, et leur pays fut défendu par les Romains contre ces dangereux ennemis. Lors de la conquête de la Gaule Cisalpine, les Vénètes firent également partie du domaine des Romains. Ils continuèrent à jouir d'une grande prospérité jusqu'au temps des guerres avec les Marcomans, sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle; mais, à dater de cette époque, leur territoire fut souvent dévasté par les barbares qui en-

vahirent l'Italie, et enfin, dans le quatrième siècle, beaucoup d'entre eux, pour échapper aux ravages des Huns sous Attila, se réfugièrent dans les îles situées devant la côte, sur laquelle est aujourd'hui Venise. Les villes principales de la Vénétie étaient PATAVIUM (Padoue), ALTINUM et AQUILEIA. — 2) district dans le N.-O. de la Gallia Lugdunensis, habitée par les Vénètes. Devant la côte de leur territoire était un groupe d'îles nommées INSULÆ VENETICÆ.

Vēnētus lacus (voy. *Brigantinus Lacus*).

Vēnīlia (æ), nymphe, fille de Pylumnus, sœur d'Amata, femme du roi Latinus, et mère de Turnus et de Juturne, qu'elle eut de Daunus.

Vennōnes (-um), peuple de Rhétie et, selon Strabon, la plus sauvage des tribus rhétiques; il habitait les Alpes près des sources de l'Athesis (l'*Adige*).

Venta (-æ) 1) V. BELGARUM (*Winchester*), v. principale des Belgæ en Bretagne. La v. moderne renferme encore plusieurs ruines romaines. — 2) V. ICENORUM, voy. *Iceni*. — 3) V. SILURUM (*Caerwent*), v. des Silures en Bretagne dans le Monmouthshire.

Venti (-ōrum), les Vents. On les trouve personnifiés, même dans les poèmes homériques, mais en même temps on les conçoit comme des phénomènes ordinaires de la nature. Le maître et régulateur de tous les vents est Éole, qui a sa résidence dans l'île Æolia (voy. *Æolus*); mais les autres dieux, et spécialement Zeus (Jupiter), exercent aussi un pouvoir sur eux. Homère mentionne par leur nom Borée (le vent du Nord), Eurus (le vent d'E.), Notus (le vent du S.), et Zéphyre (le vent d'O.). Suivant Hésiode, les vents bienfaisants (Notus, Borée, Argestès et Zéphyre) étaient fils d'Astræus et d'Eos; et les vents destructeurs, tels que le Typhon, passaient pour fils de Typhoeus. Les écrivains des derniers temps, et spécialement les philosophes, ont essayé de définir les vents avec plus d'exactitude, d'après leurs places dans l'espace. C'est ainsi qu'Aristote, indépendamment des 4 vents principaux (Borée ou Aparctias, Eurus, Notus et Zephyrus), en mentionne 3 autres : le Mésès, le Cæ-

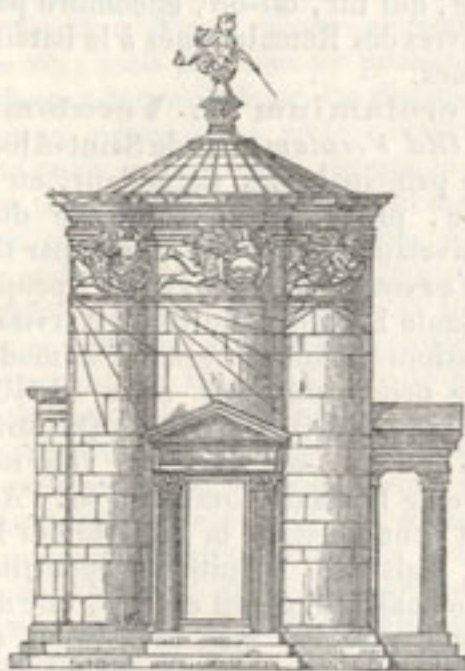
cias et l'Apéliotès, entre le Borée et l'Eurus; entre l'Eurus et le Notus il place le Phœnicias; entre le Notus et le Zéphyre, il intercale le Lips; et entre le Zéphyre et le Borée il met l'Argestès

(Olympias ou Sciron) et le Thrascias. Il faut observer encore que, suivant Aristote, l'Eurus n'est pas le vent d'E., mais du S.-E. Dans le Musée Pio-Clémentin il existe un monument de marbre sur lequel



Les vents.

les vents sont représentés avec leurs noms grecs et latins, à savoir : Septentrio (Apar-



Temple des vents ou horloge d'Andronicus Cyrrhestes, à Athènes.

ctias), Eurus (Euros ou S.-E), et entre ces deux vents l'Aquilo (Boreas), le Vulturinus (Cæcias) et le Solanus (Apeliotes). Entre l'Eurus et le Notus (Notos), il n'y en a qu'un, l'Euro-Auster (Euro-Notus); entre le Notus et le Favonius (Zephyrus) sont marqués l'Auster-Africus (Lips); et entre le Favonius et le Septentrio nous trouvons le Chrus (Iapyx) et le Circius (Thracius). Les vents sont représentés par les poètes et les artistes de diverses manières. Ces derniers les dépeignent d'ordinaire comme des êtres munis d'ailes à la tête et aux épaules. Des agneaux noirs sont offerts en sacrifice aux vents destructeurs, et des agneaux blancs aux vents favorables ou bons.

Ventidius Bassus (-i) P., célèbre général romain. Il gagna d'abord misérablement sa vie en faisant le commerce des mulets et des voitures. Mais César devina ses capacités; il l'employa en Gaule et dans la guerre civile. Après la mort de

César, Ventidius embrassa le parti de Marc Antoine, et, en 43, fut fait *consul suffectus*. En 39, Antoine l'envoya en Asie, où il défit les Parthes et Labiénus; et dans une deuxième campagne il remporta une victoire plus brillante encore sur les Parthes, qui avaient de nouveau envahi la Syrie. Pour ces services il obtint un triomphe en 38.

Vĕnus (-ĕris), Vénus, déesse de l'amour chez les Romains. Avant qu'elle fût identifiée avec l'Aphrodité grecque, c'était une des divinités les moins importantes dans la religion des Romains; mais son culte paraît néanmoins avoir été établi à Rome de très-bonne heure. Elle y portait les surnoms de *Murtea* ou *Murcia*, à cause de sa prédilection pour le myrte (*myrtus*), et de *Cloacina* et *Calva*. L'étymologie de ces deux dernières épithètes est diversement expliquée. Celle de *Calva* (la Chauve) se rapporte sans doute à ce fait que, le jour de sa fête, les fiancées se coupaient une mèche de cheveux pour l'offrir en sacrifice à Vénus. Dans les derniers temps le culte de Vénus prit beaucoup plus d'extension, et l'identification de cette déesse avec l'Aphrodité des Grecs introduisit différents attributs nouveaux. Au commencement de la deuxième guerre punique, le culte de de Vénus Érycine fut importé de Sicile à Rome. En l'an 114 av. J.-C., à cause de la corruption générale, spécialement parmi les Vestales, un temple fut construit en l'honneur de Vénus *Verticordia* (la Vénus qui tourne l'esprit, les têtes). Après la terminaison de la guerre samnite, Fabius Gurgus fonda le culte de Vénus *Obsequens* et *Postvorta*; Scipion l'Africain le Jeune, celui de Vénus *Genitrix*; son exemple fut plus tard suivi par César qui établit celui de Vénus *Victrix*. Le culte de Vénus fut encouragé par César, qui faisait remonter son origine à Énée, supposé fils de Mars et de Vénus. Le mois d'avril, où le printemps commence, était particulièrement consacré à la déesse de l'amour. Relativement à la déesse grecque voyez *Aphrodite*.

Vĕnūsia (-æ : Venosa), ancienne v. d'Apulie, au S. du fl. Aufidus, et près du mont Vultur, située dans un pays pittoresque, et mémorable comme lieu de naissance du poète Horace.



Venusia.

Verāgri ou **Varāgri (-ōrum)**, peuple de la Gaule Belgique, sur les Alpes Pennines, près du confluent de la Dranse et du Rhône.

Verbānus Lacus (*Lago Maggiore*), lac de la Gaule Cisalpine et le plus grand de toute l'Italie; il a 40 milles de long du N. au S.; sa plus grande largeur est de 8 milles.

Vercellæ (-ārum : Vercelli), Verceil, v. principale des Libici dans la Gaule Cisalpine.

Vercingetōrix (-īgis), célèbre capitaine des Arvernes, qui fit la guerre avec beaucoup d'habileté contre César en 52 av. J.-C. Il fut pris après la chute d'Alesia et conduit à Rome, où il orna le triomphe de son vainqueur en 45, et fut ensuite mis à mort.

Veretum (-i : Alessano), anciennement BARIS, v. de Calabre, sur la route de Leuca à Tarente, et à 600 stades au S.-E. de cette dernière ville.

Vegellus (-i), petit ruisseau d'Apulie, qui fut, dit-on, encombré par les cadavres des Romains tués à la bataille de Cannes.

Verolamĭum ou **Verulamĭum (-i : Old Verulam, près de Saint-Albans)**, ville principale des Catuellani, en Bretagne, probablement résidence du roi Cassivelaunus, qui fut vaincu par César.

Veromandui (-ōrum), peuple de la Gaule Belgique, entre les Nervii et les Suessiones, dans le *Vermandois* moderne. Leur principale ville était AUGUSTA VEROMANDUORUM (Saint-Quentin).

Vĕrōna (-æ : Verona), ville importante de la Gaule Cisalpine, sur l'Adige, était dans l'origine la capitale des Euganei, mais dans la suite elle appartient aux Cénomans. Plus tard encore, elle devint colonie romaine avec le surnom d'*Augusta*; et, sous l'empire, ce fut une des plus grandes et plus importantes villes du

N. de l'Italie. Elle fut le lieu de naissance de Catulle et, selon quelques auteurs, de Pline l'Ancien. Il y a encore à Vérone de nombreuses ruines romaines et, entre autres, un amphithéâtre en bon état de conservation.

Verrès (-is), C., était, en 82 av. J.-C., questeur de Cn. Papirius Carbo, et, par conséquent, appartenait alors au parti de Marius; mais plus tard il embrassa celui de Sylla. Après avoir été lieutenant et proquesteur de Dolabella en Cilicie, Verrès devint préteur urbain en 74, puis propréteur en Sicile, où il resta à peu près trois ans (73-71). Les extorsions et exactions de Verrès dans cette île sont devenues célèbres par les fameux discours de Cicéron. Ses trois années de gouvernement apportèrent en Sicile plus de désolation que les deux récentes guerres serviles, ou la vieille lutte entre Carthage et Rome pour la possession de l'île. Dès qu'il eut quitté la Sicile, les habitants résolurent de le traduire en justice. Ils confièrent leur cause à Cicéron, qui avait été questeur à Lilybée en Sicile en 75, et avait promis ses bons offices aux Siciliens, si jamais ils avaient besoin d'y recourir. Cicéron se chargea volontiers de l'accusation et n'épargna ni son temps ni sa peine pour faire condamner ce grand coupable. Verrès était défendu par Hortensius et puissamment protégé par toute l'aristocratie. Hortensius essaya de substituer Q. Cæcilius Niger comme accusateur à Cicéron; mais les juges se prononcèrent en faveur de ce dernier. Le discours que Cicéron prononça à cette occasion est celui qui a pour titre *Divinatio in Cæciliium*. On accorda à Cicéron cent dix jours pour réunir ses preuves, mais, aidé de son cousin Lucius, il avait terminé son enquête au bout de cinquante. Hortensius se rattacha à la seule chance d'acquiescement qui lui restait, celle de prolonger le procès jusqu'à l'année suivante où lui-même devait être consul. Cicéron, pour déjouer ces plans, renonça à toute pensée d'éloquence et de parade, et, se bornant à introduire l'affaire dans la première de ses Verrines, il fit reposer tout l'espoir du succès sur le poids des témoignages. Hortensius n'était pas du tout préparé à combattre l'évidence, et, après les premiers

jours, il abandonna la cause de Verrès. Avant l'expiration des neuf jours consacrés à l'audition des témoins, Verrès quitta Rome de désespoir et fut condamné pendant son absence. Il se retira à Marseille, emportant un si grand nombre de ses précieux objets d'art que ces richesses lui valurent d'être proscrit par M. Antoine en 43.

Verticordia (voy. *Venus*).

Vertumnus ou **Vortumnus (-i)**, Vertumne, était, dit-on, une divinité étrusque, mais cette tradition paraît réfutée par son nom purement latin, tiré du verbe *verto*, je change. Les Romains rattachaient Vertumne à tous les cas où s'applique l'idée du changement, comme les saisons, l'achat, la vente, la rentrée des fleuves dans leurs propres lits, etc. Mais en réalité cette divinité n'avait rapport qu'à la transformation des plantes et à leur passage de la fleur au fruit. De là l'histoire d'après laquelle Vertumne, quand il aima Pomone, prit toutes formes possibles jusqu'à ce qu'il eut atteint son



Vertumne.

but en se métamorphosant en un beau et florissant jeune homme. Les jardiniers lui offraient les prémices de leurs jardins et des guirlandes de boutons de fleurs. Le peuple entier célébrait la fête de Vertumne le 23 août, sous le nom de *Vertumnalia*, qui indiquait le passage de la belle saison de l'Automne à celle, moins agréable, de l'Hiver. L'importance du culte de Vertumne à Rome ressort de ce fait qu'un flamme spécial (*flamen vertumnalis*) y présidait.

Vērūlæ (-ārum : Verolī), ville des Herniques dans le Latium, au S.-E. d'A-

letrium et au N. de Frusino; elle fut plus tard colonie romaine.

Verulamium (voy. *Verolanium*).

Verus L. Aurelius (-i), collègue de l'empereur Marc-Aurèle (161-169 apr. J.-C.). Il fut adopté par M. Antonin le Pieux, et, à la mort de ce prince, il lui



Verus.

succéda sur le trône avec M. Aurèle. Nous donnons l'histoire de son règne à l'article *Aurelius*. Verus mourut subitement à Altinum dans le pays des Vénètes, vers la fin de l'an 169.

Vescīnus ager, district des Aurunci dans le Latium.

Vesevus, voy. *Vesuvius*.

Vēsontio (-ōnis : Besançon), ville principale des Séquanes dans la Gaule Belgique, située sur la rivière du Doubs, qui coulait autour de la ville, à l'exception d'un espace de 600 pieds, occupé par une montagne qui formait la citadelle de la ville.

Vespasiānus T. Flavius Sabinus (-i), empereur romain (70-79 ap. J.-C.), était né le 17 nov. de l'an 9 av. J.-C. Son père était un homme de médiocre condition, de Reate, dans le pays des Sabins. Sa mère, Vespasia Polla, était fille d'un *praefectus castrorum* et sœur d'un sénateur romain. Vespasien servit comme tribun militaire en Thrace et fut questeur en Crète et à Cyrène. Il fut plus tard édile et préteur. Vers cette époque il épousa Flavia Domitilla, fille d'un chevalier romain, dont il eut deux fils, qui lui succédèrent. Sous le règne de Claude il fut envoyé en Germanie comme *legatus legionis*; et, en 43, il exerça le même commandement en Bretagne, et réduisit l'île de Wight. Il fut consul en 51 et proconsul d'Afrique sous Néron. Il était alors très-pauvre et fut accusé de se procurer de l'argent par des moyens peu honnêtes. Mais il avait une grande réputation militaire et était fort aimé des soldats. Néron l'envoya ensuite

en Orient (66) pour diriger la guerre contre les Juifs. La manière dont il s'acquitta de cette mission rehaussa sa renommée, et, quand la guerre éclata entre Othon et Vitellius, Vespasien fut proclamé empereur à Alexandrie, le 1^{er} juillet 69 et bientôt après dans tout l'Orient. Il vint à Rome l'année suivante (70), laissant à son fils Titus le soin de continuer la guerre contre les Juifs. A son arrivée à Rome, il s'appliqua avec ardeur à rétablir l'ordre dans la ville et dans l'empire. La simplicité et la frugalité de son genre de vie formaient un frappant contraste avec la profusion et le luxe de quelques-uns de ses prédécesseurs, et son exemple fit plus pour la réforme des mœurs à Rome que toutes les lois qu'on avait jamais faites. Il ne rougit jamais de la médiocrité de son origine, et se moquait de toutes les tentatives qu'on faisait pour lui créer une généalogie distinguée. On l'a accusé d'avarice et de goût pour la basse plaisanterie; mais il est aujourd'hui admis qu'il était libéral dans toutes les



Vespasien.

dépenses qui avaient pour objet l'utilité publique. En 71 Titus retourna à Rome, et tous deux, le père et le fils, triomphèrent ensemble à l'occasion de la victoire remportée sur les Juifs. Le règne de Vespasien ne fut signalé que par un petit nombre d'événements saillants. Le plus important fut la conquête de la Galles septentrionale (North Wales) et de l'île d'Anglesey par Agricola, qui fut envoyé en Bretagne en 78. Dans l'été de 79, Vespasien, dont la santé déclina, alla passer quelque temps dans la maison paternelle, au milieu des montagnes des Sabins, et il mourut le 14 juin de cette année, à l'âge de soixante-neuf ans.

Vesta (æ), une des grandes divinités romaines, identique à la HESTIA des Grecs (voy. *Hestia*). Elle était la déesse du foyer et, par suite, inséparablement liée aux Pénates; car Énée avait, dit-on,

apporté de Troie le feu éternel de Vesta avec les images des Pénates; et les prêteurs, les consuls, les dictateurs, avant d'entrer en charge, sacrifiaient non-seulement aux Pénates, mais encore à Vesta à Lavinium. Dans l'ancienne maison romaine, le foyer était la partie centrale, et chaque jour tous les habitants se réunissaient autour pour le repas commun (*cena*); tout repas pris ainsi était un nouveau lien d'union et d'affection entre les membres de la famille et en même temps un acte religieux en l'honneur de Vesta, accompagné d'un sacrifice offert à elle et aux Pénates. Toute maison habitée était par conséquent, en quelque sorte, un temple de Vesta; mais un sanctuaire public unissait tous les citoyens en une vaste famille. Ce sanctuaire était situé dans le Forum entre les monts Capitolin et Palatin, et non loin du temple des Pénates. La déesse n'était point représentée dans son temple par une statue, mais le feu éternel qui brûlait sur son autel était son symbole vivant; ce feu était entretenu et gardé par les Vestales, ses prêtresses, vierges chastes et pures comme la déesse elle-même (voy. le Dict. d'Antiq. à l'art. *Vestales*). Le 1^{er} mars de chaque année le feu sacré de Vesta et le laurier qui ombrageait son foyer étaient renouvelés, et le 15 juin son temple était nettoyé et purifié. Les ordures étaient transportées dans un *angiportus* derrière le temple, qui était fermé par une porte que nul ne pouvait franchir. Le jour où cette cérémonie avait lieu était considéré comme un jour néfaste (*dies nefastus*); la première moitié était regardée comme tellement funeste, que la prêtresse de Junon n'avait pas la permission de peigner sa chevelure ou de couper ses ongles, tandis que la seconde moitié était très-favorable pour contracter mariage ou entreprendre quelque importante affaire. Peu de jours avant cette solennité, le 9 juin, on célébrait les Vestalia en l'honneur de la déesse, et, en cette occasion, les femmes seules pouvaient aller au temple, et encore pieds nus.

Vestīni (-ōrum), peuple sabellien dans l'Italie centrale, établi entre les Apennins et la mer Adriatique; il était séparé du Picenum par le fleuve Matri-

nus, et des Marrucini par le fleuve Aternus. Il fut soumis par les Romains en 328 av. J.-C. et, depuis cette époque, on le trouve toujours l'allié de Rome.

Vēsūvius (-i), appelé aussi **Vēsēvus**, **Vesbius**, ou **Vesvius**, le Vésuve, célèbre montagne volcanique de Campanie, qui s'élève dans la plaine au S.-E. de Naples. On ne mentionne aucune éruption du Vésuve avant l'ère chrétienne, mais les écrivains anciens avaient reconnu sa nature volcanique à l'aspect igné de ses roches. En 63 apr. J.-C. ce volcan donna les premiers symptômes d'agitation dans un tremblement de terre, qui occasionna de graves dommages à plusieurs villes du voisinage; et le 24 août 79 apr. J.-C. eut lieu la première grande éruption qui engloutit les villes de Stabies, Herculanium et Pompeii. Ce fut dans cette éruption que Pline l'Ancien perdit la vie.

Vetranio (-ōnis), commandait les légions d'Illyrie et de Pannonie en 350 apr. J.-C., qu'il constans fut traîtreuse-



Vetranio.

ment assassiné, et il fut proclamé empereur par ses soldats; mais dix mois après il résigna le pouvoir en faveur de Constantin.

Vettius (-i) L., chevalier romain, à la solde de Cicéron en 63 av. J.-C. Il fournit au consul d'importants renseignements sur la conspiration de Catilina. En 59 il accusa Curion, Cicéron, L. Lucullus et plusieurs autres personnages de distinction d'avoir formé un complot pour assassiner Pompée. Cicéron regarda cette accusation comme l'œuvre de César, qui se servait du tribun Vatinius comme d'un instrument. Le jour qui suivit son témoignage Vettius fut trouvé étranglé en prison.

Vettōnes ou **Vectōnes (-um)**, peuple dans l'intérieur de la Lusitanie, à l'E. des Lusitani, et à l'O. des Carpe-

tani; il s'étendait du Durius (le Douro) au Tage.

Vetŭlŏnia (-æ), **Vetŭlŏnium** (-i) ou **Vetŭlŏnii** (-ŏrum), ancienne v. d'Étrurie, et une des 12 cités de la Confédération étrusque. C'est à cette ville que les Romains empruntèrent, dit-on, les insignes de leurs magistrats (faisceaux, chaise curule et robe prétexte), ainsi que l'usage de la trompette d'airain à la guerre. Sa position a été découverte il y a quelques années près d'un petit village nommé *Magliano*, entre la rivière Osa et l'Albegna, à 8 milles dans l'intérieur du pays.

Vetŭrius Māmŭrius (-i), nom de l'armurier qui fabriqua les 11 boucliers (*ancilia*) exactement semblables à celui qui fut envoyé du ciel sous le règne de Numa. Son éloge était un des principaux sujets des chants des Saliens.

Viādus (-i : *Oder*), rivière de Germanie, qui se jette dans la Baltique.

Vibius Pansa (voy. *Pansa*.)

Vibius Sēquester (voy. *Sequester*.)

Vibo (-ŏnis : *Bivona*), forme donnée par les Romains au nom de la ville grecque Hipponium, située sur la côte S.-O. du Bruttium, et sur un golfe appelé *sinus Vibonensis* ou *Hipponiates*. Elle passe pour avoir été fondée par les Locriens Épizéphyriens; mais elle fut détruite par Denys l'Ancien, qui en transplanta les habitants à Syracuse. Elle fut restaurée dans la suite; et dans les der-



Vibo ou Hipponium.

niers temps elle tomba au pouvoir des Bruttiens avec les autres villes du littoral. Elle fut reprise aux Bruttiens par les Romains qui la colonisèrent en 194 av. J.-C., et la nommèrent VIBO VALENTIA. Cicéron en parle comme d'un municipe, et du temps d'Auguste c'était une des villes les plus florissantes du S. de l'Italie.

Vicentia ou **Vicetia** (-æ), moins correctement **Vincentia** (*Vicenza*),

v. sur la rivière Togisonus, en Vénétie, dans le N. de l'Italie, et municipe romain.

Victor (-ŏris) **Sex. Aurelius**, écrivain latin, né dans une humble famille, mais qui s'éleva et acquit de la renommée par son zèle dans la culture des lettres. Ayant attiré l'attention de Julien quand il vint à Sirmium, il fut nommé par ce prince gouverneur d'une division de la Pannonie. Plus tard il fut élevé par l'empereur Théodose à la haute fonction de préfet de Rome. Il est l'auteur présumé de l'ouvrage intitulé *de Caesaribus*; outre cette production on lui en attribue 2 ou 3 autres.

Victŏria (-æ), personnification de la Victoire chez les Romains.

Victŏria ou **Victŏrīna** (-æ), mère de Victorinus, après la mort duquel elle fut saluée du titre de Mère des Camps (*Mater Castrorum*); et des médailles furent frappées à son effigie. Elle transféra son pouvoir d'abord à Marius, puis à Tetricus.

Victŏrīnus (-i), un des trente Tyrans; il fut le troisième des 30 usurpateurs qui gouvernèrent successivement la Gaule



Victorinus, un des 30 tyrans.

durant le règne de Gallien. Il fut assassiné à Agrippina par un de ses propres officiers en 268, après un règne d'un peu plus d'un an.

Victrix, voy. *Venus*.

Vienna (-æ : *Vienne*), v. principale des Allobroges dans la Gallia Lugdunensis; elle était située sur le Rhône, au S. de Lyon.

Vimīnālis (-is) **Porta**, la Porte Viminale à Rome, dans l'enceinte du mur de Servius; elle conduisait à la Via Tiburtina.

Vindēlicīa (-æ), province romaine, bornée au N. par le Danube, qui la séparait de la Germanie, à l'O. par le territoire des Helvetii en Gaule, au S. par la Rhétie, et à l'E. par la rivière Oenus

(l'Inn), qui la séparait du Noricum; elle répondait ainsi à la partie N.-E. de la Suisse, au S.-E. de Baden, au S. du Wurtemberg et de la Bavière, et à la partie N. du Tyrol. Elle faisait partie originairement de la province de Rhétie et fut soumise par Tibère sous le règne d'Auguste. Plus tard la Vindélicie fut divisée en deux provinces, *Rhætia Prima* et *Rhætia Secunda*; le second de ces deux noms fut graduellement remplacé par celui de Vindélicie. Elle était arrosée par les fleuves tributaires du Danube, dont les plus importants étaient le Licus ou Licus (*Lech*), avec son affluent le Vindo, Vinda ou Virdo (*Werlach*), l'Isarus (*Isar*), et l'Œnus (*Inn*). La partie E. du Lacus Brigantinus (Lac de Constance) appartenait aussi à la Vindélicie. Elle tirait son nom de ses principaux habitants, les VINDELICI, peuple belliqueux établi dans le S. du pays. Les autres tribus de la Vindélicie étaient les Brigantii sur le lac de Constance, les Licatii ou Licates sur le Lech, et les Brenni dans le N. du Tyrol sur le Brenner. La principale v. de la province était Augusta Vindelicorum (Augsbourg) au confluent du Vindo et du Licus.

Vindicius (-i), esclave qui informa, dit-on, les consuls de la conspiration formée pour le rétablissement des Tarquins, et qui reçut en récompense de ce service la liberté avec la franchise romaine.

Vindili (voy. *Vandili*.)

Vindobona (-æ : Vienne, en allem. *Wien*), v. de Pannonie, sur le Danube, était dans l'origine une place celtique et fut plus tard un municipe romain. Sous les Romains elle devint une ville importante; elle était la principale station de la flotte romaine sur le Danube et le quartier général d'une légion romaine.

Vindonissa (-æ : Windisch), v. de la Gaule Belgique, sur la langue de terre triangulaire entre l'Aar et la Reuss; c'était une importante forteresse dans le pays des Helvetii.

Vipsania Agrippina (-æ), 1) fille de M. Vipsanius Agrippa et de sa première femme Pomponia. Auguste la donna en mariage à son fils adoptif Tibère qui l'aimait beaucoup; mais, après

qu'elle lui eut donné un fils, Drusus, Tibère fut obligé de divorcer sur l'ordre de l'empereur, pour épouser Julie, la propre fille d'Auguste. Vipsania épousa en seconde nocces Asinius Gallus. Elle mourut en l'an 20 ap. J.-C. — 2) fille de M. Vipsanius Agrippa et de sa seconde femme Julie, plus connue sous le nom d'Agrippine (voy. *Agrippina*).

Vipsanius Agrippa (voy. *Agrippa*).

Virbius (-i), divinité latine, honorée avec Diane dans le bois d'Aricie, au pied du mont Albain. On prétend que c'est le même qu'Hippolyte, rendu à la vie par Esculape, à la prière de Diane.

Virido (voy. *Vindelicia*).

Virgilius (-i) ou Vergilius Māro, P., Virgile, le plus grand des poètes romains, naquit le 15 octobre 70 av. J.-C., à Andes (*Pietola*), petit village près de Mantoue dans la Gaule Cisalpine. Le père de Virgile possédait probablement un petit fonds de terre qu'il cultivait: sa mère s'appelait Maia. Il fut élevé à Crémone et à Milan, et prit la robe virile à Crémone en 55, le jour où il entra dans sa seizième année. On dit que plus tard il étudia à Naples sous Parthénus, natif de Bithynie, qui lui enseigna le grec. Il reçut aussi des leçons de l'épicurien Syron et probablement à Rome. Les œuvres de Virgile prouvent qu'il avait reçu une éducation savante, et on y découvre des traces de la doctrine d'Épicure. Après avoir achevé son éducation, Virgile paraît s'être retiré dans la ferme paternelle, et là avoir écrit quelques-uns des petits poèmes qui lui sont attribués. Lors du partage des terres aux soldats après la bataille de Philippes (42), Virgile fut dépouillé de sa propriété; mais elle lui fut rendue plus tard par ordre d'Octave. On suppose que Virgile écrivit l'églogue qui tient la première place dans nos éditions, pour témoigner sa reconnaissance à Octave. Il est probable que Virgile ne connut Mécène qu'après avoir écrit ses Églogues, puisque Mécène n'y est point mentionné. Son œuvre la plus parfaite, le poème des Géorgiques (*Georgica*), fut entreprise à la demande de Mécène (*Georg.* III, 41), et elle fut achevée après la bataille d'Ac-

tium (31 av. J.-C.), alors qu'Octave était en Orient. L'*Énéide* fut probablement l'objet d'une longue étude de la part du poète. Tandis qu'Auguste était en Espagne (27), il écrivit à Virgile pour lui exprimer le désir d'avoir quelque monument de son talent poétique. Virgile paraît avoir commencé l'*Énéide* à cette époque. En 23 mourut Marcellus, fils d'Octavie, sœur de César, par son premier mari; et comme Virgile ne laissait échapper aucune occasion d'être agréable à son protecteur, il introduisit dans le sixième livre de l'*Énéide* (883) l'allusion bien connue aux vertus de ce jeune homme, enlevé par une mort prématurée. Octavie était, dit-on, présente, quand le poète lut cette allusion à son fils, et l'émotion la fit défaillir. Elle récompensa magnifiquement le poète de cette flatterie très-excusable. Comme Marcellus ne mourut guère avant l'an 23, ces vers furent écrits certainement après sa mort, mais cela ne prouve pas que le sixième livre de l'*Énéide* ait été écrit si tard. Un passage du septième livre (606) paraît faire allusion à Auguste recevant les enseignes des Parthes, événement qui remonte à l'an 20. Quand Auguste revint de Samos, où il avait passé l'hiver de cette année, il rencontra Virgile à Athènes. Le poète, dit-on, avait l'intention de faire une excursion en Grèce, mais il accompagna l'empereur à Mégare et de là en Italie. Sa santé, qui depuis longtemps déclina, s'altéra alors complètement, et il mourut bientôt après son arrivée à Brindes, le 22 septembre 19, sans avoir entièrement terminé sa cinquante-unième année. Ses restes furent transférés à Naples, qui avait été sa résidence favorite, et ensevelis près de la route de Naples à Pouzzoles, où l'on montre maintenant un monument, qu'on suppose être la tombe de Virgile. Virgile avait été enrichi par les libéralités de ses protecteurs, et il laissa des biens considérables et une maison sur le mont Esquilin, près des jardins de Mécène. Virgile, dans les événements de sa vie et dans ses amitiés, eut vraiment du bonheur. La munificence de ses patrons lui fournit les moyens de vivre dans l'aisance et le loisir, et il eut l'amitié des personnages les plus distingués de son temps, parmi les-

quels il faut compter Horace qui lui avait voué une vive affection. C'était un homme aimable, d'un excellent caractère, exempt des passions de l'envie et de la jalousie; et il fut heureux sous tous les rapports, excepté sous celui de la santé. Outre les Bucoliques, les Géorgiques et l'*Énéide*, plusieurs petits poèmes lui sont attribués, qui furent peut-être des productions de sa jeunesse. Ce sont le *Culex* (ou le Moucheron), *Ciris* (l'Aigrette), *Copa* (la Cabaretière), etc. De toutes ces œuvres la plus finie et la plus originale est le poème des Géorgiques. L'*Énéide*, considérée dans son ensemble, ne laisse qu'une faible impression, malgré l'exquise beauté de quelques passages, et le bon goût qui y règne d'un bout à l'autre. Néanmoins Virgile peut être considéré comme le plus grand de beaucoup de tous les poètes épiques romains.

Virgīnia (-æ), fille de L. Virginius, un brave centurion, était une belle et chaste jeune fille, fiancée à L. Icilius. Sa beauté excita la concupiscence du décemvir Appius Claudius, qui engagea un de ses clients à mettre la main sur cette enfant, et à la réclamer comme son esclave. Son père, qui était arrivé du camp le matin du jour où Claudius avait rendu un jugement par lequel il adjugeait Virgīnie à son client, voyant que tout espoir était perdu, pria le décemvir de lui permettre de dire un mot à la nourrice en présence de Virgīnie, afin de s'assurer si réellement elle était bien sa fille. Sa demande lui fut accordée. Virginius alors les prit à part, et, saisissant sur un étal un long couteau de boucher, il le plongea dans le sein de sa fille, en s'écriant: « C'est le seul moyen de la conserver libre, » puis, brandissant en l'air le couteau ensanglanté, il courut vers la porte de la ville et se hâta d'arriver au camp romain. Le résultat est connu. Le camp et la ville s'insurgèrent contre les décemvirs, qui furent dépouillés de leur pouvoir, et l'ancienne forme de gouvernement fut rétablie. L. Virginius fut le premier qui fut élu tribun, et par ses ordres Appius fut jeté en prison, où il mit lui-même fin à ses jours.

Virgīnia ou **Vergīnia gens**, famille patricienne et plébéienne. Les Vir-

ginius patriciens occupèrent souvent les plus hautes fonctions de l'État durant les premières années de la république.

Virginius (-i), L., père de Virginie, dont le destin tragique occasionna la chute des décevirs et le retour à l'ancienne forme de gouvernement, en 449 av. J.-C. Voy. *Virginia*.

Viriathus (-i), célèbre Lusitanien, que les Romains nous représentent comme ayant été d'abord berger ou chasseur, puis brigand, ou, comme on l'appellerait aujourd'hui en Espagne, chef de guérilla. Ce fut un des Lusitaniens qui échappèrent au perfide et sauvage massacre du peuple par le proconsul Galba en 150 av. J.-C. (*Galba*, n° 2). Il réunit des forces considérables, et, pendant plusieurs années consécutives, battit chaque fois une armée romaine. En 140, le proconsul Fabius Servilianus conclut la paix avec Viriathe, pour sauver son armée, enfermée par les Lusitaniens dans un passage des montagnes. Mais Servilius Cæpio, qui lui succéda dans le commandement de l'Espagne Ulérieure en 140, recommença la guerre et peu de temps après fit assassiner Viriathe en corrompant 3 de ses amis.

Viridomarus (-i), 1) ou **Britomartus**, chef des Gaules, tué par Marcellus. Voy. *Marcellus*, n° 1). — 2) ou **VIRDUMARUS**, chef des Éduens, que César avait élevé d'une basse condition aux plus hauts honneurs, mais qui, plus tard, se joignit aux Gaulois dans leur grande révolte en 52 av. J.-C.

Virtus (-ūtis), personnification romaine de la valeur mâle. On la représentait avec une courte tunique, le sein droit découvert, un casque sur la tête, tenant une lance de la main gauche, une épée de la droite, et debout, le pied droit posé sur un casque. Un temple de la Vertu (Valeur) fut construit par Marcellus tout près de celui de l'Honneur (voy. *Honor*).

Vistula (-æ : Weichsel), la Vistule, fleuve important de Germanie, formant la limite entre la Germanie et la Sarmatie; elle prend sa source dans la forêt Hercynienne et se jette dans la mer Suéviqne ou Baltique.

Visurgis (-is : Weser), fl. im-

portant de la Germanie, qui se jette dans l'océan Germanique.

Vitellius (-i), A., empereur romain (du 2 janv. au 22 décembre 69 apr. J.-C.), était fils de L. Vitellius, consul en 34 apr. J.-C. Il avait quelques connaissances littéraires et quelque éloquence. Ses vices lui valurent les bonnes grâces de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron, qui le comblèrent de faveurs. On fut bien surpris lorsque Galba fit choix d'un pareil homme pour commander les légions de la basse Germanie, car il ne possédait aucun talent militaire. Les soldats de Vitellius le proclamèrent empereur à Cologne le 2 janvier 69. Ses généraux Fabius Valens et Cæcina marchèrent sur l'Italie, défirent les troupes d'Othon à la décisive bataille de Bedriacum, et assurèrent ainsi à Vitellius le gouvernement de l'Italie.



Vitellius.

Il déploya beaucoup de modération après son avènement; mais il avait le vice de la gourmandise; il aimait le plaisir et son principal amusement était la table; il dépensa pour sa bouche des sommes énormes. En même temps Vespasien était proclamé empereur à Alexandrie le 1^{er} juillet; et les légions d'Illyrie, commandées par Antonius Primus, entrèrent dans l'Italie septentrionale et se déclarèrent en sa faveur. Vitellius dépêcha Cæcina avec une puissante armée pour s'opposer à Primus; mais Cæcina ne fut point fidèle à l'empereur. Primus défit les Vitelliens dans 2 batailles; puis il marcha sur Rome et se fraya un passage jusque dans ses murs après nombre de combats. Vitellius fut saisi dans son palais, traîné dans les rues au milieu de mille outrages et enfin précipité du haut des Gémonies (*Gemoniæ scalæ*), où il fut tué à coups redoublés.

Vitruvius Pollio (-ōnis), M., Vitruve, auteur d'un célèbre traité d'architecture, qui nous est parvenu, paraît

avoir servi comme ingénieur militaire sous Jules César, dans la guerre d'Afrique, en 46 av. J.-C., et il était très-vieux quand il composa son ouvrage, qui est dédié à l'empereur Auguste. N'ayant pas eu comme architecte tout le succès désirable, car nous ne trouvons mentionné aucun ouvrage de lui si ce n'est la Basilique de Fanum, il essaya d'établir sa réputation comme écrivain sur la théorie de son art. Son style est très-obscur et souvent inintelligible.

Vöcontii (-örum), peuple puissant et important de la Gaule Narbonnaise, qui occupait la partie S.-E. du Dauphiné et une portion de la Provence entre le Drac et la Durance; il était borné au N. par les Allobroges, et au S. par les Salyes et les Albiœci. Les Romains lui accordèrent le privilège de vivre sous ses propres lois.

Vögēsus ou **Vosgēsus (-i** : les *Vosges*), chaîne de montagnes, en Gaule, dans le territoire des Lingons; elle court parallèlement au cours du Rhin, dont elle sépare la base de celle de la Moselle. La Seine (*Sequana*), la Saône (*Arar*) et la Moselle (*Mosella*) ont leur source dans les Vosges.

Völäterræ (-ārum : *Volaterra*), chez les Étrusques **VELATHRI**, une des douze cités de la Confédération étrusque, était bâtie sur une colline haute et escarpée, à 1,800 pieds anglais au dessus du niveau de la mer. C'était la ville la plus septentrionale de la Confédération, et ses possessions s'étendaient à l'E. jusqu'au territoire d'Arretium, qui en était distant de 50 milles; à l'O. jusqu'à la Méditerranée, à une distance de plus de 20 milles; et au S. jusqu'à Populonia, qui était ou une colonie ou une conquête de Volaterræ. Possédant les deux ports de Luna et de Populonia, Volaterræ, bien que située fort loin dans l'intérieur, était considérée comme une des plus puissantes villes maritimes de l'Étrurie. Nous ne voyons point dans l'histoire qu'elle ait jamais été conquise par les Romains. Comme la plupart des villes étrusques, elle prit parti pour Marius contre Sylla, et ce ne fut qu'après un siège de deux ans que Sylla put s'en emparer. Après la chute de l'Empire d'Occident elle fut,

pendant un temps, la résidence des rois lombards. La ville moderne contient plusieurs ruines étrusques intéressantes.

Völäterrāna vāda, petite ville dans le territoire de Volaterræ.

Volcæ (-ārum), puissant peuple celtique, dans la Gaule Narbonnaise, divisé en deux tribus, celle des Volcæ Tectosages et celle des Volcæ Arecomici; il s'étendait depuis les Pyrénées et les frontières de l'Aquitaine le long de la côte jusqu'au Rhône. Il vivait sous ses propres lois sans être sujet du gouverneur romain de la province, et possédait aussi le Jus Latii. La ville principale des Tectosages était **TOLOSA** (*Toulouse*). Une partie des Tectosages quitta son pays natal sous Brennus, et forma une des trois grandes tribus dans lesquelles furent divisés les Galates de l'Asie Mineure (voy. *Galatia*).

Volci ou **Vulci**. 1) (*Vulci*), ville dans l'intérieur de l'Étrurie, à 18 milles au N.-O. de Tarquinii. De l'histoire de cette cité nous ne connaissons rien, si ce n'est que ses vastes tombeaux et les riches monuments de l'art ancien qu'ils contiennent prouvent que *Vulci* dut être à une certaine époque une puissante et florissante cité. — 2) (*Vallo*), ville de Lucanie, à 36 milles au S.-E. de Pæstum sur la route de Buxentum.

Völēro Pūblīlius (voy. *Publilius*).

Vologeses, nom de 5 rois parthes **ARSACES XXIII, XXVII, XXVIII, (XXIX, XXX)**.

Volsci (-ōrum), ancien peuple du Latium, mais originairement distinct des Latins; il habitait les deux rives du Liris et s'étendait jusqu'à la mer Tyrrhénienne. Il ne fut complètement soumis par les Romains qu'en 338 av. J.-C.

Volsinīi ou **Vulsinīi (-ōrum** : *Bolsena*), Vulsinies, appelée **VELSINA** ou **VELSUNA** par les Étrusques, une des plus anciennes et plus puissantes villes entre les douze dont se composait la Confédération étrusque. Elle était située sur une haute colline, à l'extrémité N.-E. du lac nommé d'après elle **LACUS VOLSINIENSIS** ou **VULSINIENSIS** (*Lago di Bolsena*). Les Volsiniens firent la guerre aux Romains en 393, 311, 294 et 280, mais ils furent défaits constamment, et

paraissent avoir été définitivement soumis à la dernière de ces dates. Leur ville fut alors rasée par les Romains, et les habitants obligés de s'établir dans une position moins forte, dans la plaine où est aujourd'hui *Bolsena*.

Volturcius ou **Vulturcius** (-i), T., de Crotone, un des complices de Catilina, qui, pour obtenir une promesse de pardon, fit des révélations.

Volumnia (-æ), femme de Coriolan (voy. *Coriolanus*).

Völüpia (-æ) ou **Völuptas** (-ātis), la Volupté; personnification des plaisirs sensuels chez les Romains; elle avait un temple près de la porte Romanula.

Volusianus (-i), fils de l'empereur Trebonianus Gallus. Son père lui conféra le titre de César en 251 et celui d'Auguste



Volusianus.

en 252 ap. J.-C. Il fut tué avec son père en 254. Voy. *Gallus*.

Vomanus (-i : *Vomano*), petite rivière du Picenum.

Vonones (-i), nom de deux rois parthes (ARSACES XVIII, XXII).

Vopiscus (-i), prénom romain, qui signifie un jumeau né viable, l'autre étant mort avant de naître. Ainsi que plusieurs autres prénoms anciens, il fut plus tard employé comme surnom.

Vopiscus Flavius (-i), né à Syracuse, un des six écrivains de l'histoire Auguste, florissait en 300 après J.-C.

Vōsgēsus (voy. *Vogēsus*).

Vulcāniæ insulæ (voy. *Æoliæ insulæ*).

Vulcānus (i), Vulcain, dieu du feu chez les Romains. Son nom semble se rattacher à *fulgere*, *fulgur*, *fulmen*. Tatius passe pour avoir établi le culte de Vulcain en même temps que celui de Vesta, et Romulus lui dédia, dit-on, un quadriges après sa victoire sur les Fidénates et se fit ériger à lui-même une statue près du temple de ce dieu. Suivant

d'autres le temple fut aussi bâti par Romulus, qui planta à côté le lotus sacré encore existant du temps de Pline. Ces circonstances, jointes à ce qu'on raconte du lotus, montrent que le temple de Vulcain, comme celui de Vesta, était regardé comme le point central de l'État, et ce ne fut peut-être pas sans intention que le temple de la Concorde fut construit plus tard dans le même district. La plus ancienne fête en l'honneur de Vulcain paraît avoir été les *Fornacalia* ou *Furnalia*, Vulcain présidant aux fourneaux; mais sa grande fête s'appelait *Vulcanalia* et se célébrait le 23 août. Les poètes latins rapportent à leur Vulcain toutes les histoires relatives à l'Héphaestus grec. Voy. *Hephaestus*.

Vulci (voy. *Volci*).

Vulgientes, peuple des Alpes dans la Gaule Narbonnaise. Sa ville principale était Apta Julia (*Apt*).

Vulsinii (voy. *Volsinii*).

Vultur (-ūris), montagne qui sépare l'Apulie et la Lucanie près de Venusia; c'est une branche des Apennins. Elle est célébrée par Horace comme un des lieux qu'il fréquentait dans sa jeunesse. Le vent du S.-E., qui souffle de ce côté, était appelé VULTURNUS par les Romains.

Vulturnus (-i : *Castel di Volturno*), ville de Campanie, à l'embouchure de la rivière *Vulturnus*.

Vulturnus (-i : *Volturno*), rivière principale de la Campanie; elle sortait des Apennins dans le Samnium et se jetait dans la mer Tyrrhénienne. Ses principaux affluents sont le Calor (*Calore*), le Tamarus (*Tamaro*) et le Sabatus (*Sabato*).

X.

Xanthippē (ēs), femme de Socrate; elle passe pour avoir été d'une humeur acariâtre et querelleuse.

Xanthippus (-i), 1) fils d'Ariphron et père de Périclès. Il succéda à Thémistocle comme commandant de la flotte athénienne en 479 av. J.-C., et commanda les Athéniens à la bataille décisive livrée à Mycale. — 2) le Lacédémonien qui

commanda les Carthaginois contre Régulus Voy. *Regulus*.

Xanthus (**i**), nom de deux rivières : 1) (voy. SCAMANDER). — 2) (*Eshen Chai*), la principale rivière de Lycie ; elle a sa source dans le mont Taurus, et coule au S. à travers la Lycie, entre le mont Cragus et le mont Massicytus, et va se jeter dans la Méditerranée, un peu à l'O. de Patara. Elle est navigable dans une grande partie de son cours.

Xanthus (**i** : *Gunik*, Ru.), la plus fameuse ville de Lycie, située sur la rive occidentale de la rivière du même nom, à soixante stades de son embouchure. Deux fois dans le cours de son histoire elle soutint des sièges, qui se terminèrent par la destruction volontaire de ses habitants et de leurs propriétés, d'abord contre les Perses conduits par Harpagus, et, longtemps après, contre les Romains sous Brutus. La ville ne fut jamais restaurée après sa destruction dans cette dernière guerre. Xanthe était riche en temples, en tombeaux, et autres monuments du plus intéressant caractère, et on montre encore aujourd'hui dans le Musée britannique plusieurs restes de ses ouvrages d'art.

Xénocrates (**-is**), philosophe, né à Chalcédoine, en 396 av. J.-C., et mort en 314, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il s'attacha d'abord à Eschine le Socratique, puis, jeune encore, à Platon, qu'il accompagna à Syracuse. Après la mort de Platon, il se rendit avec Aristote auprès d'Hermias, tyran d'Atarné ; et, de retour à Athènes, il fut deux fois envoyé en ambassade, d'abord auprès de Philippe de Macédoine, plus tard auprès d'Antipater pendant la guerre Lamienne. Il devint président de l'Académie, même avant la mort de Speusippe et occupa ce poste pendant vingt-cinq ans. — L'importance de Xénocrate ressort de ce fait qu'Aristote et Théophraste écrivirent sur ses doctrines, et que Panætius et Cicéron professait pour lui une haute considération. Il ne nous est parvenu que les titres de ses ouvrages.

Xénophanes (**-is**), célèbre philosophe, né à Colophon, florissait entre 540 et 550 av. J.-C. Il était aussi poète et nous avons des fragments considérables de ses élégies et de son poème de la

Nature. D'après les fragments d'une de ses élégies, il quitta son pays à l'âge de vingt-cinq ans, et il avait déjà vécu soixante-sept ans en Grèce, quand, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, il composa cette élégie. Il quitta Colophon comme fugitif ou comme exilé et doit avoir vécu quelque temps à Élée (*Velia*) en Italie, puisqu'il est mentionné comme fondateur de l'école éléatique. Xénophane est communément regardé dans l'antiquité comme l'auteur de la doctrine éléatique de l'univers.

Xénophon (**-ontis**), 1) Athénien, fils de Gryllus, et natif du deme Erchia. La date de sa naissance n'est pas connue, mais elle peut, avec vraisemblance, être placée en 444 av. J.-C., et il paraît avoir vécu plus de quatre-vingt-dix ans. Xénophon fut, dit-on, le disciple de Socrate dès son jeune âge, et ce dernier lui sauva la vie à la bataille de Délium en 424. L'événement le plus mémorable de la vie de Xénophon se rattache à l'armée grecque qui marcha sous Cyrus contre Artaxerxès en 401. Il accompagna Cyrus dans la haute Asie. A la bataille de Cunaxa, Cyrus perdit la vie ; les barbares dont se composait son armée se dispersèrent, et les Grecs restèrent isolés dans les plaines désertes qui s'étendent entre le Tigre et l'Euphrate. Ce fut après le traîtreux massacre de Cléarque et autres chefs grecs par le satrape Tissapherne que Xénophon se produisit. Il n'avait exercé aucun commandement dans l'armée de Cyrus, et n'avait même pas réellement servi comme soldat. Il fut alors élevé par le choix de l'armée au grade de général et prit le principal rôle dans la conduite des Grecs pendant leur immortelle retraite le long du Tigre à travers les hauts plateaux de l'Arménie jusqu'à Trapezus (*Trebizonde*), sur la mer Noire. De Trebizonde l'armée fut conduite à Chrysopolis, ville située vis-à-vis de Byzance. La détresse des Grecs était grande et quelques-uns d'entre eux, sous le commandement de Xénophon, entrèrent au service de Seuthès, roi de Thrace. Quand les Lacédémoniens, sous Thimbron, firent la guerre à Tissapherne et à Pharnabaze, Xénophon et ses troupes furent invités à se joindre à l'armée de

Thimbron, et Xénophon les ramena d'Asie pour s'unir à Thimbron en 399. Socrate fut mis à mort en 399, et il est probable que Xénophon fut banni d'Athènes peu de temps avant ou après cet événement. En 396 il était avec le roi de Sparte Agésilas, qui commandait les forces lacédémoniennes en Asie contre les Perses. Quand Agésilas fut rappelé (en 394), Xénophon le suivit; et il était du côté des Lacédémoniens dans la bataille livrée par eux à Coronée (394) contre les Athéniens. Il paraît être retourné à Sparte avec Agésilas après la bataille de Coronée, et bientôt après il s'établit à Scillus en Élide non loin d'Olympie, où il fut rejoint par sa femme Philésia et par ses enfants. Xénophon, après être resté vingt ans dans cette paisible retraite, en fut chassé par les Élécens. La sentence de bannissement prononcée par Athènes fut révoquée sur la motion d'Éubulus, mais on ne sait pas au juste en quelle année. Il n'est pas certain que Xénophon soit retourné à Athènes. Il se retira, dit-on, à Corinthe après son expulsion de Scillus, et, comme nous ne savons plus rien de lui, il est à présumer qu'il y mourut. Les deux principaux ouvrages de Xénophon sont l'*Anabase* et la *Cyropédie*. Dans le premier il décrit l'expédition de Cyrus et la retraite des 10,000 Grecs; le second est une sorte de roman politique, dont le fond est l'histoire de Cyrus, le fondateur de la monarchie des Perses. Ses *Helléniques* (*Hellenica*), continuation des Histoires de Thucydide, sont un simple récit d'événements. Les *Memorabilia* (Mémoires de Socrate), en quatre livres, furent écrits par Xénophon pour défendre la mémoire de son maître contre les ennemis qui l'accusaient d'impiété et de corruption de la jeunesse athénienne. C'est sans contredit une peinture véridique de l'homme, et c'est le plus précieux exposé qui nous soit parvenu de la philosophie pratique de Socrate. Outre ces ouvrages capitaux Xénophon en a écrit plusieurs autres de moindre importance. Toute l'antiquité et tous les auteurs modernes s'accordent à reconnaître à Xénophon un mérite éminent, comme écrivain d'un style net, simple, clair, et sans affectation, mais

son esprit était essentiellement pratique et n'était pas fait pour la pure spéculation philosophique. — 2) Éphésien, auteur d'un roman encore existant intitulé *Ephesiaca* ou *Amours d'Anthia et d'Abrocomas*. L'époque de sa vie n'est pas connue; mais c'est probablement le plus ancien des romanciers grecs.

Xerxès (-is), 1) roi de Perse (485-465 av. J.-C.), était fils de Darius et d'Atossa. Après avoir réduit les Égyptiens révoltés, Xerxès, au printemps de 480, partit de Sardes pour sa mémorable expédition contre la Grèce. Il traversa l'Hellespont sur un pont de bateaux, et continua sa marche à travers la Chersonnèse de Thrace jusqu'à ce qu'il eut atteint la plaine de Doriscus. Là il résolut de faire le dénombrement de ses forces de terre et de mer, qui, suivant Hérodote, s'élevaient à 2,641,610 hommes. Ce chiffre n'est pas croyable, mais nous pouvons bien penser que l'armée de Xerxès était la plus grande qui ait été jamais réunie dans les anciens temps et peut-être à aucune époque connue de l'histoire. Xerxès, continuant sa marche, donna ordre à sa flotte de faire voile à travers le canal qu'on avait eu soin d'ouvrir à travers l'isthme de l'Athos, dont les traces sont encore visibles (voy. ATHOS), et d'attendre son arrivée à Therme. De là il marcha à travers la Macédoine et la Thessalie, et arriva sain et sauf avec ses forces de terre jusque devant les Thermopyles. C'est là que les Grecs avaient résolu de l'arrêter, et, quand Xerxès tenta de forcer le passage, ses troupes furent plusieurs fois repoussées par Léonidas, roi de Sparte, jusqu'au moment où un Malien, nommé Éphialte, indiqua aux Perses un passage à travers les montagnes de l'Œta, et les mit ainsi en situation de tomber sur l'arrière-garde des Grecs. Léonidas et ses Spartiates dédaignèrent de fuir et furent tous massacrés (voy. LEONIDAS). De là Xerxès poursuivit sa marche à travers la Béotie et la Phocide et atteignit enfin Athènes. Dans le même temps que Xerxès entra à Athènes, sa flotte, qui avait été maltraitée par les tempêtes et les engagements, arrivait dans la baie de Phalerum. Il résolut alors d'en venir aux

prises avec la flotte grecque. L'histoire de la mémorable bataille de Salamine est racontée ailleurs (voy. THEMISTOCLES). Xerxès fut témoin, du haut d'une pente du mont *Ægaleos*, de la défaite et de la dispersion de ses puissants armements. Il craignit alors pour sa propre sûreté, et, laissant Mardonius, à la tête de 300,000 hommes, pour achever la conquête de la Grèce, il se mit en marche avec le reste de ses troupes pour rentrer dans ses foyers. Il rentra à Sardes vers la fin de l'an 480. L'année suivante (479), la guerre fut continuée en Grèce; mais Mardonius fut défait à Platées par les forces réunies des Grecs, et le même jour une autre victoire fut remportée sur la flotte des Perses à Mycale en Ionie. Nous ne savons plus que peu de choses sur l'histoire personnelle de Xerxès. Il fut assassiné par Artabane en 465, après un règne de vingt ans. — II) fils d'Artaxerxès I, succéda à son père comme roi de Perse en 425, mais il fut assassiné après deux mois seulement de règne par son demi-frère Sogdianus.

Xoïs ou **Chôïs**, ancienne ville de la basse Égypte, au N. de Léontopolis, sur une île du Nil, dans le nome Sébennitique; elle fut, pendant un temps, le siège d'une dynastie de rois égyptiens. Sa position est très-douteuse.

Xuthus (-i), fils d'Hellen et de la nymphe Orséïs, frère de Dorus et d'Æolus. Il était roi du Péloponnèse et mari de Créusa, fille d'Érechthée, qui lui donna deux fils, Achæus et Ion. D'autres prétendent qu'après la mort de son père Hellen, Xuthus fut chassé de Thessalie par ses frères et qu'il se réfugia à Athènes, où il épousa la fille d'Érechthée. A la mort d'Érechthée, Xuthus, choisi pour arbitre, adjugea la couronne à l'aîné de ses beaux-frères, Cécrops, et, pour se venger de cette décision, les autres fils d'Érechthée le chassèrent; il alla s'établir à *Ægialus*, dans le Péloponnèse.

Z

Zab Tus (voy. *Lycus*, n° 5).

Zacynthus (-i : *Zante*), île de la mer Ionienne, devant les côtes de l'É-

lide; elle a 40 milles de circonférence. Elle possédait une vaste et florissante cité du même nom sur la côte E., et dont la citadelle s'appelait Psophis. Zacynthe fut habitée dès les premiers temps par une population grecque. Elle devait, dit-on, son nom à Zacynthus, fils de Dardanus, qui colonisa l'île avec des colons venus de Psophis, en Arcadie. Elle fut plus tard colonisée par Achæus, venu du Péloponnèse. Elle faisait partie de l'empire ma-



Zacynthe.

ritime d'Athènes et demeura fidèle aux Athéniens dans la guerre du Péloponnèse. Plus tard elle fut soumise à la domination des rois de Macédoine et, après la conquête de la Macédoine par les Romains, elle passa aux mains de ces derniers. C'est maintenant une des îles Ioniennes, qui, longtemps placées sous le protectorat de l'Angleterre, ont été réunies récemment au nouveau royaume de Grèce.

Zagreus, surnom du mystique Dionysus (Bacchus), que Zeus (Jupiter), sous la forme d'un dragon, eut, dit-on, de Perséphoné (Proserpine), avant son enlèvement par Pluton. Il fut mis en pièces par les Titans, et Athéna (Minerva) rapporta son cœur à Zeus.

Zaleucus (-i), célèbre législateur des Locriens Épizéphyriens, était, selon quelques-uns, esclave dans l'origine; selon quelques autres, il appartenait à une bonne famille. Il ne saurait toutefois avoir été, comme quelques écrivains le prétendent, disciple de Pythagore, puisqu'il vivait plus de cent ans avant ce philosophe. La date des lois de Zaleucus remonte à l'an 660 av. J.-C. Son code, fort sévère, fut le premier recueil de lois écrites qu'aient possédé les Grecs.

Zalmoxis ou **Zāmolxis** (is), ainsi nommé, dit-on, à cause de la peau d'ours (*ξάλμος*) dont il fut enveloppé dès qu'il fut venu au monde. Suivant l'histoire

qui avait cours parmi les Grecs de l'Hellespont, c'était un Gète, qui avait été esclave de Pythagore à Samos, mais qui, affranchi, avait acquis non-seulement de grands biens, mais encore de vastes connaissances tant à l'école de Pythagore, que parmi les Égyptiens dont il avait visité le pays dans ses voyages. Il retourna parmi les Gètes, important chez eux la civilisation et les idées religieuses qu'il avait acquises, spécialement sur l'immortalité de l'âme. Hérodote toutefois soupçonne que Zamolxis était une divinité indigène des Gètes.

Zāma Rēgīa (-æ : *Zowareen*, au S.-E de *Kuff*), v. forte dans l'intérieur de la Numidie, sur les frontières du territoire de Carthage. Elle fut le théâtre d'une des plus importantes batailles de l'histoire du monde, celle où Annibal fut défait par Scipion, et qui mit fin à la deuxième guerre punique, en 202 av. J.-C.

Zauele (voy. *Messana*).

Zēla ou **Ziela**, v. dans le S. du Pont, non loin et au S. d'Amasia. Le district environnant s'appelait **Zelētis** ou **Zelītis**. A Zēla le général romain Valerius Triarius fut défait par Mithridate, mais cette ville est plus célèbre encore par une autre grande bataille, celle où Jules César battit Pharnace et dont il envoya à Rome le bulletin ainsi conçu : *Veni, vidi, vici* (je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu).

Zēlīa (-æ), ancienne v. de Mysie, au pied du mont Ida, et sur le fleuve *Æsepus*, à 80 stades de son embouchure; elle appartenait au territoire de Cyzique.

Zēlus (-ī), personnification de la jalousie. Zēlus est représenté comme fils de Pallas et du Styx, et frère de Nicé (la *V*ctoire).

Zēno ou **Zēnon** (-ōnis), 1) fondateur de la philosophie stoïcienne, né à Citium, dans l'île de Chypre, était fils de Muaséas. Il commença tout jeune encore à étudier les écrits des philosophes socratiques. A l'âge de vingt-deux ans, ou, selon d'autres, à trente ans, Zēnon fit naufrage dans le voisinage du Pirée. Cet accident fut cause qu'il s'établit à Athènes et qu'il se livra exclusivement aux études philosophiques. La faiblesse de sa

santé le détermina d'abord à mener une vie sévère et simple; mais le désir extrême de se rendre complètement indépendant des circonstances extérieures semble avoir puissamment contribué à lui inspirer cette détermination, et l'avoir porté à s'attacher au philosophe cynique Cratès. Il étudia, dit-on, sous divers philosophes mégariques et académiques, pendant une période de vingt ans. Au bout de ce temps et lorsqu'il eut développé son propre système, il ouvrit une école sous le portique décoré des peintures de Polygnote (*Stoa Pœcile*), endroit qui de très-bonne heure avait été le rendez-vous des poètes. De là le nom de Stoïciens (philosophes du Portique) donné à ses disciples. Parmi les chauds admirateurs de Zēnon il faut compter Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Les Athéniens avaient également grande confiance en lui, et, par un décret du peuple, une couronne d'or et des obsèques publiques dans le Céramique lui furent décernées. Nous ne savons la date exacte ni de sa naissance ni de sa mort. On dit qu'il fut pendant cinquante ans à la tête de son école et qu'il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Il vivait encore, à ce qu'on affirme, dans la trentième olympiade (260 av. J.-C.). — 2) philosophe éléatique, né à Élée (*Velia*) en Italie, fils de Télétagoras et disciple favori de Parménide. Il était né en 488 av. J.-C., et à l'âge de quarante ans il accompagna Parménide à Athènes, où il résida quelque temps. Son amour pour la liberté éclate dans le courage avec lequel il exposa ses jours pour délivrer son pays du joug d'un tyran. Zēnon consacra toute son énergie à expliquer et développer le système philosophique de Parménide (voy. *PARMENIDES*). — 3) philosophe épicurien, né à Sidon, contemporain de Cicéron, qui suivit ses leçons à Athènes.

Zēnōbīa (-æ), reine de Palmyre. Après la mort de son mari, Odénath, que, selon quelques récits, elle avait assassiné elle-même (266 apr. J.-C.), elle prit le diadème impérial comme régente de ses fils. Mais, non contente de jouir de l'indépendance qui lui était accordée par Gallien et que tolérait Claude, elle con-

cut le dessein d'enfermer toute la Syrie, l'Asie et l'Égypte dans les limites de sa domination et de faire accepter le titre, auquel elle aspirait, de reine d'Orient. Cette ambition téméraire lui fit perdre à la fois son royaume et sa liberté. Battue par Aurélien, elle fut sa prisonnière à la prise de Palmyre, et, conduite à Rome,



Zenobia.

elle orna le triomphe de son vainqueur (274). Aurélien lui laissa la vie, et elle passa le reste de ses jours avec ses fils dans le voisinage de Tibur (*Tivoli*). Longin vivait à sa cour et fut mis à mort lors de la prise de Palmyre (voy. *Longinus*).

Zēnōdōtus (-i), d'Éphèse, célèbre grammairien, surintendant de la grande bibliothèque d'Alexandrie, florissait sous Ptolémée Philadelphie, en 28 av. J.-C. Zénodote fut employé par Philadelphie, en même temps que ses deux contemporains Alexandre l'Étolien et Lycophron le Chalcidien, à collectionner et à reviser tous les poètes grecs.

Zēphŷrium (-i), c.-à-d. « promontoire occidental », nom de plusieurs promontoires du monde ancien, qui cependant ne regardaient pas tous l'occident. Les principaux étaient : 1) (*Cap. di Brusano*), promontoire du Bruttium, formant l'extrémité S.-E. du pays, et d'où les Locriens, établis dans le voisinage, reçurent le nom d'*Épizéphyriens* (voy. *LOCRI*). — 2) promontoire sur la côte occident. de l'île de Chypre. — 3) promontoire en Cilicie (probablem. *Cap. Cavaliere*), situé à l'O. du Prom. Sarpédon. et se projetant au loin.

Zēphŷrus (-i), personnification du vent d'ouest ; il est fils, suivant Hésiode, d'Astræus et d'Eos (l'Aurore). Zéphyre et Borée sont souvent mentionnés ensemble par Homère, et tous deux habitaient ensemble dans un palais en Thrace. Zéphyre aima la Harpie Podargé ; il eut d'elle les coursiers Xanthus et Balius,

qui appartenrent à Achille ; mais il épousa Chloris, qu'il enleva de force et dont il eut un fils, Carpus.



Zéphyre.

Zērynthus (-i), v. de Thrace, dans le territoire d'Ænos, avec un temple d'Apollon et une grotte d'Hécate, appelés de là l'un *Zerynthius*, l'autre *Zerynthia*.

Zētēs (-æ) et **Calais (-is)**, fils de Borée et d'Orithyie, appelés souvent *BOREADÆ* ; ils sont mentionnés parmi les Argonautes et représentés comme deux êtres ailés. Leur sœur, Cléopâtre, mariée à Phinée, roi de Salmydessus, avait été jetée en prison par son mari, à l'instigation de sa seconde femme. C'est là que la trouvèrent ses frères Zétès et Calais, quand ils arrivèrent à Salmydessus, dans l'expédition des Argonautes. Ils délivrèrent leur sœur et ses enfants, donnèrent le royaume à ceux-ci et renvoyèrent la seconde femme de Phinée dans son pays, en Scythie. D'autres rapportent que les Boréades délivrèrent Phinée des Harpyies ; car il avait été prédit que les Harpyies pouvaient être tuées par les fils de Borée, mais que les fils de Borée mourraient s'ils n'étaient pas capables de vaincre les Harpyies. D'autres prétendent que les Boréades périrent en poursuivant les Harpyies et qu'Hercule les tua de ses flèches près de l'île de Ténos.

Zēthus (-i), frère d'Amphion (voy. *Amphion*).

Zeugis, Zeugitana Regio (partie N. de Tunis), district N. de l'Afrique propre (voy. *Africa*).

Zeugma (-ātis) : probabl. *Rumkaleh*, v. de Syrie, sur les confins de la Commagène et de la Cyrresticé, bâtie par Séleucus Nicator, sur la rive O. de l'Euphrate, à l'endroit où le fleuve se traversait sur un pont de bateaux construit par Alexandre le Grand.



Zeugma en Syrie.

Zeus (Dios), appelé **Jupiter** par les Romains, le plus grand des dieux de l'Olympe; il était fils de Cronos (*Saturne*) et de Rhéa, frère de Poseidon (*Neptune*), Hadès (*Pluton*), Hestia (*Vesta*), Déméter (*Cérès*), Héra (*Junon*), et mari de sa sœur Héra. Quand Zeus et ses frères se partagèrent entre eux le gouvernement du monde par le sort, Poseidon obtint la mer, Hadès l'enfer, et Jupiter le ciel et les régions supérieures, mais la terre resta leur domaine commun. D'après le récit d'Homère, Zeus habitait en Thessalie, sur le mont Olympe, dont le plus haut sommet pénétrait, croyait-on, dans le ciel même. On l'appelle le Père des dieux et des hommes, le plus grand et le plus puissant des immortels, à qui tous les autres obéissent. C'est l'arbitre souverain dont la sagesse règle toutes choses; le fondateur de l'autorité royale, des lois et de l'ordre, et il a pour ministres, Dicé, Thémis et Némésis. Tout émane de Jupiter, le bien comme le mal; il distribue à son gré les biens et les maux aux mortels, et le Destin lui-même lui est soumis. Il est armé du tonnerre et des éclairs, et, quand il agite son égide (son bouclier), il produit les ouragans et les tempêtes. Une foule d'épithètes de Jupiter, dans les poèmes d'Homère, le représentent comme le maître du tonnerre, l'assembleur de nuages, etc. Il eut de Héra, sa sœur et sa femme, deux fils : Arès (Mars) et Héphaëstus (Vulcain); et une fille, Hébé. Héra agit quelquefois comme divinité indépendante; elle est ambitieuse et se révolte contre son maître, mais elle lui est néanmoins subordonnée, et il la punit de ses rébellions. Elle n'ignore point les amours de son mari avec d'autres déesses ou avec des mortelles, bien qu'elles excitent généralement sa jalousie et sa vengeance. Zeus, sans aucun doute, était dans l'origine le dieu

d'une portion de la nature. De là le chêne, avec ses fruits comestibles, et le prolifique pigeon lui étaient consacrés à Dodone et en Arcadie. De là aussi la pluie, les tempêtes et les saisons étaient regardées comme son ouvrage. Hésiode appelle aussi Zeus fils de Cronos et de Rhéa, et frère d'Hestia, de Déméter, d'Héra, d'Hadès et de Poseidon. Cronos dévorait ses enfants immédiatement après leur naissance; mais, quand Rhéa fut enceinte de Zeus, elle s'adressa à Uranus et à Gé pour sauver la vie de l'enfant. Uranus et Gé s'y prêtèrent; ils envoyèrent Rhéa à Lyctus, en Crète, lui recommandant d'y élever son enfant. Rhéa, suivant ces instructions, cacha Zeus dans une caverne du mont Ægæon et présenta à Cronos une pierre enveloppée dans des langes; Cronos l'avalait croyant que c'était son fils. Selon d'autres traditions Zeus naquit et fut élevé sur le mont Dicté ou Ida (et aussi sur l'Ida troyen), à Ithome, en Messénie, à Thèbes en Béotie, à Ægion en Achaïe, ou à Olénos en Étolie. Mais, suivant l'opinion commune, il grandit en Crète. En même temps Cronos, par un ingénieux artifice de Gé ou de Métis, fut amené à rendre les enfants qu'il avait avalés, et, tout d'abord, la pierre, que plus tard Zeus plaça à Delphes. Le jeune dieu alors délivra les Cyclopes des liens dont les avait chargés Cronos, et ceux-ci, dans leur reconnaissance, lui fournirent la foudre et les éclairs. Sur le conseil de Gé, Zeus délivra aussi les Géants aux cent bras, Briarée, Cottus et Gyès, afin

Zeus et les Géants
(tiré d'une gemme napolitaine).

qu'ils pussent l'assister dans sa lutte contre les Titans. Les Titans furent vaincus et précipités dans le Tartare, où ils

furent dès lors gardés par les Hécatochires. Mais le Tartare et Gé donnèrent le jour à Tiphœe qui engagea une lutte terrible contre Zeus; Tiphœe fut vaincu. Zeus devint ainsi le maître souverain de l'univers et choisit pour femme Métis (la Prudence). Lorsque celle-ci portait Athéna (Minerve) dans son sein, il en retira l'enfant et le cacha dans sa tête, sur le conseil d'Uranus et de Gé qui lui dirent que par là il conserverait la souveraineté du monde. En effet, si Métis avait donné naissance à un fils, ce fils (ainsi l'ordonnait le Destin) serait devenu le souverain maître. Zeus, après cela, devint père des Heures et des Mères (les Parques), qu'il eut de sa seconde femme Thémis; des Charites ou Grâces, qu'il eut d'Eurynomé; de Perséphoné (Proserpine), qu'il eut de Déméter (Cérès); des Muses, filles de Mnémosyne; d'Apollon et d'Artémis (Diane), par Latone; d'Hébé, d'Arès et d'Illithyia par Héra (Junon). Athéna (Minerve) était sortie du cerveau de Zeus; tandis que, de son côté, Héra donnait naissance à Héphæstus (Vulcain) sans la coopération de Zeus. La famille des Cronides (descendants de Cronos) embrasse par conséquent les douze grands dieux de l'Olympe, Zeus (leur chef), Poseidon, Apollon, Arès (Mars), Hermès (Mercure), Héphæstus, Hestia, Déméter, Héra, Athéna, Aphrodité (Vénus) et Artémis (Diane). Ces douze dieux Olympiens, qui dans quelques localités sont honorés d'un culte collectif, n'étaient pas seulement reconnus par les Grecs; ils furent aussi adoptés par les Romains qui, particulièrement, identifièrent leur Jupiter au Zeus grec. Les poètes grecs et latins donnent à Zeus ou Jupiter un nombre infini d'épithètes et de surnoms, tirés en partie des localités où il était honoré, et en partie de ses facultés et fonctions diverses. L'aigle, le chêne et les cimes des montagnes lui étaient consacrés, et on lui sacrifiait généralement des chèvres, des taureaux et des vaches; ses attributs ordinaires sont le sceptre, l'aigle, la foudre, et une figure de la Victoire qu'il tient à la main, quelquefois une corne d'abondance. Le Zeus Olympien porte quelquefois une guirlande d'olivier et le Zeus Dodonéen une couronne

de feuilles de chêne. Dans les œuvres



Zeus Olympien.

d'art Zeus est généralement représenté comme le père et roi tout-puissant des dieux et des hommes, suivant l'idée matérialisée dans la statue du Zeus Olym-



Zeus (Jupiter)
(tiré d'un camee antique).



Jupiter porté sur un char
(tiré d'une médaille de M. Aurèle du Mus. Britann.)

pien de Phidias. Relativement au Jupiter romain voy. JUPITER.

Zeuxis (-is), célèbre peintre grec, né à Héraclée, florissait en 424-400 av. J.-C. Il vint à Athènes aussitôt après la guerre du Péloponnèse, alors qu'il avait déjà acquis une grande réputation, quoique jeune. Il vécut quelques années en Macédoine, à la cour d'Archélaüs, et doit avoir aussi passé quelque temps dans la Grande-Grèce, comme nous l'apprenons par l'histoire relative au portrait d'Hélène, son chef-d'œuvre, qu'il peignit pour la ville de Crotona. Zeuxis acquit une grande fortune par son art. L'époque de sa mort n'est pas connue. L'imitation soignée des objets inanimés était un département de l'art que Zeuxis et son jeune rival Parrhasius paraissent avoir porté à sa plus haute perfection.

Zoïlus (-i), grammairien, né à Amphipolis, florissait du temps de Philippe de Macédoine. Il se rendit célèbre par l'apreté de ses critiques d'Homère, et son nom est devenu proverbial pour désigner un critique captieux et méchant (un Zoïle).

Zopyrus (-i), Perse de distinction, fils de Mégabyze. Lorsque Darius, fils d'Hystaspe, eut assiégé Babylone pendant vingt mois sans succès, Zopyre résolut de livrer cette place à son maître par le plus extraordinaire dévouement. En conséquence, un jour il parut devant Darius, ayant le corps horriblement mutilé; il avait les oreilles et le nez coupés et le reste du corps diversement défiguré. Après avoir exposé son plan à Darius, il s'enfuit à Babylone comme victime de la cruauté du roi de Perse. Les Babyloniens

lui accordèrent leur confiance et le placèrent à la tête de leurs troupes. Il trouva bientôt moyen de livrer la ville à Darius, qui punit sévèrement la révolte des habitants. Ce prince nomma Zopyre satrape de Babylone pour toute sa vie, avec la jouissance de tous les revenus. — 2) physionomiste, qui attribuait à Socrate plusieurs vices que ce dernier avoua être ses penchants naturels, ajoutant qu'il en avait triomphé par la philosophie. — 3) chirurgien, d'Alexandrie, maître d'Apollonius de Citium et de Posidonius, au commencement du premier siècle av. J.-C. Il inventa un antidote, dont Mithridate, roi de Pont, fit usage.

Zoroaster ou **Zoroastres (-tri)**, le ZARATHUSTRA du Zendavesta, et le ZERDUSHT des Perses, fut le fondateur de la religion des Mages. Les opinions les plus opposées ont été soutenues par les écrivains tant anciens que modernes sur l'époque où il vécut; mais il est tout à fait impossible d'arriver sur ce point à une conclusion certaine. Comme fondateur de la religion des Mages, on peut le placer dans l'antiquité la plus reculée et on peut même mettre en question si jamais le personnage a existé.

Zōsimus (-i), historien grec qui vivait du temps de Théodose le Jeune. Il a écrit une histoire de l'empire romain en six livres, qui existe encore. Zosime, qui était païen, commente sévèrement les fautes et les crimes des empereurs chrétiens. Aussi a-t-il été vivement critiqué par plusieurs historiens chrétiens.

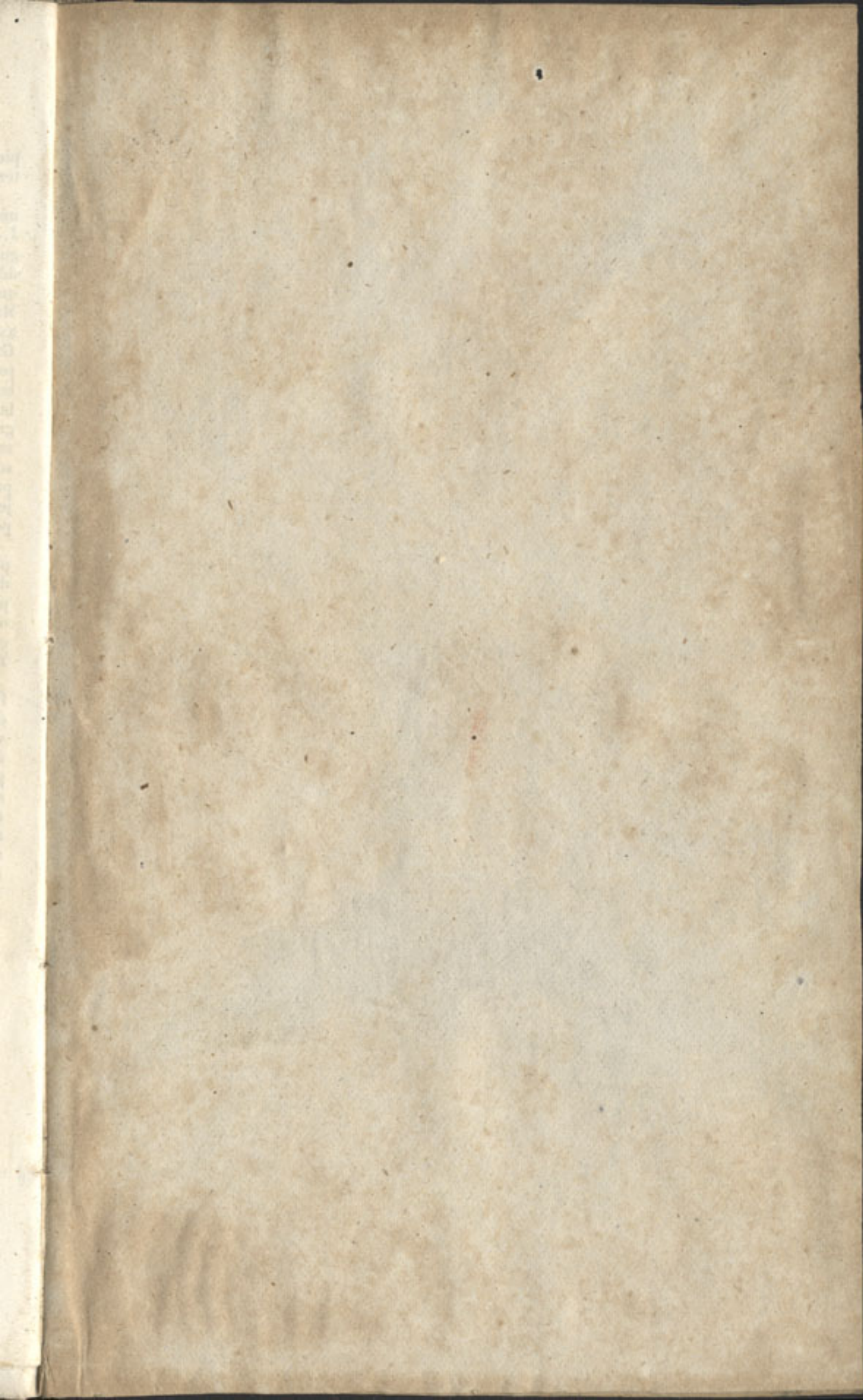
Zoster (-ēris : Cap de Vari), promontoire sur la côte O. de l'Attique, entre Phalerum et Sunium.

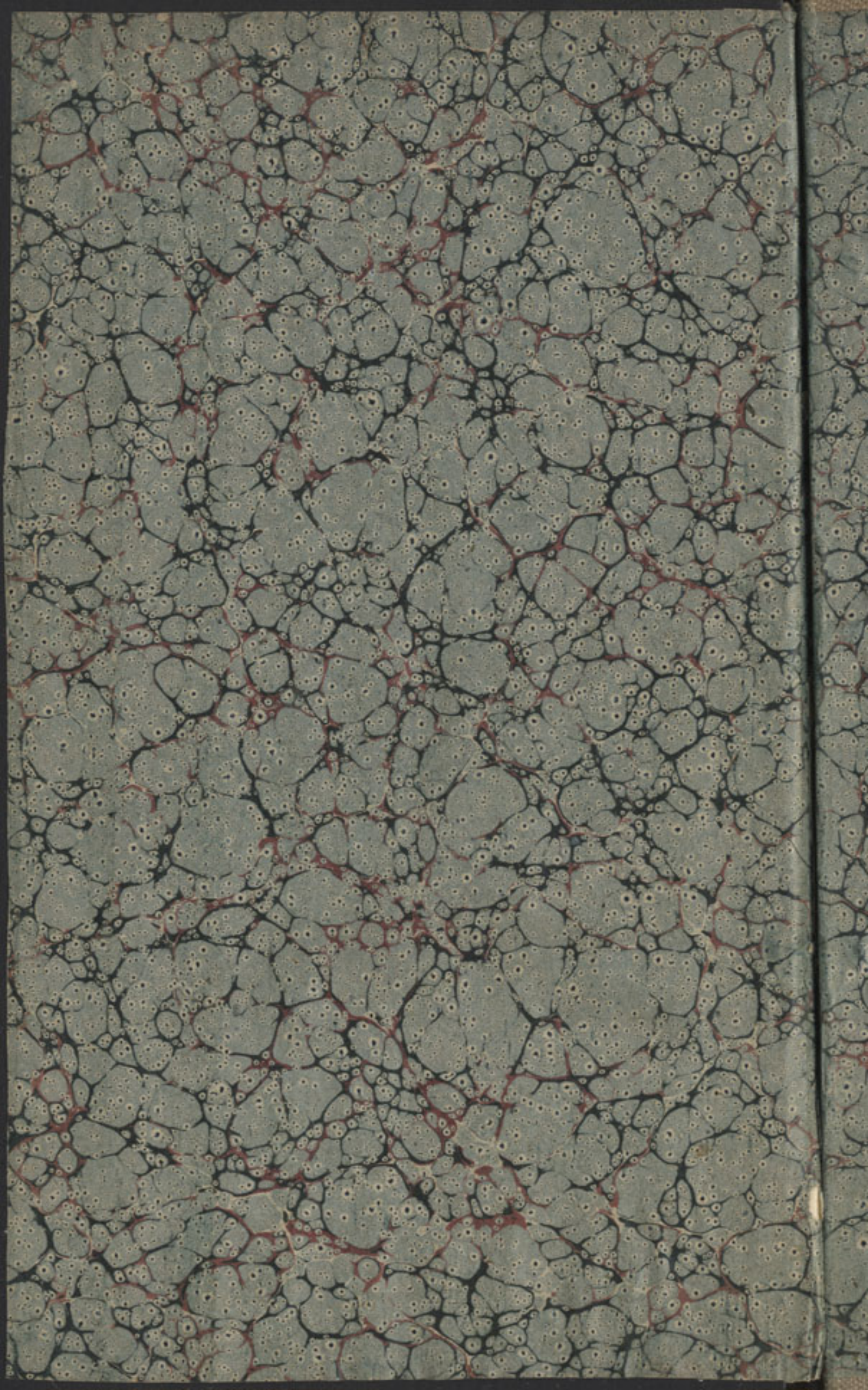
FIN.

The following is a list of the names of the persons who have been named in the preceding pages, in order of their appearance in the text. The names are given in the original form, and are not corrected or altered in any way. The names are given in the original form, and are not corrected or altered in any way.

The following is a list of the names of the persons who have been named in the preceding pages, in order of their appearance in the text. The names are given in the original form, and are not corrected or altered in any way. The names are given in the original form, and are not corrected or altered in any way.

Seminário da Boa Nova
VALADARES
BIBLIOTECA







THEIL

BIO. MYTHO. GÉO.

ANCIENNE